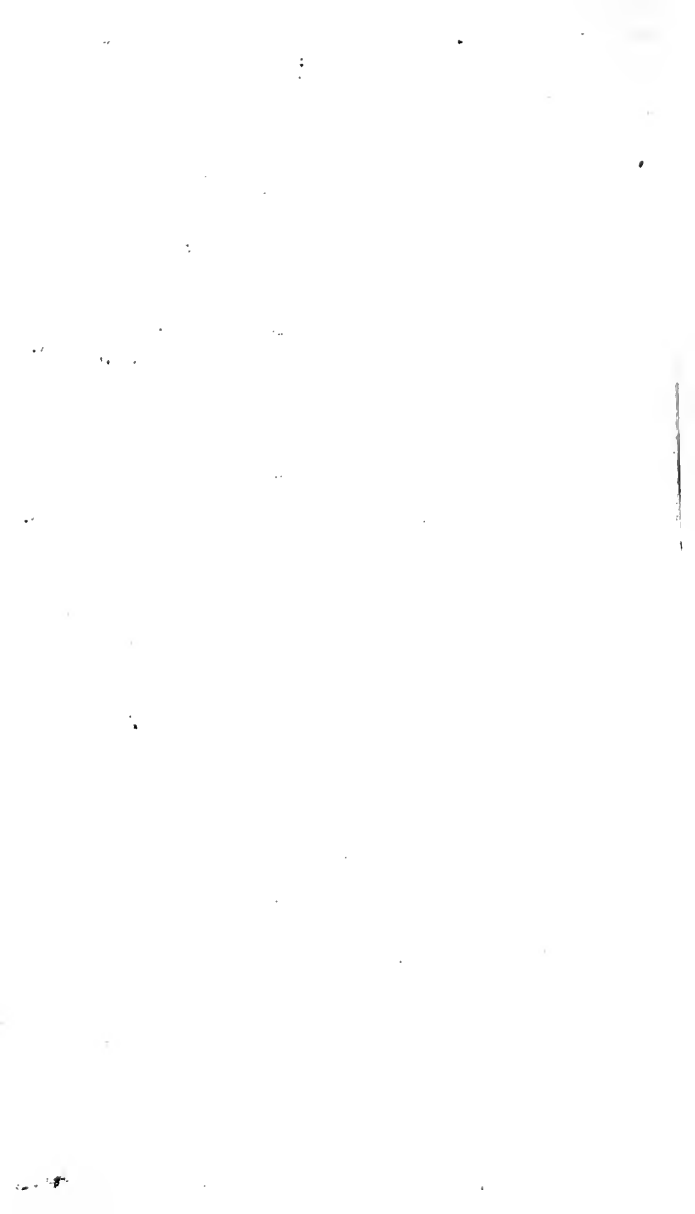
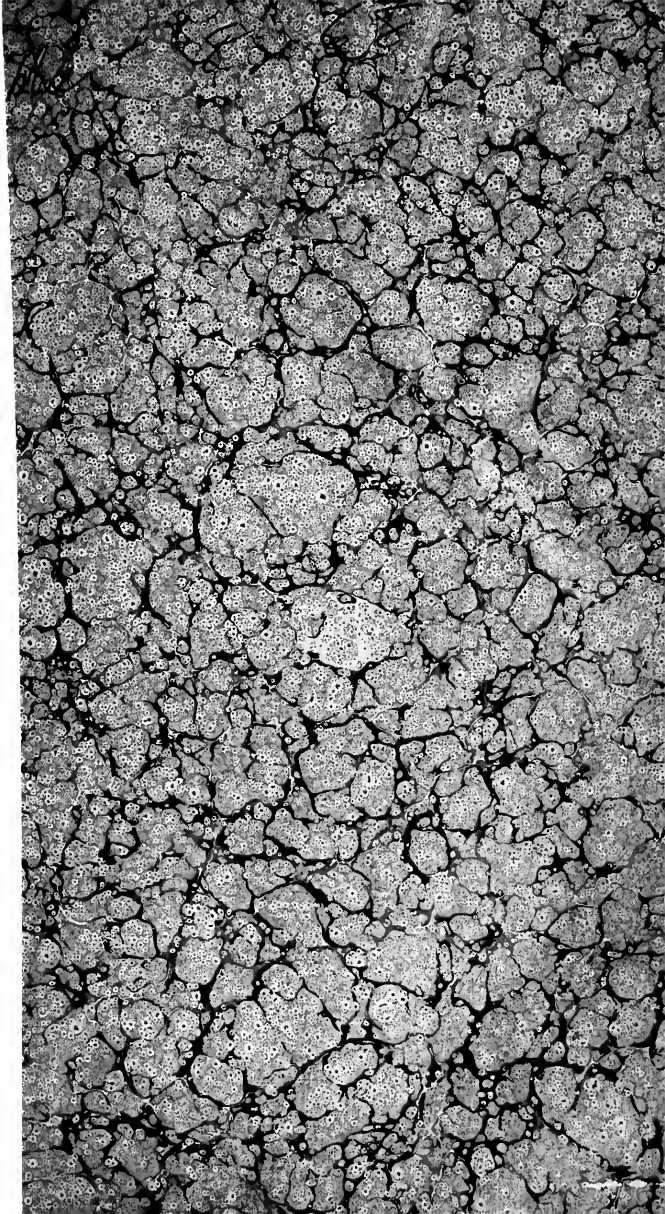


U d'of OTTAWA



39003002468733







A M^{rs}. de St Romain
offert par l'auteur.

LES

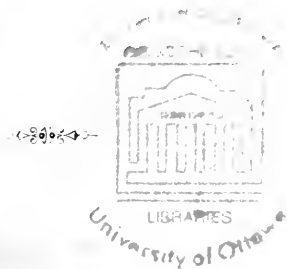
CARIATIDES.

LES

CARIATIDES,

PAR

THÉODORE DE BANVILLE.



PARIS,
PILOUT, ÉDITEUR,

24, RUE DE LA MONNAIE.

M DCCC XLII.



PQ

2187

.C3

1842

A Victor Perrot.

Mon cher Victor,

*Je t'offre la dédicace de ce livre comme un
témoignage de bonne & durable amitié.
Dans cette page, qui est adressée à toi seul,
permets-moi de donner aussi un souvenir à
Michel Carri, à Jules Adenis, à Jubyer*

Berlin, et à tous ceux qui tiennent & qui
espèrent avec nous

Je suis que les élus de notre petit républicain
dignement accorder à mes humbles poèmes plus
d'importance qu'ils n'en méritent; et j'es-
père que la publication des *Curiosités* sera
une fête pour plusieurs, en attendant notre
grande fête à tous, la première représentation
du *Camme*.

T. B.

• Les gens érudits qui ont bien voulu juger un à un les poèmes que je réunis aujourd'hui m'ont fait quelques objections auxquelles je vais répondre, parce qu'elles seront probablement celles du public et de la critique.

Et, d'abord, on a trouvé étonnant que moi, rêveur obscur, j'aie osé attaquer un peu brusquement quelquefois, au coin d'une strophe, les rois de ce temps-ci ; je veux parler des folliculaires et des couplétiens. La prétention est assez neuve, en effet, et vaut qu'on l'explique. J'ai cependant le ridicule de la croire fondée.

Oui, Messieurs, s'il vous plaît ; oui, je m'attaque à ces hommes, parce que ces hommes s'attaquent à l'art ; parce que les uns tuent le livre avec leurs feuilletons, et qu'avec leurs vaudevilles, les autres tuent le drame ; parce que ces Scribes, qui sont la contrefaçon française,

sont mille fois plus nuisibles et plus venimeux que la contrefaçon belge.

Il me semble, à moi, honni soit qui mal y pense ! que ceux qui ont la bonne volonté à défaut de talent, ont le droit de flétrir, au nom de la poésie sacrée, ces bandits qui la violent et qui l'éventrent. Si tous ceux qui marchent dans les voies de l'art avaient mis depuis longtemps un stigmatte honteux au front des hommes de métier, les choses n'en seraient pas où elles en sont. On verra.

Par bonheur, les autres objections qu'on a eu l'obligance de me faire sont plus sérieuses que celle-ci.

Parmi les donneurs de conseil, il y en a qui me trouvent trop original, — trop original !... — D'autres prétendent que j'imité tout le monde. Parmi les premiers, je suis un être impossible, mythique, hyperbolique, parce que j'ai formulé quelques naïvetés assez vieilles, — entre autres, que l'or n'est pas une chimère, quoi qu'ils en disent ; et qu'une femme robuste vaut mieux qu'une danseuse maigre — si les poètes phthisiques veulent bien le permettre.

Pour les autres, je ne suis qu'un faiseur de pastiches. *La Voie lactée* c'est Hésiode, *Stéphen et la Lyre morte* c'est Alfred de Musset, *le Songe d'une nuit d'hiver* c'est Hoffmann, *le Songe d'une nuit d'été* c'est Shakspeare, *Phyllis et Clymène* c'est Virgile ; quant au reste, Victor Hugo, toujours Victor Hugo, Victor Hugo quand même.

Cependant, à chaque pièce nouvelle, les aristarques ne

manquent pas de secouer gravement la tête et de s'écrier : Je le reconnais bien là ! Qu'est-ce donc, Messieurs, je vous prie, qu'un poète qui, en imitant Hésiode, Virgile, Victor Hugo, Shakspeare et Alfred de Musset, imprime à toutes ses compositions un cachet qu'on ne peut méconnaître ? Qu'est-ce donc qu'un semblable poète, s'il vous plaît, sinon un poète original ? Peut-être, après cela, *trop original*, comme disent les autres !

Alors lisez M. Baour-Lormian et tutti quanti. Mais, pour Dieu ! commencez par mettre un terme aux élégies quotidiennes que vous versez à pleines corbeilles sur la tombe de notre grand Hégésippe Moreau ; économisez Gilbert ; ne nous jetez pas Chatterton à la tête. Cessez cela et les autres jérémiades.

J'en ai fini, heureusement pour moi, avec ces quelques explications qui me pesaient. Je me sens mille fois heureux de pouvoir passer à d'autres idées moins hérissées, et de pouvoir causer quelque temps avec mon lecteur (j'allais écrire : avec mes lecteurs). Je me sens heureux de pouvoir lui parler un peu de ce qu'il va essayer de lire ; de cet amour vague, indéfini, et comme protégé par un voile transparent qui rayonne sur tous ces petits poèmes, et illumine le livre entier d'une clarté douce et rêveuse.

J'ai dix-neuf ans. Puis-je juger cet amour dont je suis si près encore ? Je ne sais. Que pourrai-je en dire que vous ne sachiez mieux que moi ? C'est cet amour que vous connaissez tous, que vous avez caressé et chanté, que

vous rêviez avec délices et que vous vous rappelez avec regret. Vous redirai-je les premiers aveux, l'allée des saules, le premier serrement de main, les nuits d'insomnie? Qui de vous, au milieu des graves préoccupations de sa vie, ne verse quelquefois une larme d'enfant, et ne redit tout bas le nom de son Yseult à une fleur fanée?

Après ces premières illusions, qui sont si douces, viennent le regret et la mélancolie, qui sont encore une seconde jeunesse; puis les soucis, la vie sérieuse, les passions d'un jour, l'homme de pierre. Avant, Pendant et Après : tout mon livre est là; tout s'y groupe autour d'Yseult, le type suprême.

Quant à ce pâle jeune homme que vous y voyez apparaître si souvent, ce poète divin qu'on y rencontre toujours, doux et sévère, railleur et passionné, soit qu'il se nomme Gaston ou Stéphen, Henri ou Sténio, je pourrais vous conter son histoire vraie. Il avait tant veillé pour l'étude, tant rêvé pour l'amour, qu'il s'était réveillé poitrinaire.

C'était quelques années après mil huit cent trente, à l'époque où la poésie romantique était encore de mode, et où les femmes aimaient tant ces beaux jeunes hommes frêles et courbés qui semblaient marcher sans cesse sous le poids d'une fatalité byronienne. Lui, il était si beau et si pâle, si pâle, le jour où ses plus beaux chants s'échappèrent de sa lyre, que la Mort, la grande divinité d'alors, en devint amoureuse ce jour-là.

Malgré ses frères qui le veillaient et qui le protégeaient, elle l'a tant guetté, tant épié, tant couvé des yeux, cette courtisane ! que, ma foi ! un soir qu'on l'avait laissé seul, elle l'a emporté en riant de joie. C'était un soir qu'il pleuvait.

Je vous ai déjà dit que ceci est une histoire vraie, comme l'histoire d'Yseult est aussi une histoire vraie. Mais si quelques penseurs ont su voir un grand type dans le personnage de cette femme que j'aime encore, peut-être en devineront-ils un autre dans celui de ce poète que j'aimais.

Mais, vont s'écrier les analyseurs, c'est une préface tout ceci, et assez maladroitement déguisée même, et à propos d'un volume de vers encore ! Je ne m'en défends pas. Il y a, depuis tantôt quatre ans, pas mal de petits messieurs qui tâchent d'insinuer *in petto* que la poésie lyrique n'a jamais été un genre, et que l'épopée est une utopie.

Pourquoi ne pas admettre tout de suite que Publius Virgilius Maro soit un crétin triste, et Quintus Horatius Flaccus un déplorable goîtreux ?

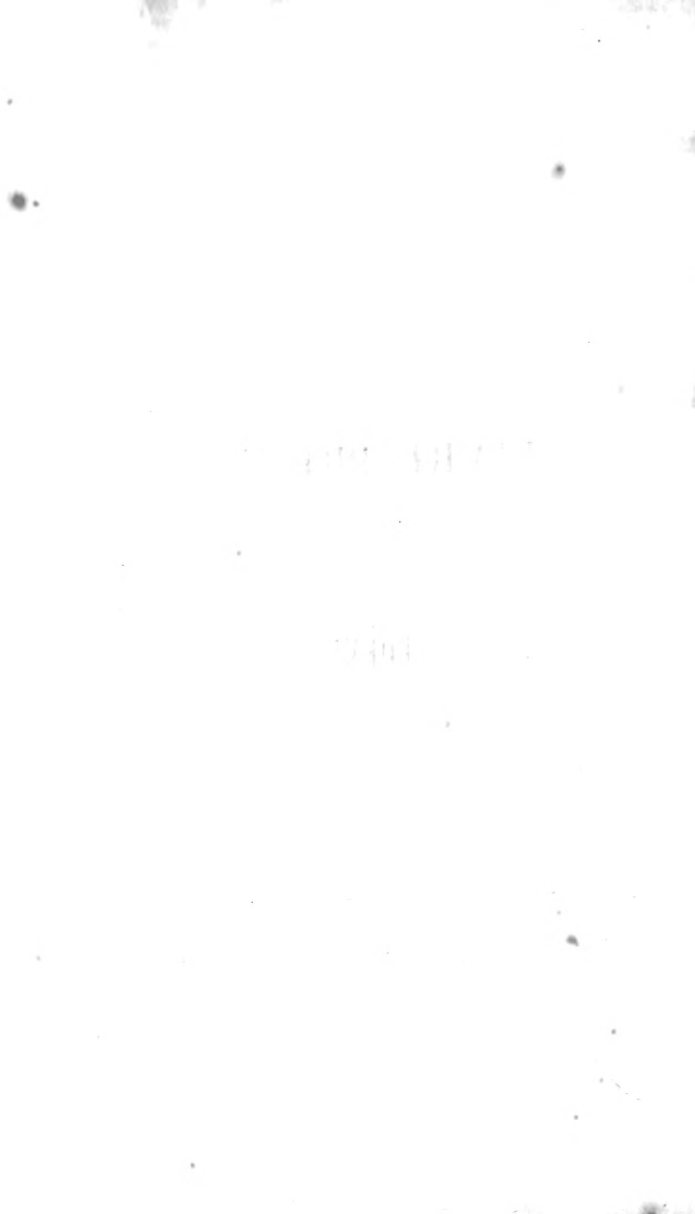
Nous ignorons de fond en comble l'opinion des Scribes et des journalistes à l'endroit de ces choses.



LIVRE PREMIER.

—

POÈMES.



SUR CE LIVRE.

D'ordinaire, ces sortes d'examens de conscience, quand ils sont faits avec bonne foi et candeur, produisent des livres du genre de celui-ci.

VICTOR HUGO — LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÉTIÈRES



SUR CE LIVRE.

Au moment de jeter dans le flot noir des villes
Ces choses de mon cœur, gracieuses ou viles,
 Que boira le gouffre sans fond,
Ce gouffre aux mille voix où s'en vont toutes choses
Et qui couvre d'oubli les tombes et les roses,
 Je me sens un trouble profond.

Dans ces rythmes polis où mon destin m'attache
Je devrais faire plus, et mieux remplir ma tâche ;
 Au lieu de passer en riant
Sur ces temples sculptés dont l'éclat tourbillonne,
Je devrais faire luire un flambeau qui rayonne
 Comme une étoile à l'Orient ;

Rebâtir avec soin les histoires anciennes ,
A chaque monument redemander les siennes ,
 Dont le souvenir a péri ;
Chanter les dieux du Nord dont la splendeur étonne ,
A côté de Vénus et du fils de Latone
 Peindre la Fée et la Péri ;

Relever toute chose avec une parole ,
Le lourd pilier saxon et l'ogive espagnole ,
 Le cirque, l'église et la tour ,
Le château crénelé, labyrinthe de salles ,
Le temple et le palais, demeures colossales ,
 Dont chacune règne à son tour ;

Les palmiers du harem aux majestés hautaines ,
Les granits de Memphis et les marbres d'Athènes
 Qu'un regard du soleil ambra ,
Et, rapprochant d'un mot Thèbes, Grenade et Rome ,
Faire briller auprès d'un temple polychrome
 Le Colysée et l'Alhambra !

J'aurais dû ranimer ces effroyables guerres
Dont les peuples mourants s'épouvantaient naguères ,
 Et dont le rôle fut si long ;

Dire Attila suivi de sa farouche horde ,
Charlemagne et César , et celui dont l'exorde
Fut le grand siège de Toulon !

Puis , après tous ces noms , sur la page choisie
Écrire d'autres noms d'art et de poésie ,
Dont le bataillon espacé
Par des poèmes d'or , dont la splendeur enchaîne
L'époque antérieure à l'époque prochaine ,
Illumine tout le passé !

Dans ce grand Panthéon , des dalles jusqu'aux cintres ,
Graver des noms sacrés de bardes et de peintres ,
D'artistes rêvés ardemment ;
A chacun , soit qu'il cherche un poème sous l'arbre ,
Ou qu'il moule son cœur dans la note ou le marbre ,
Faire une place au monument !

Dire Moïse , Homère à la splendeur ardente
Qui contenait en lui Tasse , Virgile et Dante :
Dire Gluck , Salvator Rosa ,
Mozart , Gœthe , Byron , Phidias et Shakspeare ,
Molière , devant qui toute louange expire ,
Raphaël et Cimarosa !

Montrer comment Rubens, Rembrandt et Michel-Ange
Mélangeaient la couleur et pétrissaient la fange
 Pour en faire un Jésus en croix ;
Et comment, lorsque l'art fuyait à tire d'ailes,
Se sont levés sur nous en disciples fidèles
 Ingres, Cogniet et Delacroix !

Comment des Phidias et des Paers modernes
Ont redonné la vie à nos monuments ternes
 Avec l'archet et le burin ;
Nommer Etex, Moupou, penseurs à haute taille,
Rossini, Meyerbeer, Moine, et David qui taille
 Des hommes géants dans l'airain !

Mais surtout nommer ceux dont la lyre s'élançe
Pour donner l'équilibre à la grande balance
 Qui s'inclinait vers l'étranger ;
Dire que nous avons, peuple de bonne race,
Notre Homère superbe et notre doux Horace,
 Chateaubriand et Béranger !

Montrer l'antiquité largement compensée,
Et comparant de loin ces œuvres de pensée
 Qu'un sublime destin lia,

Répéter après eux , dans leur langage énorme ,
Ce que disent les vers de Marion Delorme
Aux chapitres de Lélia !

Pas à pas dans son vers suivre chaque poëme ,
Chaque création qu'on admire ou qu'on aime ,
Et surtout le vers de Musset ,
Fantasio divin , qui , soit qu'il se promène
Dans les rêves du ciel ou la souffrance humaine ,
Deviens un vers que chacun sait !

Enfin , pour un moment trainant mes Muses blanches
Sur les hideux tréteaux et les sublimes planches ,
Aller demander au public
Les noms de ceux qui font sa douleur ou son rire ,
Puis , avant tous ces noms , sur le feuillet inscrire
Georges , Dorval et Frédérick !

Ainsi , des temps passés relevant l'hyperbole .
Et , comme un pèlerin , apportant mon obole
A tout ce qui luit fort et beau ,
J'aurais voulu bâtir sur l'arène mouvante
Un monument divin pour la gloire vivante ,
Pour la gloire morte un tombeau !

Mais, par malheur, ma Muse est une enfant Bohème
Qui sait se consoler d'avoir fait un poème
Où tout semble aller de travers,
Pourvu que ses cheveux soient lissés comme une onde,
Et qu'une jeune fille à la gorge profonde
Rie ou pleure en lisant ses vers.

LA VOIE LACTÉE.

POÈME.

Est via sublimis cœlo manifesta sereno .
Lactea nomen habet, candore notabilis ipsa
Hac iter est superis ad magni tecta tonantis,
Regalemque domum.

OVID. — METAM. lib. I



LA VOIE LACTÉE.

CHANT PREMIER.

O Muse Ionienne , aux grands contours de pierre ,
Qui n'as pas de regard sous ta large paupière ,
Toi qui menais jadis tes enfants par la main ,
Muse des temps passés , montre-moi le chemin !

Dis-moi notre avenir ; dis-moi toutes ces choses
Qui passent devant moi vagues et grandioses ,
Car moi je ne sais rien des choses qui se font ;
Mon âme est une mer dont je cherche le fond.

Seulement, de ce flot qui dort, océan calme,
Je regarde au lointain si la poésie alme,
En reprenant son vol pour chercher d'autres cieux,
Nous jette encor parfois son chant délicieux,
Qui semble un chant de mort, comme le chant du cygne,
Oh! les pleurs de sa voix, hélas! me sont un signe
Que depuis bien longtemps, elle à qui nous croyons,
Se serait envolée à de plus purs rayons,
Si cet autre soleil, le temps, où tout s'effare,
N'eût brisé des liens à son aile d'Icare.

Le siècle a beau sentir l'anathème sur lui,
Qu'importe? à son azur d'autres astres ont lui.
Trois mille ans ont passé depuis que sur sa trace
Orphée adoucissait les bacchantes de Thrace,
Et qu'avec sa cithare aux gammes d'accords saints
Il faisait tressaillir les muscles de leurs seins.
Vous qu'un sombre nuage à présent enveloppe,
Colline de l'Hémus et rochers du Rhodope,
Écho, sur vos chemins, dit-elle encor les vers
De ce chantre inspiré qui chantait l'univers?
— Oui, l'œuvre tout entière et ses mille génies,
Fécondant à leurs voix toutes les harmonies,
Ses champs, ses arbres verts, ses fleuves, miroir pur
A qui le ciel sourit d'un sourire d'azur!

Car, comme une nef lasse arrive sur la berge,
Lorsqu'au jeune univers aborda l'homme vierge,
Il raviva d'abord ses poumons contractés
A cet air tout rempli de ses divinités ;
Puis, lorsqu'il put jeter ses regards sur la plaine
Immense, déroulée à ses pieds, toute pleine
De parfums et d'amour ; qu'il entendit les voix
Des brises caresser l'ombre aimante des bois,
Et qu'au bruit des torrents irrités, sur le faite
Des monts, il vit l'orage illuminer la fête,
Il sentit que son cœur, dans ce sublime lieu,
Comme un hymne d'amour volait aux pieds de Dieu.
Il devina quel souffle et quel pouvoir immense
Par ces grands mouvements révélaient sa présence,
Son âme s'éleva de toute sa hauteur
Par la création jusques au Créateur.
— Et la Nature nue était la seule fée
Dont s'incarnât la vie à la lyre d'Orphée.
Comme elle était la source où son rhythme s'imbut,
Elle en devint aussi le principe et le but,
Et de son œuvre ardente elle-même ravie,
Elle y but à longs traits la couleur et la vie.

Temps quatre fois heureux où des vers ont changé
Une arène infertile en Eden ombragé !

« Au haut de la colline, une plaine déserte
Étendait aux regards son tapis d'herbe verte ;
L'ombre fuyait au loin. Mais au premier accord
Que vint y frissonner la lyre aux cordes d'or
Du poète divin , alors l'ombre prochaine
Accourut. Ni ton arbre, ô Chaon ! ni le chêne
Ne manqua, ni le frêne, arbre cher au guerrier,
Ni l'érable inégal et le chaste laurier.
Puis les tendres tilleuls, l'héliade pleureuse,
Le coudrier fragile et la tremblante yeuse
Groupèrent leurs rameaux près du sapin sans nœuds,
Et du hêtre, étonnés de trouver auprès d'eux
Le saule et le lotus amants des blondes rives ;
Puis le myrte léger, le buis aux teintes vives
Qui bravent tous les deux le souffle des hivers,
Et le figuier poreux qui s'orne de fruits verts,
Et le mûrier portant sa récolte sanglante
Et le prix immortel d'une victoire lente,
La palme. Vous aussi vous vintes, enlaçant
L'ormeau, lierre aux cent mains, la vigne en l'embrassant !
Et près de vous le pin, dont la tête si belle
Relève ses cheveux, arbre cher à Cybèle,
Depuis que, dépouillant l'homme, son cher Atys
Vit courber en rameaux ses bras appesantis ;

Enfin, suivant aussi le charme qui le guide,
Le cyprès, des forêts mouvante pyramide,
Arbre aujourd'hui, jadis ami du dieu changeant
Dont la cithare est d'or et dont l'arc est d'argent. »
Et dès que sous ce dôme ombragé le poète
Eut doré de ses chants la paisible retraite
Et que l'archet frémit, tout l'univers créé
Vint rafraîchir sa lèvre à ce torrent sacré ;
Le lion, dont les yeux lancent la mort, cet hôte
De la caverne sombre et de la forêt haute,
Cessa pour un moment de répandre l'effroi ;
Le tigre dépouilla ses colères de roi
Et se laissa bercer dans un tendre vertige ;
Bien plus, en ce moment, ineffable prodige !
Les stériles rochers où l'oiseau fait son nid
Quittèrent à pas lents leurs socles de granit ;
La brise tut ses chants, l'aigle quitta son aire,
Le ruisseau ralentit sa démarche légère,
Et sur l'arbre amoureux les Dryades des bois
Cessèrent leurs soupirs pour la première fois.
Dans cet enivrement, les muses Aonides
Désertèrent aussi leurs demeures splendides
D'où s'élancent les voix qui chantent dans le cœur,
Et leur mont verdoyant, temple où leur divin chocor
Fait comme une guirlande à la noire fontaine,
Où leur Permesse bleu se meurt dans l'Hippocrène,
Où le sombre Olmius avec un doux fracas
Bleuit d'un long baiser leurs membres délicats ;

Et les dieux même, au ciel où la jeune déesse
Leur verse à flots vermeils l'éternelle jeunesse,
Sur la pourpre des lits qui sont leurs vrais autels,
Cessèrent un moment leurs baisers immortels.
Chacun prêta l'oreille au poème terrestre :
Jupiter dont la foudre illumine la dextre,
Hermès, Junon d'Argos, dont les pieds, blanc trésor,
Dorment emprisonnés dans des brodequins d'or,
Vénus aux seins de marbre, à la prunelle noire,
Thétis qui livre aux vents sa ceinture de moire,
Phœbé, sœur d'Apollon, Minerve aux longs yeux bleus,
Et la rose Aurora, ce sourire des cieux.

Sous ce profond regard de la voûte étoilée
Le poète eût senti son âme consolée,
S'il n'eût été choisi pour la grande douleur
Que les dieux immortels égalent à la leur,
Et s'il n'eût regretté ce type insaisissable
Comme une goutte d'eau dans un désert de sable,
Ce spectre qui de loin vous montre son sein nu
Et fuit, vierge, un amant qui ne l'a pas connu.
O toi qui bus la mort dans un divin calice,
Victime aux pieds légers, réponds, jeune Eurydice !
Le ciel t'envoyait-il à notre humanité
Pour montrer qu'ici-bas l'éternelle beauté

Ne se révèle à nous que dans l'éclair d'un rêve ?
Blonde et rieuse enfant, douce comme notre Ève,
Étais-tu née aussi pour te perdre en trompant
Et succomber comme elle au baiser du serpent ?
N'avais-tu donc pas vu de ton regard superbe
Luire ces yeux ardents qui te couvaient dans l'herbe,
Et, lorsque devant toi l'univers s'est fermé,
N'as-tu pas tressailli de voir ton bienaimé
Sourire au doux parfum des amours mensongères
Qu'effeuillaient à ses pieds les femmes étrangères ?

Hélas ! tout est fatal. Tel est notre destin.
Nous avons deux amours : l'un dore le matin
De la vie, au rayon d'une céleste flamme :
C'est le moule divin où se précise l'âme,
C'est l'amour sérieux, candide et triomphant,
Le rêve calme et pur comme un rêve d'enfant.
Mais ce spectre adoré dans un chaste mystère
S'envole sans pitié vers le ciel ou la terre,
Dans son manteau de pourpre ou dans son blanc linceul,
Et laisse le rêveur inconsolable et seul.
C'est l'heure où la souffrance, emplissant l'âme veuve,
En mûrit la saveur par cette double épreuve,
Où l'homme suspendu sur les gouffres ouverts,
Enthousiaste encore, a compris le revers ;

L'heure où la Muse , instruite et toujours vierge , allie
La science et l'amour , le nectar et la lie ;
Où le barde mourant sous son masque rieur
S'est assez approché du monde extérieur
Pour entendre à ses pieds l'autre amour , bruits profanes ,
L'appeler , par ses voix de belles courtisanes.
Mieux vaudrait au nageur caressé sur les eaux
Prêter l'oreille aux voix qui sortent des roseaux ,
Et présenter sa joue aux baisers des sirènes
Chatoyant sur la vague ou sur l'or des arènes ,
Qu'au poète inspiré , lorsqu'arrive ce jour ,
De présenter son âme aux sirènes d'amour ;
Car ce chant gracieux qui le frôle et l'éveille
Sera son chant de mort s'il y prête l'oreille.
Mais s'il fuit prudemment devant un tel danger ,
Veillent les Dieux amis lui faire un pas léger !
Car l'éternel courroux à qui Vénus préside
Est plus prompt et plus sûr que la flèche rapide ,
Et le ceste divin où sommeillent les Ris
Cache aussi le secret des colères d'Éris.
Oui , souvent tes flambeaux sont des flambeaux funèbres ,
O Vénus Mélanide ! amante des ténèbres ;
Et tes plus doux présents sont de funestes dons ,
O mère de Priape et des deux Cupidons !

Quand le fils de Japet, par une ruse impie,
Vola le feu du ciel, Jupiter d'Olympie,
Sur son trône éternel ému profondément,
Jura pour sa vengeance un auguste serment,
Et sentant son courroux croître au fond de son âme,
Lorsqu'il vit au lointain les lueurs de la flamme
Dorer de gerbes d'or les fleuves de cristal,
Étonna les humains par un présent fatal.
Son fils fit par son ordre une vierge d'argile
Comme ses autres sœurs souriante et fragile ;
Minerve la para d'un lourd bandeau, trésor
Que le dieu de Lemnos avait taillé dans l'or ;
Et l'art des dieux unis surpassa la nature.
Quand, sortant de leurs mains, la vivante sculpture
Parut seule, parmi les hommes et les Dieux,
Orgueilleuse des dons de Minerve aux yeux bleus,
De la terre profonde à la voûte céleste
Un long cri salua cette beauté funeste.
Oui, funeste en effet : car c'est d'elle, ô Vénus !
Que naquirent un jour ces vierges aux seins nus,
Qui, les cheveux épars, lascives courtisanes,
Boivent l'or et le sang de leurs lèvres profanes.
Telle, prostituée à toutes les horreurs,
Usant sous des soldats le lit des empereurs,

Brilla l'impureté de la débauche antique ,
 Assise sans pudeur au foyer domestique ;
 Et telles à présent , sur leurs corps excités ,
 Etreignant de leurs bras la force des cités ,
 Brillent sur nos chemins les Vénus Pandémies ;
 Telles brillaient alors , superbes d'infamies ,
 Ces Ménades de Thrace , au cri sauvage et beau ,
 Qui portaient sur les monts le thyrses et le flambeau ,
 Qui , passant en débauche Amathonte et Cythère ,
 Jetaient sur leur épaule une peau de panthère ,
 Et , lavant dans le vin leur corps tout pollué ,
 Tordaient leurs membres nus en criant : Evohé !
 — Qui cherchaient le poëte , et dont les mains rouges
 Déchirèrent son corps au milieu des orgies.

—

« Les oiseaux , les lions , les rochers et les bois
 Te pleurèrent , Orphée ! Attirée à ta voix
 Si souvent , la forêt laissa comme une veuve
 L'ornement de son front pour te pleurer , — le fleuve
 Crut de ses pleurs , — voilant son sein de toutes parts
 Avec son deuil , la nymphe eut les cheveux épars.
 Le corps git en lambeaux ; et , prodige ! quand l'Ebre
 Roule avec lui la tête et la lyre célèbre ,
 La lyre cherche un son plaintif , qu'en expirant
 La voix plaintive dit aux plaintes du torrent. »

On dit qu'en ce moment, par un instinct de mère,
Calliope sentit une douleur amère;
Que sa voix tressaillit dans son essor vainqueur,
Et que son sang divin reflua vers son cœur.
Saluant du regard ses légères compagnes,
Elle vole dans l'air, plane sur les campagnes,
Fait flotter ses cheveux, et d'un pied bondissant
Touche enfin, mais trop tard, au rivage de sang.
Elle ne pleura pas, la Mère douloureuse!
Mais mesura des yeux l'abîme où le flot creuse,
Et, laissant retomber ses voiles, montra nu
Le chef-d'œuvre divin de son corps inconnu.
C'en est fait, ce beau corps a roulé sous la vague,
Le fleuve soulevé pousse un murmure vague,
Fait briller son œil glauque, et, trois fois agité
De sentir sur ses flancs une divinité,
Cherche dans son transport une force nouvelle
Pour étreindre la Muse et se glisser sur elle.
Le vent siffle et gémit, et les arbres dans l'air
Font craquer sourdement leurs grands rameaux; l'éclair
Enveloppe le ciel d'un sanglant crépuscule,
Le jour épouvanté cherche l'ombre et recule,
Et toute la nature, émue en un moment,
Jette de sa poitrine un long gémissement.

Les hommes , effrayés et baissant la paupière ,
Brûlent un encens pur dans leurs temples de pierre .
Jusqu'à ce que le ciel , en essuyant ses pleurs ,
Déroule avec Iris l'écharpe aux sept couleurs ,
Et que l'onde calmée où ce rayon s'argente
Couvre son dos uni d'une moire changeante.
Alors , le regard trouble et la bouche en sanglots ,
La Muse reparait sur l'écume des flots ,
Non telle qu'autrefois Cypris , la vierge blonde ,
Sortit du sang divin en souriant au monde ,
Mais plaintive , et serrant sur son sein gracieux
La lyre dont son fils avait charmé les cieux ;
Puis elle alla s'asseoir aux sables du rivage ,
Les yeux illuminés d'une terreur sauvage ,
Les cheveux tout épars et mêlés de roseaux ,
Et l'épaule bleuie à l'étreinte des eaux.
Là , pleine d'amertume , et , du fleuve qui roule ,
Levant son front hagard sur les fronts de la foule ,
Elle chercha des yeux un mortel assez grand
Pour porter cette lyre échappée au torrent.
Mais nul n'osa prétendre à ce sanglant trophée
De mort et d'harmonie .

—

Ainsi mourut Orphée ,

— La Lyre .

Et nul depuis n'eut le cœur assez vain
Pour toucher de la lèvre à son rythme divin,
Nul fils prédestiné de la Grèce féerique
N'entendit dans son cœur l'écho du chant lyrique,
Tant que sur les humains rayonna l'âge d'or,
Age où la blonde Astrée éblouissait encor,
Où du Nord au Midi, sous la voûte azurée,
Les hommes primitifs gardaient la foi jurée.
« Alors, crainte et douleur fuyaient, nuls mots écrits
N'effrayaient sur l'airain; la foule de ses cris
N'implorait pas un juge, et pour chercher des mondes,
Nul pin du haut des monts ne roulait sur les ondes.
D'une terre lointaine on ignorait les bords;
Les cités n'avaient pas de murs à leurs abords;
Jamais d'un bruit de cor les oreilles frappées
N'entendaient tressaillir de casques ni d'épées;
Les peuples s'oubliaient dans un calme loisir,
Et vierge de blessure alors, comme à plaisir,
La terre donnait tout à la famille humaine.
Eux, contents de ces fruits venus pour eux sans peine,
Dépouillaient l'arboisier, la haie aux fruits sanglants,
Et sous l'arbre divin ramassaient quelques glands.

Le printemps éternel en brises embaumées
Courait parmi des fleurs que nul n'avait semées ;
Le lait et le nectar en longs fleuves divers
Allaient, et le miel blond coulait des chênes verts. »
Mais quand tout fut changé, qu'après ces heureux âges
La Vierge s'envola sur son char de nuages,
Qu'après l'âge d'airain, fils de l'âge d'argent,
Régna l'âge de fer sur ce monde changeant,
Lorsque, géants fameux, les hommes par la guerre
Égalèrent ces dieux qu'ils redoutaient naguère,
Un homme colossal, une lyre à la main,
Se leva pour chanter un combat surhumain.

—

Comment dire ton nom, ton nom, géant Homère !
Qui dominas du front cette Grèce ta mère,
Et qui, roulant tout bas, spectre pâle et hagard,
Ta lèvre sans sourire et tes yeux sans regard,
Laiissas couler un jour de ta main gigantesque
Toute l'antiquité, comme une grande fresque !
Comment dire tes dieux dans leur beau firmament,
Et tes héros plus grands que tes grands dieux ? Comment
Mon vers enflera-t-il une assez forte haleine
Pour chanter les héros et le chantre d'Hélène ?

Qui t'instruisait, ô roi? Quels secrets épiés
T'apprirent ces mortels qui rampaient à tes pieds?
Qui t'avait révélé, vieux mendiant des routes,
Le ciel éblouissant et ses splendides voutes?
Qui t'a fait voir un jour, d'un œil épouventé,
Le maître dans sa force et dans sa majesté?
N'étais-tu pas le fils d'Apollon, dieu de Sminthe,
Qui dicte à ses enfants une suave plainte?
Ou, dieu toi-même, un jour, l'âme pleine de fiel,
Jupiter t'avait-il précipité du ciel,
Et ne cachais-tu pas, dans ton idolâtrie,
Un souvenir lointain de ta vieille patrie?
Nul ne le sut. Tu vins, et d'un ton compassé,
Un pied sur l'avenir, l'autre sur le passé,
Tu chantas à grands flots ces créations pures,
Mer où s'abreuveront les cent races futures;
Tu marchais, échangeant, fier de ta pauvreté,
Quelque morceau de pain pour l'immortalité,
Demandant quelquefois à tes Muses choisies
Ces chants qui contenaient toutes les poésies;
Pour l'immense avenir enfant ta large voix,
Mendiant, t'asseyant à la table des rois,
Et comme en un manteau l'enveloppant, ô maître!
Dans les mille splendeurs de ton riche hexamètre,
Dans le vaste océan de tes superbes vers,
Tu mis les deux secrets qui tordent l'univers,
La Force et la Beauté, duo plein d'harmonie;
Si bien que tout fut dit quand l'œuvre fut finie:

Le mot fatal brilla , l'autel fut consacré ,
Le monde de l'idée étincela créé .
D'abord , pour la beauté tu créas ton Hélène ,
Forme terrible et pure , à la grandeur si pleine
Que pour son nom divin les hommes et les Dieux
Se livrent sans relâche un combat odieux ,
Et , comme sur un mont les roches ébranlées ,
Se tordent à longs cris dans tes grandes mêlées ;
Hélène , au sort fatal qu'elle fuyait en vain ,
Que Vénus réservait pour un bonheur divin ,
Et qui , voyant Pàris plein d'une amour profane ,
Crut voir l'amant divin de la blonde Ariane ,
Type rare et suprême en qui s'était mêlé
Le sang de Jupiter au sang de Sémélé !
Hélène qui , riant sur sa couche fatale ,
Tuait dans un baiser l'Asie orientale ,
Et serrant sur son sein l'enfant aux blonds cheveux ,
Étouffait un empire entre ses bras nerveux !
Oh ! lorsqu'abandonnant sa splendide couronne
Elle laissait en pleurs la plaintive Hermione ;
Lorsqu'endormant Pàris sur le navire ailé ,
Ses chants retentissaient dans le détroit d'Hellé ,
Et que tout l'avenir de carnage et de cendre
Passa comme un flambeau sur l'âme de Cassandre ;
Lorsqu'elle vit au loin , comme un jeune lion ,
Un Achille béant déchirer Hion ;
Que , le regard fixé sur toutes ces détresses ,
Elle arrachait son voile et ses cheveux en tresses ,

Quel frisson dut la prendre au haut de cette tour
Qui devait sur son front s'érouler à son tour,
Et d'où ses yeux ont vu dans une horrible extase
Tout un monde vivant palpiter sur sa base !
Oui, ce furent bien là des combats palpitants
Et tels qu'en avaient eus les Dieux et les Titans,
Quand ces monstres hideux, fils de la terre énorme,
Pour élever au ciel leur phalange difforme,
Sur l'escalier fatal que leur main exhaussa
Posèrent pour degrés Pelion sur Ossa.
Quels combats et quels choes ! Vénus et Diomède,
Phœbus, Neptune, Ulysse et Minerve à son aide ;
Hector guidé par Mars et par Bellonne, Hector
Dont les chevaux ardents brisent des harnais d'or,
Et derrière eux l'Asie ardente à se répandre
De l'Axius d'argent aux rives du Méandre ;
Atride et les Ajax au carnage excités ;
La Grèce impitoyable et toutes ses cités,
Depuis Cos, où les rocs semblent de noires tombes,
Jusqu'à Thisbé, séjour aimé par les colombes !

—

Quel splendide chaos ! leur flot se grossissant,
Laisant à tous ses pas une trace de sang,
Les temples éventrés, la ville du Scamandre
Ceinte de mille feux comme une salamandre,

Achille furieux et, semblable, à la mort
Portant partout le fer et la flamme qui mord !
C'est là que tout finit et là que tout commence,
Et rien n'eût rappelé cette Iliade immense,
Si, las de cette mer où tout poëte but,
Le poëte divin n'eût vers un autre but
Tourné sa poésie enivrante et pressée
Et gardé quelque amour à sa sœur l'Odysée,
— Rêverie à plis d'or, champ limpide et vainqueur,
Dont chaque note éveille un écho dans le cœur !
Oh ! que de passions, de choses et d'idées
Y dorment gravement, hautes de cent coudées !
Que de drames en germe étalés sous les fleurs !
Avec quel charme on suit du sourire ou des pleurs
Ce héros qui, jouet du courroux de Neptune,
Portant de tous côtés son étrange fortune,
Va parmi les flots verts surmonter le néant,
Sauver ses compagnons du Cyclope géant,
Suivre des yeux Pallas, sa divine maîtresse,
Dormir près de Circé la brune enchanteresse,
Et s'asseoir en haillons au grand festin des rois,
Ces fils de Jupiter, dont la splendide voix
De leur naissance altière apportait une preuve,
Et dont l'enfant lavait ses robes dans le fleuve !
Comme on prête l'oreille au chant simple et divin
Qui jaillit au repas d'une coupe de vin,
Et peint à traits vivants ces beautés extatiques
Rayonnant au sommet sur les ombres antiques,

Ou qui , nous démasquant les recoins de l'autel ,
Fait éclater les dieux de leur rire immortel ,
En face du dieu Mars et de Vénus la blonde
Aux filets de l'époux enroulés comme une onde !

Iliade ! Odyssee ! ô couple ardent et fort !
Vaste dualité , fille d'un même effort ,
O lyres à cent voix ! ô douces Philomèles !
Coupes aux flancs sculptés ! créations jumelles !
Quel homme eût jamais cru qu'un délire nouveau
Eût pu vous enfanter dans le même cerveau ?
Lui pourtant , l'œil au ciel , environné de zones ,
A tenu sur son dos ces rudes amazones ,
Et jusqu'au but sacré , sans redouter d'affront ,
A porté sans pâlir ces filles de son front .
Mais quand ce créateur eut son œuvre finie ,
Ce dieu , père des dieux qu'adora l'Ionie ,
Consumé par les feux de sa céleste ardeur ,
S'affaissa sous le poids de sa propre grandeur ,
Et , les regards fixés aux cieux où sur leurs ailes
Ses vers avaient porté des déesses nouvelles ,
Colosse , s'endormit au revers du chemin ,
Le sourire à la lèvre et la lyre à la main .

Alors plus d'un Pygmée à l'ambition vile
Voulut se pavaner dans l'armure d'Achille,
Et, sentant sous ses pas l'oubli, gouffre béant,
Se tailler une lyre à celle du géant.
Mais Apollon divin, le fils blond de Latone,
Le dieu ceint de laurier dont la force environne
Chrysa, la ville d'or, et la verte Cyllo,
Et qui mire son front dans les moires de l'eau,
Foudroya d'un regard ces artisans de ruses,
Puis, appelant ses sœurs, les immortelles Muses,
Mit dans leurs blanches mains la lyre au chant nombreux,
Qu'elles gardent en chœur sur le Parnasse ombreux,
En chantant doucement sous le ciel vert des ormes,
Avec leur grande voix, les poèmes énormes.
Nul n'osa plus depuis convoiter cette part
Que garde l'Olmins de son glauque rempart,
Et nul, si grand qu'il soit par la lyre ou l'épée,
Ne l'ose.

Ainsi mourut Homère, — L'Épopée.

Pour fournir de doux chants dans leur limpide éther,
Aux immortelles Sœurs, filles de Jupiter,

Tant qu'on vit les héros de cet âge olympique
Égaler en grandeur leur Olympe héroïque ,
Nul ne sut après lui creuser de son burin
Ces hommes fabuleux dans un mètre d'airain.
En vain le vieux théâtre avec sa trilogie
Voulut les façonner à sa douce magie ,
Achille pour la scène avait de trop grands pas ,
Et ses faits de lion ne se déclament pas.
Mais quand sur l'homme fort, le temps, fleuve qui roule ,
Eut rongé les contours sortis du divin moule ,
Vices et passions, lorsque tout fut à lui ,
Sur le zénith de l'art, ardent foyer qui luit ,
Un genre tout nouveau , dans son vaste domaine ,
Rangea les mille aspects de la nature humaine.



CHANT SECOND.

Les peuples , pleins jadis de rudes appétits ,
Étaient rassasiés et devenus petits ,
Si bien que l'on trouva les hautes Épopées
De trop larges fourreaux pour leur frêles épées ,
Et que pour nous fixer au monde où nous passions ,
Vint le Drame vivant qui peint les passions ,
Et sa rieuse sœur , la grave Comédie ,
Qui jette sur nos mœurs la satire hardie.
Un masque sur le front , effroyable ou rieur ,
Des hommes , poursuivant leur but intérieur ,
Pour en avoir le suc vinrent déchirer l'âme ,
Comme on déchire un corps au tranchant d'une lame ,
Soulèverent du doigt l'enveloppe qui ment ,
Surprirent le secret de chaque mouvement ,

Et léguant devant tous leur étude profonde
A la postérité, cette voix qui féconde,
Chantèrent au soleil, harmonieux Memmons.
Mais par-dessus leurs voix et par-dessus leurs noms
Rayonnent deux grands noms dont nul ne fut le pire,
Molière l'immortel et le divin Shakspeare!
Deux hommes dont chacun a plus été qu'un dieu,
Et qui sur notre monde ont laissé pour adieu
Mille créations palpitantes d'extases,
Dont le sein est vêtu de rêves et de gazes,
Et qui, sur notre ennui, du haut de leur ciel pur,
Jettent de longs regards de perles et d'azur.

Oh! le divin pinceau dont s'est servi Molière!
Ce dilemme rapace enlaçant comme un lierre,
Cette tirade prompte ou bien ce mot si court
Devant qui se pâmaient les Climènes de cour,
Oh! qui nous les rendra? Quand donc pleins de querelles
Reverrons-nous gonfler ces divins Sganarelles
Dont l'honneur outragé crève comme un ballon?
Quand roucoulez-vous, ô reines de salon!
Ces madrigaux ouvrés et ces fadaises tendres
Qu'improvisaient pour vous de précieux Clitandres?
Quand donc des Vadius avec leurs Trissotins
Viendront-ils débiter leurs supplices latins

Aux tout petits pieds bleus de nos Muses, dont mainte
Laisse derrière soi Bélise et Philaminte!
Hélas! chaque Henriette aujourd'hui sait le grec!
Et toi, qui regardais le monde d'un œil sec,
Alceste soucieux, Céladon misanthrope,
Dont l'idée enchâssait une sublime trope,
Quand nous reviendras-tu du fond lointain des bois,
Moraliser un peu notre monde aux abois?
Ces Jourdain lamés d'or et ces Josses orfèvres,
Comme ils nous manquent tous avec leur rire aux lèvres!
Comment nous laissent-ils, ces amis? et comment
Nous sommes-nous passés de ce troupeau charmant?
Oh! comme ils savent tous des façons bien apprises!
Comme ils mènent à bout leurs folles entreprises!
Comme tous ces maris, bouffons dont vous riez,
Sont bien aux yeux de tous triplement mariés!
Et comme ce marquis aux principes infâmes,
Qui leur vole en riant leurs filles et leurs femmes,
Est un beau vaurien dont un regard séduit
Plus que tous les bons mots des lions d'aujourd'hui!
Il s'appelle Damis, Horace ou bien Valère;
Il est tendre et charmant jusque dans sa colère;
Il est grand comme un roi, rose comme un enfant;
S'avance avec un air limpide et triomphant,
Et passe, d'une main la plus blanche du monde,
Son peigne dentelé dans sa perruque blonde.
Aussi les fleurs de cour aux yeux extravagants
Laissent-elles tomber leurs cœurs avec leurs gants

Devant ce beau vainqueur qui se baisse à grand' peine
Pour ramasser à terre une âme toute pleine !
Et c'est justice , au fait , car ses rubans sont lourds ;
L'or poursuit en tous sens son habit de velours ;
Ses canons précieux sont du plus grand volume ,
Et son chapeau lissé disparaît sous la plume .
De plus , il sait jeter son or à pleines mains ,
Et d'un large mépris couvre tous les humains .
— Après tout , les Orgons et les pères Gêrontes
Ont le tort d'être laids comme l'ogre des contes ,
De garder leurs écus comme des Harpagons ,
D'être vêtus de noir et de sortir des gonds ,
Au lieu de chanter ces paroles magiques
Qui prennent les Agnès comme les Angéliques .
Puis , comment laissent-ils auprès de leurs trésors ,
Eux qui , Dieu sait pourquoi , sont si souvent dehors ,
Ces soubrettes d'esprit aux gorges découvertes ,
Dont la robe et la main à chacun sont ouvertes ,
Et qui , par passe-temps , Lisettes ou Martons ,
Chantent aux amoureux l'amour sur tous les tons ?
— Filles de bon conseil , retortes comme un juge ,
Promptes à la réplique ainsi qu'au subterfuge ,
Vous faites bien pendant à ces dignes Scapins
Dans leurs habits rayés que Callot nous a peints !
Heureusement votre âme est encore assez probe
Pour démasquer Tartufe , un allongeur de robe .
Qui cache à tous propos son cœur licencieux
Sous le manteau divin de l'église et des cieux ,

Et qui, tout en parlant de l'enfer redoutable,
Pousse pieusement Elmire sur la table ;
Tartufe, ce penseur aux lèvres de rubis
Que nous trouvons partout et sous tous les habits ;
Qui tâte des deux mains, en profond philosophe,
Le désir sous les mots, la robe sous l'étoffe,
Et dans ce monde étrange à l'air insinuant
Serait leur maître à tous, s'ils n'avaient pas don Juan !

C'est le roi, celui-là ! c'est le roi, faites place !
C'est l'immortel don Juan qu'un second baiser lasse,
Qui, de la grande dame à l'enfant du hameau,
Corrompt et séduit tout d'un regard ou d'un mot,
Raille, sans essuyer le sang après sa manche,
Son père en cheveux blancs comme monsieur Dimanche,
Et qui, par les replis d'un labeur sombre et lent,
Jusqu'à l'hypoërisie a poussé le talent !
C'est don Juan qui, debout devant l'homme de pierre,
A fixé ses regards sans baisser la paupière,
Et qui tenait si bien sa coupe entre ses doigts
Que son cœur et sa main n'ont tremblé qu'une fois !
O spectacle éternel ! ô fiction mouvante,
Sous qui parle et se meut l'humanité vivante !
Quand le divin Molière, une plume à la main,
Eclaira devant tous les plis du cœur humain,

Les peuples, ignorant la science profonde
Qui devait denouer le problème du monde,
Applaudissaient déjà ces grotesques portraits
Sur les passants du jour copiés traits pour traits.
Car ils sont bien vivants, tous ces types étranges!
Ces faces de démons ou ces visages d'anges
Ont une passion sous leur rire moqueur ;
Sous leurs habits de soie on sent frémir un cœur.
Chacun pense avec eux, et dans leurs yeux de flamme
Chacun voit flamboyer un reflet de son âme.
Leur langage profond, dont chacun a la clé,
Est un clavier sonore ; et rien n'eût égalé
Ce théâtre vivant qui frissonne et respire,
Si Dieu n'eût allumé l'autre flambeau : Shakspeare !

Dans le monde réel plein d'ombre et de rayons,
Tout ce qui nous sourit, tout ce que nous voyons,
Les cieux d'azur, les mers, ces immensités pleines,
La fleur qui brode un point sur le manteau des plaines,
Les nenufars penchés et les pâles roseaux
Qui chantent leur chant triste au chant sombre des eaux,
Le chêne gigantesque et l'humide oseraie
Qui trace sur le sol comme une longue raie.
L'aigle énorme et l'oiseau qui chante à son réveil :
Tout revit et palpite au baiser du soleil.

C'est de lui qu'ici-bas toute splendeur émane ;
C'est lui qui , nous jetant comme une douce manne ,
Vivifie et relève avec son regard blond
En secouant au loin ses cheveux d'Apollon.

De même , dans ce monde aux choses incertaines ,
Où le chant du poëte est le bruit des fontaines ,
Où les vers ciselés sont la brise et les fleurs ,
Le sourire un rayon , les diamants des pleurs ,
Toute création à laquelle on aspire ,
Tout rêve , toute chose , émanent de Shakspeare.

Shakspeare , ce penseur ! ombre ! océan ! éclair !
Abîme comme Goethe ! âme comme Schiller !
Lyre dont chaque note a des manteaux de flamme !
OEil ouvert gravement sur la nature et l'âme !
Phare que , pour guider ses pâles matelots ,
L'art a fait rayonner sur ses alpes de flots !
Par leurs regards choisis , prismes aux couleurs roses ,
Mille autres avaient vu de gracieuses choses ,
Tendu le ciel d'azur , de fleurs tendu les champs ,
Et versé sur nos fronts des odes et des chants.

Mais leur ciel s'est voilé sous de plus sombres teintes ,
Leurs roses ont séché , leurs voix se sont éteintes ,
Sur eux , comme une houle , a passé l'univers :
A peine si leurs noms surnagent sur leurs vers.
Mais la grande pensée atteint avec son aile
Une aire énorme au haut d'une cime éternelle ,
D'où ses mille rayons au monde épouvanté
Jettent l'intelligence et la fécondité.
Le sang qui de son cœur s'écoule comme une onde ,
Comme le sang du Christ a coulé pour le monde ;
Ainsi , de ce sommet grandiose où nos yeux
Voient flamboyer son âme à mi-chemin des cieux ,
Shakspeare sur la terre a semé des poètes ,
Ceux-ci remplis d'amour , et ceux-là de tempêtes.
Tout rêve , tout héros , vêtu de pourpre ou nu.
Dans sa vaste pensée est au fond contenu ;
Dans sa main , comme Karl il a tenu le globe ,
Et pourrait emporter dans les plis de sa robe ,
Avec leur pauvre lyre et leurs grands piédestaux ,
Nos géants d'aujourd'hui drapés dans leurs manteaux !
Oh ! s'il faisait un jour comparaitre à sa barre
Les courtisans musqués de sa Muse barbare ,
Comme de Henri quatre au sombre Richard trois ,
Ses rois démasqueraient des fantômes de rois !
Eux seuls savent porter le sceptre et la couronne ;
Car il les portait bien , celui qui les leur donne ,
Lui qui , les yeux remplis d'éclairs , et non content
De fouler sous ses pas un royaume éclatant ,

S'élevait au-dessus de notre fange immonde ,
Et dans un pays d'or se refaisait un monde !
Lui , créateur , à qui , sans craindre son effroi ,
L'autre Dieu dit un jour : Macbeth , tu seras roi !
Oh ! comme en se penchant sur cet univers sombre
Où reluisent sculptés ses caprices sans nombre ,
L'œil se baisse aussitôt et se ferme , ébloui
D'avoir vu rayonner dans cet antre inoui
Tant d'âmes de héros et tant de cœurs de femme ,
Tous par la même main pétris d'une seule âme !

Qui pourrait s'empêcher de craindre et de pâlir
Avec Cordélia , fille du roi Léar ,
Qui revient adorer ainsi qu'une Antigone
Son père en cheveux blancs sans son autre couronne ,
Parfum des derniers jours , pauvre Cordélia ,
Qui seule se souvient du roi qui l'oublia !
Qui , répétant tout bas les chansons d'Ophélie ,
Ne retrouve des pleurs pour sa douce folie ?
Qui , dans son cœur éteint , n'entend sourdre un écho ,
Et n'aime Juliette autant que Roméo ?
Comme ces deux enfants , ces deux âmes jumelles.
Que le premier amour caresse de ses ailes ,
Aspirent en un jour tout un bonheur divin ,
Comme on vide d'un trait une coupe de vin !

Juliette a quinze ans, et ses regards de flamme
Sous ce beau corps d'enfant disent un cœur de femme :
Elle vient au balcon mêler dans chaque bruit
La voix de sa jeune âme aux cent voix de la nuit,
Si belle qu'on croirait sur son front diaphane
Voir dans l'obscurité le bandeau de Diane.
Et le cœur si béant qu'en ce calice ouvert
Chaque zéphyr qui passe au sein de l'arbre vert
Apporte des serments pleins d'une douce joie !
C'est lui ! c'est Roméo ! Sur son pourpoint de soie
La nuit pâle et jalouse a répandu ses pleurs ;
Il a sur son chemin écrasé mille fleurs,
Il a par des endroits hérissés, impossibles,
Franchi facilement des murs inaccessibles ;
Il lui faudra braver, pour sortir du palais,
Les cris et les poignards de tous les Capulets !
Qu'importe à Roméo ? c'est pour voir Juliette !
Juliette sa sœur, pauvre amante inquiète
Qui, pour bénir cent fois ce Montaigu maudit,
Le rappelle cent fois et n'a jamais tout dit ;
Et qui, trop pauvre alors pour pouvoir encor rendre
Son cœur à Roméo, l'aurait voulu reprendre !

Oh ! lorsque l'on a vu tes cheveux déroulés
Inonder ton beau cou, fille des Capulets !

Quand on a vu pendant cette nuit enchantée
Rayonner ton front blanc sous la lune argentée!
Et toi, qu'à ton destin le ciel abandonna,
Toi qui nous fais pleurer, pâle Desdemona,
Toi qui ne croyais pas, pauvre ange aux blanches ailes,
Qu'on pût voir parmi nous des amours infidèles,
Desdemona candide, ange qui vas mourir,
Quand on a dans son cœur entendu ton soupir
Et ce que tu chantaïs en attendant le More :
« La pauvre âme qui pleure au pied du sycomore ! »
Quand on connaît vos sœurs, ces anges gracieux,
Évoqués une nuit de l'enfer ou des cieux,
Miranda, Cléopâtre, Imogène, Ophélie,
Ces rêves éthérés que le même amour lie !
Quelle femme ici-bas ferait vibrer encor
Le cœur gonflé de chants à vos cithares d'or ?

Mais ce qui le ravit dans une molle ivresse,
C'est ce théâtre bleu couché dans sa paresse,
D'où, comme le bon sens, la grave histoire a fui
Et laisse le rêveur chanter son chant pour lui.
On n'y mesure pas les poisons à la pinte ;
Sans quinquets enfumés, ni ciel de toile peinte,
Mille gens dont chacun vaut quatre fois César,
En faisant des bons mots se croisent au hasard.

Des cascades d'argent dans des pays quelconques
Versent leurs diamants aux marbres de leurs conques ;
Des arabesques d'or se brodent sur les cieus ;
Les arbres sont d'un vert qui ferait mal aux yeux ;
Tout est très-surprenant sans causer de surprises ,
Et dans tout ce soleil on est baigné de brises .
Les héros vont partout sans y porter leurs pas ,
Ne sont d'aucune époque et ne demeurent pas .
Les bouffons sont hardis comme des philosophes :
Les femmes ont au corps les plus riches étoffes ,
Des robes de brocart. de saphirs et d'oiseaux ,
Souples comme une vague ou comme des roseaux :
Des mantelets aurore ou bien couleur de lune
Jettent mille reflets sur leur épaule brune ,
Avec mille bijoux , plumages et colliers .
Elles vont très-souvent mises en cavaliers ,
Tiennent avec pudeur mille propos infâmes .
Querellent leurs amants , enamourent les femmes ,
Ont un beau nom de page , et vont prendre le frais
Avec leurs diamants dans de petits coffrets .
Des Céladons poudrés , amants d'une Égerie ,
En habit de satin font de la bergerie ,
Sont en grand désespoir , et , couchés sur le dos ,
Regardent le soleil en faisant des rondeaux .
Mais la belle a la neige au cœur , et désappointe
Le concetti final , au moyen d'une pointe .
Les amoureux , gens nés , prennent bien leurs revers ,
Parlent en prose , à moins qu'ils ne disent des vers ,

Et ne se pressent pas , bien sûrs au fond de l'âme
Qu'Hymencœus , dieu jaune , au dénouement du drame
Viendra tout arranger avec ses vieux flambeaux.
Mais , pour servir de fleurs ils ont des madrigaux
Et les fichent après un arbre , qui s'empresse
De les faire arriver sans faute à leur adresse ;
Dans des chars blonds formés d'une écorce de noix
Et de fils d'araignée en guise de harnois ,
On voit passer au loin de gracienses fées
Qui chantent au soleil , bizarrement coiffées.
Les Ariels ont tous deux sexes ; les lézards
Savent la pantomime et cultivent les arts.
Des gens à tête d'âne arrivent , quoiqu'on die ,
Devant des seigneurs grecs jouer leur tragédie ,
Où l'homme avec un chien représente Phœbé
Dans les tristes amours de Pyrame et Thisbé.
Leur tragédie est bête à soulever la bile :
Mais lion et Phœbé , tout semble tant habile ,
Qu'on leur dit : bien lui , Lune ! et : bien rugi , Lion !
Le père Anchise arrive avec le galion
Pour reconnaître exprès à la fin , — chose due , —
Sa fille Perdita , — c'est-à-dire perdue.
Au lieu d'avoir des noms anglais , tures ou romains ,
Tous ont des noms charmants pour courir les chemins ;
Mercurio , Célie , Orlando , Rosalinde ,
Parolles , Pandarus , Léandre , Sylvio ! —

L'Inde

Où l'on passe un flot rose en jouque de bambou ;
 Où des hommes dévots se saignent jusqu'au bout ,
 — Pour le plus grand plaisir des dieux de bois , — l'échine.
 L'Eldorado , Kiou-Siou , Kounashir , et la Chine
 Qui sur sa porcelaine a des pays d'azur ,
 N'ont rien de plus voilé , de plus bleu , de plus pur ,
 De plus illuminé par des splendeurs choisies
 Que ce rêve éternel tout plein de fantaisies.
 C'est un monde limpide où dorment en riant
 Les mystères du Nord aux clartés d'Orient ,
 Où près des flots d'argent brillent dans les prairies
 Des plantes d'émeraude aux fleurs de pierreries ,
 Où des bouvreuils lissés , pour payer leur écot ,
 Viennent chanter Mozart à quelque nymphe Écho !
 C'est comme notre amour qui parlerait , ou comme
 Un chant qui redirait ce qui chante dans l'homme ;
 C'est comme un zéphyr calme , ou comme un sylphe ailé
 Qui caresserait l'âme. — Et rien n'eût égalé
 Ce théâtre rempli d'une âme singulière ,
 Si nous n'avions pas eu l'autre flambeau : Molière !

— Car leur Muse à tous deux était la même enfant ,
 Jetant au ridicule un regard triomphant ,

Ayant la liberté d'une fille espagnole,
L'éclair dans le regard comme dans la parole,
Pourtant douce et limpide, et trouvant quelquefois
Un mot mystérieux et voilé dans sa voix ;
Comme en leur soleil d'or l'Armorique ou l'Irlande
Ont des brouillards pensifs couchés sur une lande. —
Or, la Muse rieuse et folle de son corps
Dont la lyre inspirée avait de doux accords,
Voyant son harmonie au désert où nous sommes
Suspendue à jamais aux lèvres de deux hommes,
Gémissait de les voir par un effort uni
S'user à découvrir le problème infini.
Car lorsqu'il nous pétrit avec la fange immonde,
Dieu fit lourde à nos fronts la science du monde,
Et ceux qui sur la scène ont répandu la leur,
Savent combien leur rouge a caché de pâleur.
Quand tous deux essayaient, délaissant leur royaume,
Lui le rouge d'Argan, lui le fard du fantôme,
Dieu savait chaque jour par quel changement prompt
Une ride nouvelle illuminait leur front.
— Et la Muse pleurait, pauvre fleur demi-close,
Elle essuyait ses pleurs de sa basquine rose,
Et voulait soutenir avec sa faible main
Ces Atlas accablés d'un univers humain.
Mais enfin, las un jour de leur tâche première,
Grands astres consumés par leur propre lumière,
Ils moururent devant les peuples étonnés,
Debout — comme il convient aux hommes couronnés!

Alors ce fut sur nous comme une nuit étrange
Où nul rayon d'en haut ne dora notre fange,
Où nul chant ne brisa le murmure profond
Que soulève l'idée et que les choses font.
Seulement, au lointain, les meilleurs dans leurs âmes
Entendaient tressaillir comme des chants de femmes
Qui dans nos mille bruits se perdaient à la fois.
C'était le chant plaintif des Muses d'autrefois,
Chant du cygne épanché, plein de splendeur amère,
Sur la lyre d'Orphée et la lyre d'Homère!
— Et leur plus jeune sœur, cette fille d'amours
Qui des plus pâles nuit jadis faisait des jours,
Qui du poète aux rois étendait son empire,
Cette sœur de Molière, amante de Shakspeare,
Demandait dans la nuit à qui dicter ses chants,
Sa raillerie amère et ses rêves touchants.
Mais nul chant de la terre et nulle voix qui passe
Ne répondait aux chants égarés dans l'espace,
Et dans cette nuit noire où sommeillait la foi
Nul flambeau ne disait à l'homme : Lève-toi !
Et comme les débris de cette antique Égypte,
Où, dans leur pyramide ou leur obscure crypte,
Dorment les Sésostris auprès des Néchaos,
Notre art, monde autrefois, redevenait chaos.

Or, après bien longtemps, lorsque sur des idées
Mortes en germe avant qu'on les eût fécondées,
Les sons, comme des flots qui tourmentent leurs quais,
Se furent bien longtemps dans l'ombre entre-choqués,
Le peuple vit soudain rayonner sur sa face
Un point resplendissant de lumière vivace.
Et comme on demandait quel était ce flambeau
Qui jetait sur la nuit un prestige si beau,
Les plus sages ont vu que c'était l'aurole
Au front du jeune enfant marqué pour la parole,
Comme furent jadis les hommes de Sion,
Et venu pour grandir sa génération.

Ce n'était qu'un enfant. L'airain aux Feuillantines
L'avait bercé jadis de ses voix argentines :
Dans un jardin antique ombragé comme un bois,
La Nature, qui parle avec ses mille voix,
Lui disait chaque jour le secret grandiose.
Ivre de chants d'oiseaux et de parfums de rose,
Il grandissait son âme, oubliant, oublié,
Par un passé limpide à l'avenir lié,

Méditant sans effort pour sa pensée agile
Virgile par les champs, et les champs par Virgile,
Dans son cœur inspiré, mais grave et sérieux,
Cherchant déjà le sens des bruits mystérieux,
— Aux lauriers paternels, aux doux baisers de mère,
Comprenant les deux mots que lui disait Homère,
La Grandeur et l'Amour, — et de mille rayons
Enveloppant déjà tout ce que nous voyons.
Si bien qu'ayant appris au miroir de son âme
A réfléchir sur nous tout bruit et toute flamme,
Il s'ouvrit les chemins de l'univers ailé
Que les chants d'autrefois nous avaient cisclé.
Or, y voyant gémir sur leur divin trophée
Les sœurs de l'Harmonie et la mère d'Orphée,
Il regarda le monde, et, sachant dans son cœur
Les secrets oubliés du lyrisme vainqueur.
S'écria, plein déjà du céleste délire :
Je serai l'Harmonie et je serai la Lyre !
Et, sans faiblir après sous ce sublime effort,
Il dit aux fronts courbés — se sentant assez fort
Pour ourdir à son tour quelque sublime trame :
Je serai l'Épopée et je serai le Drame !

Il se leva sur nous. Et l'homme triomphant
Tint si bien ce qu'au monde avait promis l'enfant,

Que notre maître à tous, un fils divin d'Homère,
Lui dit, les yeux fixés sur la France leur mère :
« Vous êtes l'avenir et je suis le passé ! »
Et que, dernier de tous, il a tout surpassé.
Lui seul faisant saillir dans tout problème sombre
L'ombre par le rayon, et le rayon par l'ombre,
A fait briller à flots sur nos illusions
L'immuable clarté faite de trois rayons,
Trinité solennelle à nos yeux apparue,
Triple aspect du foyer, du champ et de la rue.

Le foyer ! oasis aux souvenirs anciens,
Où, loin des bruits épars, l'homme vit pour les siens.
Sanctuaire où l'on sent comme il est bon de vivre
La tête dans les mains et les yeux dans un livre !
Là tout est doux, charmant, simple et mystérieux :
C'est l'épouse qui suit votre rêve des yeux,
Ce sont les beaux enfants pleins d'avenir, aux lèvres
Rouges comme les fleurs des vases de vieux Sèvres ;
Et la vierge étonnée, en son cœur ingénu,
De voir son front si pur, et si blanc son bras nu ;
Puis c'est un vieil ami qui cause de Tacite,
Qui lit à cœur ouvert dans Virgile qu'il cite,
Et dont les souvenirs, par époque espacés,
Vous reportent, jeune homme, à vos plaisirs passés.

Foyer, doux manteau d'ombre ! O naïve peinture
Flamande, que chacun refera ! la nature
A-t-elle plus que toi d'harmonie et de chants ?
Qui pourrait t'égalier, sinon l'air et les champs ?
Car les champs sont aussi le grand poëme, et comme
Un livre écrit par Dieu pour l'extase de l'homme.
C'est là que chaque lèvre, allant chercher son miel,
Boit, abeille, les fleurs, et poëte, le ciel !
C'est là qu'un doux zéphyr fait frissonner la lyre,
Et que le mot s'écrit pour ceux qui savent lire ;
Ce sont des ruisseaux d'or, de larges horizons,
Des fruits divers donnés à toutes les saisons,
Des cascades, des fleurs, de grandes voûtes d'arbres,
Des cailloux anguleux plus brillants que des marbres,
Des oiseaux garrulants qui s'envolent troublés,
De gais coquelicots qui dansent dans les blés,
Des laes aux flots unis où, sans cesse jetée,
La lumière dessine une moire argentée,
Des cieux pleins de blasons qui paracent au loin
Et de vagues parfums qui s'exhalent du foin !
Et sur ce beau décor, un chœur immense, un monde :
La verte demoiselle avec l'insecte immonde,
Le corbeau velouté, les bœufs aux larges reins,
Cherchant leurs Bracassats ou leurs Claudes Lorrains !
Chacun marche en sa voie. A la verte prairie
La génisse s'ébat dans son herbe fleurie,
Les oiseaux attentifs portent au fond du nid
La mousse dérobée aux angles de granit,

L'insecte fait son trou, la verte demoiselle
Mire dans les flots bleus son beau corsage frêle,
Et l'épi blond s'entr'ouvre en riant au soleil.
Chacun cherche son but dès le premier réveil :
L'insecte son brin d'herbe, et l'homme sa charrue.

Et comme aux champs, hélas ! chaque homme dans la rue
Doit labourer l'argile, et dans un tourbillon
Remplir aussi sa tâche, et creuser son sillou ;
Chaque homme doit, les yeux sur ces hautes couronnes,
Équilibrer sans cesse et le peuple et les trônes,
Défendre l'apanage à tout labour échu,
Et garder des affronts chaque pouvoir déchu ;
Chaque homme doit, malgré le levain qui fermente,
Malgré les noirs esquifs brisés dans la tourmente,
Chercher dans le passé les secrets d'avenir,
Faire au présent l'oracle avec le souvenir,
Et, malgré les abus toujours prêts à nous mordre,
Garder soigneusement la liberté par l'ordre,
Pour maintenir sans cesse et pour purifier
L'atmosphère du champ et celle du foyer.

Triple aspect du foyer , du champ et de la rue ,
O trilogie énorme avec le temps accrue ,
Pour dégager de toi ton étrange clarté
Il fallait un penseur qui , de tous écarté ,
Reçût , seul d'entre tous , de la Muse d'Homère
La royauté , nectar qui fait la coupe amère !

Aussi , la Muse eut-elle un regard triomphant
Lorsqu'elle s'accouda sur le berceau d'enfant
Sur lequel flamboyait , comme au temps de Moïse ,
L'indice flamboyant de la terre promise !
Si bien que cet enfant , ce rêveur radieux ,
Calme , indulgent et fort comme les demi-dieux ,
Cet apôtre fervent , élu dès sa naissance ,
L'illumina plus tard de sa reconnaissance ;
Car , sentant ce jour-là tous les peuples divers
Assez grands pour la voir avec leurs yeux ouverts .
Il dégagea sans peine , avec une prière ,
L'archange qui dormait dans la Muse de pierre ,
Et , des clartés du ciel doucement ébloui ,
Au Parnasse oublié chanta le Sinai !

Et lorsque s'avança cette Muse nouvelle ,
Des enfants inspirés , à l'ombre de son aile ,
Dirent joyeusement leurs chants jeunes et purs ,
Et la Muse les mène aux prodiges futurs ,
Et mûrit lentement leur œuvre qu'elle achève ,
Sage , car elle sait ; jeune , car elle rêve !
Son jour se lève bleu. Sur ses bras assouplis
L'étoile flotte au loin. Les temps sont accomplis.

O toi ! Muse nouvelle à la douce parole ,
Qui , pour couronne d'or , portes une auréole ,
Toi qui mènes aussi tes enfants par la main ,
Muse , de l'avenir montre-moi le chemin !



III

STÉPHEN.

POÈME.

Voilà ce que je vous dirais, Madame, si vous
étiez MADELEINE, si j'étais STÉPHEN.

J'ai l'honneur d'être, Madame, votre
très-humble, très-obeissant serviteur,

ALPHONSE KARR — Lettre à Madame *** née Camille S

Font-Georges — Du mois de mai.



STÉPHEN.

CHANT PREMIER.

A ARMAND DU MÉNIL.

I.

Sois béni, mon très-cher ! ta gracieuse épître
M'a trouvé justement assis à mon pupitre.
Quand sur un hémistiche on s'est presque endormi,
C'est un charmant réveil qu'une lettre d'ami ;
Un carré de papier qui vient de tant de lieues,
Auprès du foyer rouge ou des collines bleues,
Vous dire les échos de la grande cité !
Oh ! cher ! en te lisant, mon cœur tout excité

S'élançait envieux vers son Paris grisâtre.
La houille aux angles noirs qui pétille dans l'âtre,

II.

La pipe accoutumée et le punch bien brûlant
Qui fait danser au mur un farfadet sanglant,
Notre bon far-niente avec nos causeries,
Nos divagations, nos folles gueuseries,
Je voyais tout cela ! comme des champignons
Je faisais pousser là tous nos vieux compagnons
Dont la bouche a si bien dressé la dextre agile
A soulever sans peine une coupe d'argile,
Et ces pâles beautés dont les contours connus
Nous font un muséum de leurs prodiges nus !

III.

Ce que j'aime de toi, c'est que la poésie
Qui coule à flots pressés sous ta plume choisie
N'exclut aucunement ces détails parfumés
Qui reportent le cœur sur les objets aimés.
Tu rêves donc toujours ! Et Victor ? Il travaille.
Son destin est marqué, vois-tu. Vaille que vaille,
Il ira loin. Alfred aime toujours Jenny ?
Hélas ! si — pitoyable à ce rêve infini —

Elle s'ouvrait béante au jeune cœur qui souffre,
L'enfant rappellerait Décius — et le gouffre.

IV.

Il est triste pourtant, pour un beau chérubin,
D'avoir vu tant de fois son Ève dans le bain,
De l'avoir aspirée à long regard de faune
Sans pouvoir déflourir le bout de son gant jaune.
— Un jour qu'il copiait un Christ de Rivoulon,
Jenny vint par hasard à passer au salon :
Le tableau saint lui plut, à la fille profane ;
Mais il était promis à quelque autre sultane,
Si — qu'Alfred à ses yeux vit se fermer l'Eden
Qu'il se serait ouvert au seul bruit d'un « amen. »

V.

Mais la chose, à mon sens, qu'on doit trouver exquise,
C'est ce que tu me dis — cette pauvre marquise
Qui depuis ce temps-là change trois fois d'amant !
On dit Lutèce triste épouvantablement,
Et que sur cet ennui, dont s'augmente la dose,
Surnagent gracieux le Luxembourg et Doze.
Comment va le système ? A-t-on tué le roi ?
Tu ne me parles pas politique ; mais moi,

A qui tu demandais quelque riieuse histoire,
Je fouille vainement le fond de l'écrivoire.

VI.

Dois-je à ton préjudice, infortuné songeur !
Abuser des grands mots qu'entend un voyageur ?
Cela m'ennuierait fort, et ce serait folie. —
D'ailleurs, eussé-je vu l'Espagne ou l'Italie,
Rien ne t'empêcherait en me laissant — moi, nain, —
De lire là-dessus Dumas, ou mieux, Janin.
Et d'ailleurs, à Bourbon, aux pelouses d'Avermes,
Dont l'Allier, fleuve d'or, arrose les dieux Termes,
A Souvigny, vieille *urbs*, où, les deux bras liés,
Dorment sur leurs tombeaux d'antiques chevaliers,

VII.

A Moulins, aux tilleuls de notre cours Bérulle,
J'ai conservé la vie et l'amour qui me brûle.
Je suis toujours le même et tel que tu m'as vu,
De fantaisie étrange abondamment pourvu,
Philosophe de cœur, jaloux d'or et d'ivresse,
Mais plus jaloux toujours de ma blonde paresse.
Je continue à croire ici que les héros
Trouveraient dans le fond de leurs cigarreros

Ce qu'ils cherchent au sein des batailles rangées.
Quant aux paupières, moi, je les aime orangées.

VIII.

J'aime le ciel tout bleu, j'aime épais les rideaux,
Et préfère ardemment le Champagne au Bordeaux.
Enfin — que le public ou non s'en scandalise —
Je distille l'amour près d'une Cydalise.
— Brune sous tous rapports et les yeux éclatants,
Sa taille a beaucoup plu quand elle avait vingt ans.
Tu vois, je te l'ai dit, je suis toujours le même,
Toujours aussi Français, toujours aussi Bohême,
Toujours bon gentilhomme enfin — dur comme un roc
Aux faiseurs, et moins fort que Monsieur Paul de Kock

IX.

Pour agencer tout seul le plan de quelque chose,
Du reste, aimant beaucoup le vert tendre et le rose.
— Ma Muse, à moi, n'est pas une de ces beautés
Qui se drapent dans l'ombre avec leurs majestés
Comme avec un manteau romain. — C'est une fille
A l'allure hardie, au regard qui pétille.
Elle sait se coucher sans voile en un hamac,
Dire des chants d'amour, et fumer du tabac

De caporal ; elle a des étreintes lascives ,
Des chastetés d'enfant et des larmes furtives.

X.

— Ne t'étonne donc pas qu'au temps où tout se perd
Elle ne t'ait pas fait un héros due et pair.
Si le supplice lent , que son loisir te forge ,
L'ennui , te saisissait par trop fort à la gorge ,
Si j'abusais par trop des oublis de la loi
Envers les rimailleurs, — eh bien ! figure-toi
Que nous sommes encore à ces folles soirées
Où nous pressions à flots les coupes azurées ,
Où nos yeux éblouis , autour du kirsch en feu,
Dans les flots de fumée avaient un pays bleu.

XI.

On blasphémait toujours quelqu'un ou quelque chose ;
Nous lisions , moi des vers boiteux , toi de la prose ;
— Le poète pourtant , c'était toi. Le passé
Revient , je continue un récit commencé :
Donc , posons le Stéphen. Seize ans , avec un père
Doué , pour son bonheur , d'un charmant caractère ,
Un père homme d'esprit , là , comme on n'en voit pas ,
Tout plein d'un vieux respect pour les quatre repas ,

Mais qui, fort dénué du revenu des princes,
Trouvait bon de laisser son épouse aux provinces.

XII.

— Et puis une cousine au regard enragé
Qui sortait chez le père aux grands jours de congé.
Un démon de velours . une pensionnaire
Belle de deux défauts : gâtée et poitrinaire.
Petits pieds andalous , braise rougeâtre aux yeux ,
Corps de liane , bras d'ivoire , cheveux bleus.
Tout cela s'appelait Judith. — La vierge , en somme ,
Eût fait par son sourire un empereur d'un homme.
Stéphen ne devint pas du tout empereur , mais
Il devint en revanche amoureux , ou jamais

XIII.

Homme ne désira ces belles chairs sans âme
Et ce vide gonflé qu'emplit le mot de femme.
Il aimait à tel point , lui , qu'il en maigrissait.
Comment la guérison arriva , Dieu le sait ;
Ce fut d'abord un soir sous une allée ombreuse :
Judith lui confia qu'elle était malheureuse ,
Que sa petite amie aimait un monsieur brun ,
Et qu'elle voudrait bien aimer aussi quelqu'un.

Notez que ce jeune homme avait deux noirs complices
De sa séduction, oui, deux moustaches lisses

XIV.

Avec du cosmétique, et qu'il était rempli
De politesse; enfin un jeune homme accompli.
Stéphen lui répliqua : Moi, je n'ai pas encore
De moustaches; mais, vois, ma lèvre se colore,
Et j'en aurai bientôt. Si tu veux me laisser
T'aimer, c'est bien gentil, et je vais t'embrasser.
Or, Judith objecta qu'elle avait eu la fièvre,
Que les baisers laissaient des traces sur la lèvre,
Et se mit en colère avec sa douce voix,
Si bien que son cousin l'embrassa quatre fois.

XV.

Puis elle n'osa plus se fâcher, dans la crainte
D'être embrassée encor. Voyez quelle contrainte !
Les choses allaient donc au mieux. S'il n'eût fallu
Rentrer pour le souper, tu ne m'aurais pas lu
Davantage. Judith était tout écarlate,
Et Stéphen enchanté rajustait sa cravate.
Le pater Anchises, qui commence à souffrir
D'une superbe faim, a crié d'accourir,

Et jure qu'au serein on attrape du rhume.
Stéphen prouve *contrà* que l'exercice allume

XVI.

L'appétit, et qu'aux nerfs il est quelquefois bon.
— Son auteur, là-dessus, découpe le jambon.
— Que ton parfum est doux, ô suave caresse!
Bonheur que par l'amie escompte la maîtresse!
Ces deux regards remplis de billets doux, ces pieds
Qui se cherchent tout bas, vainement épiés!
Oh! comme cet amour est un sublime moule
Où toute âme d'enfant blanche et pure s'écoule!
Oh! que tristes et longs passent les lendemains!
Comme on invente alors, pour se tenir les mains,

XVII.

Quelque moyen nouveau que l'on ignorait! comme
Le monde entier devient un immense hippodrome
Où l'on court sans fatigue après le but! Et puis
Tu sais, on va le soir regarder dans le puits
La fleur qui de ses mains en passant est tombée.
Je crois qu'on la prendrait d'une seule enjambée!
Comme tout devient rose et doux! Comme on est fier
Du vieux ruban flétri qu'elle portait hier!

Ce bonheur ineffable est si grand , que peut-être
On en serait heureux , si quelqu'un pouvait l'être.

XVIII.

Pourquoi le cœur est-il si large et si profond
Que nulle volupté n'en atteigne le fond?
Pourquoi , noyé des feux d'une humide paupière ,
Faut-il vouloir presser la coucheuse de pierre ?
Et d'où vient ce désir d'être déchiqueté
Entre les doigts crochus de la réalité?
Stéphen avait pourtant une âme de poète :
Mais de riches désirs bouillonnaient dans sa tête ,
Et ses sens lui disaient que ce n'est pas assez
De la communion des regards embrassés.

XIX.

Souvent il s'en alla dans les bruyères sombres ,
La nuit , s'asseoir tout seul au milieu des décombres :
Il s'en alla gravir le pied fangeux des monts ,
Où les rocs dentelés semblent de noirs démons :
La lune aux yeux d'argent le fixait. La rosée
Pleurait de chastes pleurs sur sa bouche arrosée ;
Tout semblait un joyau doux et silencieux ;
La terre d'émeraude et la turquoise aux cieus ,

Tout redisait en chœur le même épithalame;
Tout, excepté les sens de Stéphen, était calme.

XX.

Au fait, comment rester tant de jours sans se voir?
Vivre un jour sur huit jours, est-ce vivre? Et le soir
Se quitter! et sentir sur une froide couche
La solitude avec son baiser sur la bouche,
Courtisane de marbre, et qui vient vous saisir
Quand votre ami la chasse aux rires du plaisir!
Et ces rêves menteurs! Et ces nuits d'insomnie,
Quand, près du sanctuaire où s'endort l'âme amie,
On rôde, l'œil fixé sur le vieux mur éteint
Qui des rayons du monde a préservé son teint!

XXI.

Un grand homme inconnu, joueur de chez Procope,
Me disait que le temps est un grand microscope :
Stéphen vint tant de fois examiner le mur,
Que pour cet examen un soir le trouva mûr.
Il vit qu'au résumé la pente était fort douce,
Et les pierres d'en haut recouvertes de mousse,
— On pouvait sans péril assiéger le rempart,
De ses réflexions à Judith il fit part.

L'enfant sourit tout bas, baissa sur les étoiles
De ses pudiques yeux l'ébène de leurs voiles,

XXII.

Et dit que là-dessus il fallait éclairer
La sous-maitresse, afin qu'on le fit réparer.
Stéphen à ce mot-là devint rouge de honte.
— Note qu'il était blond, poète et noble comte.
Puis vinrent les serments, les larmes, les combats.
Elle écoutait si bien, et lui parlait si bas,
Qu'à peine si la brise avec ses ailes d'ange
Emporta quelques mots de ce céleste échange.
— Vous me faites mourir, Monsieur! — Venez ici!
— Non, je te hais; va-t'en! — Vous croyez? Grand merci!

XXIII.

— Et mon honneur, Monsieur! Un mur! la belle histoire!
— Je t'aime! — Taisez-vous, démon! — Un bras d'ivoire!
— Mais je n'y viendrai pas. — Des yeux à s'y noyer!
— Vous mentez, vous! — Je t'aime! — Oh! le beau plaidoyer!
Ici la brise encor passa silencieuse
En courbant les rameaux du saule et de l'yeuse.
— On peut, sans être vue, en un sombre peignoir...
— On ne peut pas, Monsieur! — S'échapper du dortoir.

— Je ne t'écoute plus. — Enfant ! — Oh ! dis, toi-même, Non, tu ne voudrais pas me perdre ainsi ! — Je t'aime.

XXIV.

Ces pauvres amoureux n'ont pas d'autre raison !
 Celle-là, par bonheur, est toujours de saison.
 Parlèrent-ils encor ? Je ne sais trop. La brise
 Ne les entendit plus. Mais, sur la pierre grise,
 Près du mur, dont la mousse a rongé les granits,
 Elle revint un soir baiser leurs fronts unis.
 Quelle joie, ô mon Dieu ! les heures solennelles,
 La nuit qu'ils éclairaient de leurs chaudes prunelles,
 Le parfum de la rose et la neige des lys,
 Tout envoyait le trouble à leurs cœurs amollis.

XXV.

La brise soupirait entre eux deux. Leurs paroles
 Ne s'échangèrent plus, et puis leurs lèvres folles
 Confirmèrent tout bas les clauses de l'hymen
 Que la main de chacun jurait à l'autre main.
 Ce fut comme un éclair où flambent deux nuages,
 Ineffable moment que la houle des âges
 Ne saurait arracher du cœur ! Car, si profond
 Qu'il soit, et quelque fiel qu'il élabore au fond,

Quelque orage qu'un jour la passion y fasse ,
Ce rayon de soleil en dore la surface.

XXVI.

Oh ! comme ils oubliaient le monde , cet égout !
Et leurs plaisirs d'enfant , et leurs mères , et tout !
Comme au baptême saint des invisibles flammes
Ils brûlaient leurs passés et retrempaient leurs âmes !
Fut-ce un rare bonheur pour les sens enlacés ?
Certes , mais leurs plus grands plaisirs étaient passés :
Car les plus doux transports sont dans l'inquiétude
Dont les rêves s'en vont à la béatitude ,
Quand le cœur comprimé doute , et sous le surcroît
Du doute , se replie et s'agenouille , et croit !

XXVII.

Mais quand l'illusion s'incarne tout entière ,
Et que l'ange du rêve est devenu matière ,
On ne sait plus alors ce qu'on en pensera .
— C'est le provincial qui vient à l'Opéra ,
Des clochers inconnus de sa verte campagne .
Il vient comme on viendrait au pays de Cocagne ,
Si bien que ni le chant , ni le public choisi ,
Ni le vol fabuleux de Carlotta Grisi ,

Ni les pâles Willis avec leurs maillots roses,
Ne semblent à ses yeux de merveilleuses choses.

XXVIII.

il rêvait tout moins beau, mais quelque chose encor,
Et croyait au perron trouver des marches d'or.
C'est ainsi que l'espoir s'entoure de mensonges
Et que la passion est un pays de songes
Où l'on va comme un homme enivré d'alcool.
Il semble qu'on va suivre un aigle dans son vol,
Qu'on est grand, que la joie et ses rudes atteintes
En râles convulsifs tordront les chairs éteintes,
Qu'on se relèvera tout autre, — mais souvent
On se retrouve après Gros-Jean — comme devant.

XXIX.

Aussi lorsque j'ai soif de rage et de caresse,
En un mot que je veux choisir une maîtresse,
Telle que le dieu grec les élève à son jeu,
Une femme de lit, je m'inquiète peu
Des petits pieds de reine et des yeux en amandes.
Ce qu'il me faut à moi, ce sont les chairs flamandes
Que dessinait Rubens de son hardi pinceau.
Quant à ces dona Sol aux tailles d'arbrisseau,

Dont les cheveux pleureurs vont en rameaux de saules,
C'est trop triste pour moi. Mais de larges épaules,

XXX.

Des jambes d'amazone, et des bras sans défaut
Et des muscles de fer, voilà ce qu'il me faut !
Tant pis. Mais à mon sens, la Vénus Callipyge,
Comme poëme épique, est un rare prodige.
Des bandeaux moyen-âge avec des yeux cernés
Font de sombres profils d'archanges consternés :
Mais cette lèvre rouge et ce sein qui frissonne,
Ce port majestueux que la stature donne,
Ces hanches aux plis durs, ces robustes appas,
Qui vous les donnera, si vous n'en avez pas ?

XXXI.

Il faut avoir jauni dans un cachot bien sombre
Où de pâles serpents se caressent à l'ombre
Pour bien savourer l'air et la beauté des cieux.
On se blase sur tout, sur l'azur des yeux bleus,
Sur le scribe fécond, sur le pâté d'anguille,
Et sur la canzona d'une riieuse fille ;
Et toutes les beautés auxquelles nous croyons
Tombent au souffle impur des désillusions.

Le grand héros devient voleur. L'économiste
 Nous paraît à la fin un horrible banquier,

XXXII.

Le philanthrope un sot, l'avocat un pantin,
 L'artiste un bateleur, la vierge une catin,
 L'astronome savant un fou dans les étoiles,
 Le coloriste habile un barbouilleur de toiles;
 Les souvenirs aimés deviennent des fardeaux,
 Et les pauvres honteux achètent des landaus.
 L'espérance se fait un chagrin près d'éclorre,
 L'amour un impudent marché, le météore
 Un lampion fumeux accroupi sur un if.
 — Des seins fermes et lourds, au moins, c'est positif.

XXXIII.

Quoique Stéphen n'eût pas dans cette nuit — peut-être,
 Trouvé tout le bonheur qu'il osait se promettre,
 Lorsque le blond Phœbus parut à l'horizon,
 Il partit, mais laissant son cœur à la maison,
 Si bien que l'on trouva sa démarche légère.
 Puis il vécut ensuite au sein d'une atmosphère
 De bagues en cheveux, de petits billets doux,
 Eden de souvenirs, de fleurs, de rendez-vous,

Qui put, malgré l'effort de la fortune humaine ,
Comme dans la chanson — durer une semaine.

XXXIV.

Quoi, huit jours seulement ! C'est bien peu , diras-tu.
C'est beaucoup, dis-je, moi. C'est presque une vertu.
D'abord on a le temps d'écrire plusieurs stances
Quand on s'aime huit jours. Et puis les circonstances
Viennent souvent forcer à se quitter plus tôt
Qu'on ne veut. Le malheur est un grand paletot
Qu'endosse tour à tour chaque homme, et que sans honte
Stéphen doit endosser à cet endroit du conte.
Ce conte, pour toi seul, ami, je l'ai rimé ;
Mais si je l'avais fait pour qu'il fût imprimé ,

XXXV.

Je sortirais un peu mes mains de la coulisse
Pour les joindre en prière aux pieds de ma lectrice ,
Petits pieds que je vois, enchâssés de velours ,
Mollement endormis sur des coussins bien lourds ;
Charmante caution pour répondre du reste.
Puis en levant les yeux, je verrais sans conteste
Un visage adorné d'un éclat non pareil ,
Un front d'ivoire mat et des yeux de soleil :

Puis un spencer gonflé, puis sur un flanc qui ploie,
Retombant en anneaux, de lourds cheveux de soie.

XXXVI.

Je serais fort ému lorsque je la verrais.
Mais je crois que voici ce que je lui dirais :
O ma dona d'amour ! mon amante inconnue,
Vous que l'illusion me fait amante et nue,
Oh ! si, réalisant tous mes rêves de fou,
Vous me vouliez jeter vos bras autour du cou
Comme d'un collier d'or les branches gracieuses,
Et me donner huit nuits de vos nuits amoureuses,
Ma dona, sur l'honneur, je m'en contenterais !
— Voilà, mon cher Armand, ce que je lui dirais.

XXXVII.

Enfin, comment cessa ce bonheur éphémère ?
Cela vint de Stéphen. Qui l'aurait cru ? Sa mère
Mourut tout justement à cette époque-là.
Or, elle avait un frère aîné, qu'on rappela
D'exil en mil huit cent quatorze. Un gentilhomme
Très-entiché des fleurs de lys, le meilleur homme
Du monde, fort bien vu de la cour d'autrefois.
La digne sœur et lui s'aimaient tant à la fois,

Que, pour se réunir dans la main où l'on tremble
Et ne pas se quitter, ils moururent ensemble

XXXVIII.

De vieillesse. Stéphen fut contraint de partir
Pour noyer de sanglots sa mère, et recueillir
L'héritage de l'oncle, un fort bel héritage
Qui n'aurait pas tenu de Peñafiel au Tage.
Quitte enfin des devoirs d'un fils noble et pieux,
Et de ceux qu'un bon oncle impose à ses neveux,
Il s'entoura de crêpe, et prit la malle-poste,
Triste comme un « lépreux de la cité d'Aoste. »
En arrivant il trouve aussi — quel coup du sort ! —
Que son vertueux père était tout à fait mort.

XXXIX.

Que de morts à la fois ! c'est comme un mélodrame
Où les trépas fameux s'impriment à la rame.
Jésus pleura son cœur au pied du Golgotha !
Stéphen aussi pleura beaucoup — mais hérita.
C'est un baume aux chagrins les plus cuisants. — En somme
Il eût trouvé l'auteur de ses jours un brave homme,
Si ce pauvre vieillard à ses derniers moments
— Quoiqu'il eût toujours eu les meilleurs sentiments —

Ne se fût laissé faire une bévue exquise.
Que fit-il donc au fait?... Ah, oui! — Judith, marquise.

XL.

Afin qu'elle eût un père avec un bel hôtel,
Lui-même il la mena toute blanche à l'autel.
Quant à son jeune époux, ce fut un diplomate
Haut, sec, raide, béant, monté dans sa cravate,
D'un langage jaunâtre et d'un commerce dur,
Ayant trois besans d'or et pal en champ d'azur.
Au reste, misanthrope, amant de solitude,
Et voyageant toujours; mais ayant l'habitude
Mauvaise, de rentrer dans sa demeure à pas
De loup, toutes les fois qu'on ne l'attendait pas.

XLI.

Pour les fleurs sans parfum, le satin et le cierge,
Judith oubliâ donc tous ses serments de vierge?
Son cœur fut donc un gouffre où l'on pouvait plonger
Ses rêves, sans que rien ne dût y surnager?
Peut-être. Elle ne vit dans ce commerce infâme
Qu'un moyen tout trouvé de jouer à la dame.
Elle eut de fins chevaux, des villas, des palais,
Du drap rouge fort cher sur des corps de valets,

Et fit merveille au bois avec ses équipages.

— Les médisants ont dit qu'elle eut même des pages.

XLII.

Aussi ne parlons pas de ces pensionnats
Où l'on a le secret de charmants incarnats
Pour se faire monter la pudeur au visage,
Lorsqu'un œil indiscret vous fixe le corsage,
Oh! si quelqu'un lisait sous vos regards baissés
Tous les impurs désirs dont vous vous enlacez,
Courtisanes d'esprit, filles où le corps chaste
Survit à peine au cœur que la tête dévaste!
Tristes virginités, vertus sans lendemain,
Qui laissez vos lambeaux aux buissons du chemin!

XLIII.

Ecoute — le hasard, ou bien les dieux prospères
M'ont fait vivre un instant dans un de ces repaires.
J'y cherchais un écho des chants du paradis.
N'aurais-tu pas pensé comme je pensais, dis?
Eh bien — souvent, le soir, caché sous des charmilles,
J'ai surpris le secret de quelques blondes filles.
J'écoutais inquiet, presque comme un amant,
Et j'ai senti le rouge à ma face. Vraiment

Il se murmure là des discours dont l'exorde
Soulèverait le cœur aux danseuses de corde !

XLIV.

Puis, c'est là qu'on apprend le sourire qui mord
Et l'art si compliqué de mentir sans remord.
Ne crois pas que Judith fût onc embarrassée
Pour dire à son cousin qu'on l'avait tant forcée
Qu'elle n'avait pas pu refuser cet oison.
Stéphen lui répliqua : « Vous avez bien raison,
Et ce n'est après tout qu'une affaire de forme,
Car un époux marquis reste, pourvu qu'il dorme,
Un meuble de salon à ne pas dédaigner.
Mais un ancien amour permet d'égratigner

XLV.

Le parchemin jauni des clauses conjugales,
Sans blesser les vertus les plus théologiques. »
— Tu sais que tous les deux aimaient à discuter,
Car nous les avons vus autrefois affronter
Les chances du serein sous une allée ombreuse
Où la brise courbait les saules et l'yeuse ;
Tu sais que, tous les deux, après ces beaux discours,
Nous les avons trouvés dans des spasmes bien courts

Au fond d'un vieux jardin , sur le banc , dont la mousse
Empruntait à Phœbé sa lueur pâle et douce.

XLVI.

Après les pourparlers dont il s'agit ici ,
Nous devons comme alors les retrouver aussi ,
Non pas dans un jardin — nous sommes en décembre—
Mais au fond d'un boudoir rose et parfumé d'ambre ,
Avec de gros coussins vêtus de velours vert ,
Comme on aime à les voir dans le cœur de l'hiver ;
Boudoir fort isolé , n'ayant pour toute issue
Qu'une fenêtre haute assise sur la rue.
— La Nymphe du foyer devient rouge , le thé
Par Judith elle-même est bientôt apprêté ,

XLVII.

Et dans les coupes d'or le vin de Syracuse
Offre aux jeunes amants une charmante excuse
De toutes les pudeurs qu'ils pourraient oublier.
Oh ! quel désir aigu les vint alors lier !
Qu'ils allaient bien mourir dans ces voluptés sombres
Que l'ange de la nuit caresse de ses ombres ,
Et dont ils connaissaient l'extase jusqu'au fond !
Mais voilà le mari , diplomate profond ,

Qui revient tout à coup comme l'homme de pierre,
— La rime est de Boileau — dans le festin de Pierre.

XLVIII.

Deux hommes sur les bras alors qu'on en veut un,
Certes, cela doit être un conflit importun ;
On se souhaiterait dans un autre hémisphère.
Pas de cachette ! hélas ! Que résoudre ? Que faire ?
Encore, à l'Ambigu-Comique, ce serait
Facile, on trouverait un passage secret
Dans un mur féodal. Se tuer l'un ou l'autre
Sans pouvoir seulement dire de patenôtre,
C'est un moyen usé, fossile, racorni ;
D'ailleurs cela serait imité d'Antony.

XLIX.

Puis, Judith n'était pas de ces femmes novices
Qui prouvent leur amour avec des sacrifices,
Et qui donnent leur vie, en faisant peu de cas.
Elle jeta la lampe avec un grand fracas,
Et se mit à rugir ce cri de rage folle
Dont seule a le secret la femme qu'on viole.
Là-dessus entra — fier comme un toréador
Un suisse vert — lézard caparaçonné d'or,

Qui, jaloux de servir les vertus de Madame ,
Pour la première fois sut dégainer sa lame.

L.

Comme tous les chasseurs, ce fat malencontreux
Des pieds de sa maîtresse était fort amoureux ;
Ce fut donc comme un tigre altéré de carnage
Qu'il arrêta Stéphane, et — contre tout usage —
Le jeta sans façon par la fenêtre, avant
De regarder au moins s'il faisait trop de vent.
Madame, quand parut son noble misanthrope ,
Eut tout juste le temps de tomber en syncope ,
Comme une Sémélé devant son Jupiter.
— Le raide commandeur demanda de l'éther.

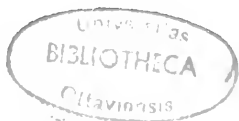
LI.

L'événement courut le lendemain. La presse,
Pour gloser sans mesure, oublia sa paresse ;
On en parla beaucoup dans de nobles séjours,
Et Judith fut malade au moins quinze grands jours.
— Descendons si tu veux dans la rue, où la neige
Etend sur le pavé son manteau de Norwége.
Quand le pauvre Stéphane reprit un peu ses sens
Et vit autour de lui s'attrouper les passants,

Il se trouva meurtri — sur des angles de glace,
Où nous le laisserons sans le bouger de place.

LII.

— C'est notre bon plaisir — jusques au second chant.
D'autant que le stylum se fatigue en marchant,
Et qu'il me faut quitter la mystique ceinture,
Car nous avons, ce soir, bal à la préfecture.
Déjà le Jacquemart, Quasimodo de plomb,
Vient de sonner dix coups avec beaucoup d'aplomb,
L'ancien hôtel Saincy s'entr'ouvre et s'illumine,
Et mille senoras à la superbe mine
S'y rendent, en passant par l'édifice lourd
Né sous le consulat de monsieur de Champflour.





CHANT SECOND.

I.

Faut-il continuer? Je n'en ai guère envie.

Oh! le pauvre Stéphen! comme en pendant sa vie

A des lèvres de femme, il s'était bien trompé!

Notre terre promise est un roc escarpé :

Il ne le savait pas — mais avoir fait son rêve

D'un poème d'amour qu'une autre main achève,

Être sorti vivant de son passé caduc,

Avoir fouillé son cœur pour en donner le suc,

Et n'avoir en retour que deux nuits pour sa liste,
C'est à se faire eunuque, athée, ou journaliste!

II.

Les femmes, j'en suis sûr, auraient absous Judith
De ses petits péchés. — Mais Stéphane la maudit :
C'était de mauvais goût. — Peut-être ai-je moi-même,
Dans un de ces moments de souffrance suprême
Où le cœur tout broyé saigne encore et s'émeut,
Maudit une Judith qui s'appelait Yseult!...
Mais pourquoi réveiller ce souvenir stérile?
Ce que je fis alors nous est fort inutile
Au milieu d'un roman. Ce qu'il faut dire, c'est
Quel horizon s'ouvrit pour Stéphane. Qui le sait?

III.

Comme un sombre plongeur qui se confie aux lames,
Il s'engouffra vivant dans une mer de femmes,
Festonna ses rideaux d'actrices et de rats,
Et devint très-couru dans les deux Opéras.
Frêles roseaux de cœur comme aux pierres gothiques,
Types germains coulés dans les moules celtiques,
Bacchantes de Toscane à la parole d'or,
Pensives Lélias qui cherchaient leur Trenmor.

Elvires aux pieds fins, bijoux d'Andalousie,
Vierges à l'œil fendu sous le surmé d'Asie,

IV.

Il sut tout effeuiller et récolta partout,
Et — quand il n'eut plus rien à donner — il eut tout.
Il eut — n'espère pas que je les enregistre —
Au Théâtre-Français l'amaute d'un ministre,
A l'Opéra, je crois, celle du directeur
D'alors. Aux environs, la femme d'un auteur
Dramatique, et Fanny, la fille aux lèvres rouges,
Dont la voix eût pâmé les morts, et — dans les bouges —
Éléonore, Esther, Léontine et Jenny.
Si je te disais tout, quand aurais-je fini?

V.

Ce serait trop. D'autant que, grâce à ses astuces,
Il trouva des vertus et des princesses russes,
Qu'il serait dangereux de nommer pour raison
D'époux, et dont je veux respecter le blason.
D'ailleurs, tout ce plaisir est rampant et livide ;
Avant de s'enivrer on voit la coupe vide,
Tandis que le vautour — le souvenir vainqueur
Vous broie incessamment de ses griffes — le cœur.

Oh! quelle chose aimée alors semblerait douce?
Est-ce l'eau, le zéphyr, la lumière, la mousse,

VI.

Où le givre odorant des amandiers fleuris?
Stéphen le rêveur blond n'avait trouvé de prix
A tous ces charmes nus de la jeune Nature
Que lorsqu'à son aimée il servait de parure.
Tout est décoloré, discordant et fatal
A présent, tout se tait — le ruisseau de cristal —
Il courait sur *ses* pieds délicats — le vieux saule —
Il penchait ses rameaux jusqu'à *sa* blanche épaule,
— La brise — elle apportait en passant, dans *sa* voix,
La chanson du vieux pâtre et l'haleine des bois,

VII.

— Les fleurs — *ils* en avaient effeuillé les corolles
Pour y lire tout bas des espérances folles,
— Les chants — *ils* les chantaient ensemble, — le soleil —
Que de fois éblouis de son éclat vermeil,
Étendus sur la mousse, abrités, seuls au monde,
Ils l'avaient vu mourir dans un baiser de l'onde!
Chaque pas, chaque souffle était un souvenir
De ce bonheur enfui pour ne plus revenir :

..... Mais — au fait — je m'arrête à faire de l'églogue
Tandis que mon héros emplit son catalogue.

VIII.

Puis-je suivre ses pas jusqu'au pays Latin ,
Et dire de quel mal son cœur dut être atteint
Pour demander du calme à la philosophie
Que démontre là-bas quelque brune Sophie ?
Puis-je écrire les noms d'Anette — et de Clara ,
Cette autre Dolores ? Rira bien qui rira
Le dernier. La débauche à la fin vous enlace
Entre ses bras de fer que nul mortel ne lasse ,
— Et sur tous les don Juan le tonnerre est tombé.
A propos , Stéphane eut aussi cette Phœbé

IX.

Dont chaque nuit absorbe — au dire de la ville ,
Dix hommes , vingt flacons pleins, et cinquante mille
Francs. Oui , tout cela tombe en poudre sous ses doigts
Comme un vieil oripeau décousu. Mais tu dois
En avoir entendu souvent parler : c'est elle
Qui — je ne sais pourquoi — se mit dans la cervelle
De tuer sans péril deux fats — et seulement
Pendant huit jours entiers prit chacun pour amant.

Entre toutes, ce fut celle de ses maîtresses
Que Stéphane préféra, peut-être pour les tresses

X.

De cheveux, qui gênaient sa marche — ou les contours
De sa robe, sculptés par des ciseaux d'amours,
Peut-être pour ses yeux — ou ses faunes vieux-Sèvres,
Peut-être pour ses chats — peut-être pour ses lèvres.
Belle femme, elle était bonne fille. Il la prit
Noblement, sans façon. Puis, ils eurent l'esprit
De se quitter sitôt que le miel de la coupe
Fut au bout, estimant tous les deux qu'une troupe
De Bohêmes en sait là-dessus plus qu'un roi.
Mais s'ils se rencontraient dehors — et qu'il fit froid,

XI.

Ou qu'ils fussent lassés de leurs plaisirs vulgaires,
— Car les gens du commun ne les amusaient guères —
S'ils désiraient un soir sortir de leur milieu,
Que Stéphane, au sortir des tréteaux Richelieu,
Voulût pour se guérir voir un vrai corps de reine,
Alors ils s'en allaient ensemble. — L'Hippocrène
Est un mot à côté de cette femme-là :
C'est un fait positif, qu'en ses jours de gala

D'un triste portefaix elle eût fait un poète,
Par son étreinte morne et ses poses de tête.

XII.

La source court au fleuve, et la fange à l'égout.
Tu dois le remarquer — l'esprit et le bon goût
S'unissent d'ordinaire aux formes les plus pures.
Phœbé le prouve bien. Ni l'or, ni les guipures
Ne cachent son beau col, mais un camélia
S'embaume à ses cheveux, et — comme Cynthia,
Cette calme Romaine, hélas! trop tard venue —
« Sa plus belle parure étant de rester nue,
Deux robes seulement forment tous ses atours,
— L'une de moire blanche et l'autre de velours. »

XIII.

Tout chez elle est parfait — de doux lustres d'albâtre,
Pas de livres, d'albums, ni de sculpture en plâtre,
Mais quelques vrais Rembrandt entre des Titien
— Inestimables corps qu'elle a payés du sien —
De bons divans d'indienne avec des cordelettes
Et de lourds oreillers — et, comme statuettes,
Deux seulement en marbre et semblant percer l'air :
Carlotta la divine, et la riense Ellsler; —

Du vin dans des flacons sculptés — des pipes d'ambre
Et des coupes d'argile ; — au plancher de la chambre

XIV.

Pas de dalles en stuc ni de tapis brillant ;
Mais une fraîche natte en paille d'Orient.
C'est là que les pieds nus, et la pipe allumée,
Stéphen s'environnait d'une blanche fumée,
Et — les yeux de la reine épanouis sur lui —
Comme un autre *Ænéas* racontait son ennui :
« Par *Hercule* ! dit-il, depuis deux ans, ma chère,
« Je me gorge d'amour, d'or et de bonne chère,
« Et je trouve l'or vil, et les dégoûts bien prompts.
« — Si tu veux, dit *Phœbé*, nous nous enivrerons. —

XV.

« Je me suis réveillé repu sur tant de couches,
« Que ces femmes me sont insipides. — Leurs bouches
« Me sont froides — Du vin ! verse tout le flacon !
« S'il me fallait encor passer par un balcon,
« Peut-être que ces nuits me sembleraient plus drôles ;
« Mais tous ces bons époux savent si bien leurs rôles,
« Que l'on entre aujourd'hui par la porte. Vraiment
« On a l'air d'un laquais, et non pas d'un amant.

« Ce vin fade m'endort!... Quel contre-sens que l'âme!
 « Si tu veux, dit Phœbé, nous dormirons — O femme!

XVI.

« Tu ne comprends donc pas que pour moi tout est mort,
 « Et qu'on est bien heureux, ma Blanche! quand on dort.
 « Vois-tu, Dieu m'avait fait pour une seule chose,
 « Pour un amour d'enfant, une pauvre fleur close,
 « Et mon souffle s'envole à la fleur que j'aimais.
 « — Cueille-la, dit Phœbé — Ne me parle jamais,
 « Femme, de cette enfant, car elle est morte. Approche
 « Ta joue. Oh! non, ta lèvre est trop froide. Une roche
 « Dans un gouffre, vraiment c'est mon cœur, ô Phœbé!
 « — Mio, répondit-elle, il faut vous faire abbé. »

XVII.

Il ne répliqua pas et ralluma sa pipe.
 C'était une habitude, et de plus un principe
 Chez lui, de la fumer quand il ne trouvait rien
 A dire. Et dans le fait, c'est le suprême bien.
 Oh! si dans mon réduit j'avais la douce natte
 De Phœbé, ses bras blancs et sa lèvre écarlate,
 Si j'avais un chibouk avec du tabac frais,
 C'est pour le jugement que je me lèverais.

Les gens les plus heureux que notre terre porte
Sont le Turc et sa pipe accroupis sur leur porte.

XVIII.

Mais il faut être Turc pour prendre ce parti.
Aussi Stéphane laissa Phœbé seule , et partit
Pour suivre le torrent de ses bonnes fortunes.
— Les pommes de l'Eden deviennent fort communes,
Et tous les tours d'alcôve on les a si bien lus,
Que c'est tout naturel — Je n'en parlerai plus.
Il faut, pour terminer ce drame épouvantable,
Qu'enfin Polichinelle aille aux griffes du diable,
Et qu'en baissant la toile on sente le roussi.
J'ai promis à don Jouan sa foudre. La voici :

XIX.

Ce fut une Lorette , un être d'antithèse
Au corps pelotonné comme une chatte anglaise,
— Le visage suave et rose , mais les yeux
Cruels , et reflétant l'enfer plus que les cieux.
Sa voix était limpide et pleine d'harmonie
Comme un frémissement des lyres d'Ionie ;
Ses cheveux étaient doux , ses doigts petits et longs,
Ses pieds se meurtrissaient aux tapis des salons,

Ajoutez un corps mince , une allure mignonne ,
Et des ongles rosés — vous aurez *la Madone* ,

XX.

Une de ces beautés dont on baise la main
Respectueusement, au faubourg Saint-Germain.
Son nez grec, ses sourcils arqués, ses dents d'opale,
Tout était jeune et beau, sauf cette lèvre pâle
Qu'un sourire funèbre éclairait. En tous temps,
Même sous les rayons du soleil de printemps,
Elle était enterrée au sein d'une fourrure
Toute blanche, et semblait mourir. Une torture
Etrange, se peignait dans son regard. On dit
Que dans l'ombre elle avait ce triangle maudit

XXI.

Que le doigt de Dieu trace au front des mauvais anges.
Était-elle arrachée à ces noires phalanges
Qui tombèrent un jour de la nue aux flancs d'or?
Peut-être. Je ne sais. — Mais on disait encor
Avoir su vaguement des vieillards — que leurs pères
L'avaient vue autrefois en des temps plus prospères,
Alors qu'illuminée aux splendeurs de son nom,
La noblesse dorait Versailles et Trianou,

Alors que les Iris et les belles Clymènes
 Jusques au madrigal se faisaient inhumaines ,

XXII.

Et plus tard dans ces jours mauvais — où sous sa faux
 La Bacchante aux bras nus teignait nos échafauds.
 Au fait — nous avons lu bien souvent le Vampire
 Du grand poëte ; eh bien , cette femme était pire
 Encor , étant vampire et femme. On ne pouvait
 Relever un front pur des plis de son chevet.
 Or, Stéphen y posa sa tête. Si l'histoire
 Est fausse , je ne sais. Mais ce qui m'y fait croire ,
 C'est qu'en touchant Alice on sentait un frisson ,
 Que sa lèvre semblait froide comme un glaçon ,

XXIII.

Et que — comme le tigre après un jour de jeûne ,
 Son regard aspirait ardemment le sang jeune.
 Oh ! trois fois malheureux et perdu sans espoir
 L'homme de cœur qui prend une femme un beau soir ,
 Et — laissant de côté le reste — vit en elle
 Seulement , abrité du monde sous son aile !
 Celle dont il s'agit savait bien son métier
 D'orfraie et , de sangsue , et , comme l'usurier ,

Dans ses ongles d'onyx retenait sa victime
Tant qu'elle était encore aux trois quarts de l'abîme.

XXIV.

Un jour pourtant, Stéphane, qu'elle avait laissé seul,
Faute étrange ! sortit vivant de son linceul.
Il alla se poser auprès d'une fenêtre
Ouvverte, et quand l'air pur eut un peu fait renaître
Sa pensée, il voulut se regarder en lui,
Et recula de peur quand le rayon eut lui.
Car il avait senti déjà que dans son âme
Tout était consumé sous cette impure flamme,
Que de son être ancien tout était déjà mort,
Tout — l'espoir et le doute — et même le remord.

XXV.

Alors il se rendit chez la Phœbé — l'ancienne
Maîtresse de trois rois couronnés, et la sienne,
Pour savoir si l'airain de ce corps indompté
Le ferait vivre encor à quelque volupté.
Belle conclusion et digne de l'exorde :
Sa lyre était aussi brisée à cette corde,
Si bien que la Phœbé dit — le bras étendu
Sur lui — « Poveretto ! comme on me l'a rendu ! »

— Là , d'un coup de sifflet , nous transportons la scène
 — En dépit d'Aristote — au pays d'outre-Seine.

XXVI.

O mon pays Latin ! vieux pays désolé
 D'où le siècle sans plume un jour s'est envolé ,
 Moi , le dernier de tous , je te reste — et je t'aime !
 J'aime tes boulevards , verdoyant diadème ,
 Ton fleuve morne et sourd , et ses courants — flanqués
 De vieux murs de granit où s'endorment les quais ,
 J'aime sur ses piliers ta svelte cathédrale ,
 Où — debout , au sommet de l'immense spirale —
 Quand l'aile de la nuit nous fait un noir bandeau ,
 Nous voyons grimacer quelque Quasimodo.

XXVII.

Avant ton Panthéon — palais de gloires mortes ,
 J'aime ton hôpital , la maison aux deux portes ;
 L'une — par où l'on vient , escorté de douleurs ,
 Jusqu'à ces lits souillés qu'on lave de ses pleurs ,
 Comme Jésus sa croix ; l'autre — dernier refuge
 Où nous trouve la mort pour nous mener au juge !
 — Et souvent je pensais — en rêvant dans ce lieu
 Où se mêlent les voix des mourants et de Dieu —

Que pour ceux dont le cœur sort vierge de ses langes ,
Notre calvaire touche aux demeures des anges.

XXVIII.

Assis sur une pierre — et le front dans mes mains,
Je repassais en moi tous ces rêves humains,
Je cherchais à fixer de mon esprit superbe
Le problème infini de la Chair et du Verbe ;
Je voulais commenter l'impérissable Loi,
Pauvre fou que j'étais ! et disséquer la Foi :
Connaître la liqueur en en brisant le vase !
Et la Nuit m'eût trouvé dans cette même extase
Si des prêtres camards se rendant au lutrin
Ne m'eussent fait douter du maître souverain.

XXIX.

Alors de Maria passant à Cydalise
Et cherchant le théâtre au sortir de l'église,
Je flânais lentement tout le long du chemin
Jusqu'à mon Odéon — ce colosse romain,
Ce vaste amphithéâtre aux moulures massives,
A l'air grave, où les voix sortent pleines et vives,
Où de leur ciel doré Poquelin et Shakspear
Semblent en nous voyant pousser un long soupir ,

— Temple où la Melpomène est vaste comme un monde,
Et jetai en un jour — vieille Muse féconde! —

XXX.

A ce monstre affamé qu'on nomme le Public,
Deux Talmas à la fois — Bocage et Frédérick!
— Et, comme deux enfants qu'on flatte et qu'on câline,
La Muse les berçait sur sa large poitrine,
Et ne plia jamais — tant ses reins étaient forts! —
Aux coups passionnés de leurs rudes efforts.
Oui — malgré les regards de la foule béante —
Elle ne put faiblir, la robuste géante,
Que sous les lourds baisers des éléphants-Harel.
— J'ai toujours, pour ma part, trouvé surnaturel

XXXI.

De voir ces animaux jouer la tragédie.
C'est là ma bête noire — et ma foi, quoi qu'on die,
— Comme dit Trissotin — j'aime mieux Beauvallet.
D'ailleurs, tout ce qui vient d'Afrique me déplaît,
Sauf ces brunes Fellahs dont la mamelle antique
Est d'un bronze charnu qui perce une tunique.
Aussi — toutes les fois que ce penser me vint,
Si je voulus rester, ce fut toujours en vain;

Et pour le Luxembourg peuplé de Grecs d'albâtre
 — Mon jardin — je quittai l'Odéon — mon théâtre.

XXXII.

En mille et mille endroits du poëme touchant
 Que voilà, mais surtout depuis ce second chant,
 J'abuse sans pudeur du mot suave : *j'aime*.
 — Ces répétitions me font un tort extrême. —
 Mais nous voici venus à mon jardin doré,
 Et c'est surtout pour lui que j'en abuserai.
 Car lorsque j'eus quinze ans, que mes facultés lasses
 Secouèrent un jour la poussière des classes,
 Ce fut lui qui de tous me sourit le premier,
 — Et je voudrais lui faire un livre tout entier.

XXXIII.

J'aime son bassin vert aux cygnes blancs, ses marbres
 Se détachant au loin sur le velours des arbres,
 Ses coupes sur des bras d'Amours — riche travail —
 Où le géranium peint ses fleurs de corail;
 Et ses petits jardins de mosaïque — cases
 Qui servent d'oasis à madame Decazes.
 — Pour moi, je n'en suis pas fâché. Car — quelque pair
 Que soit l'époux qu'on a — l'on est femme; et dans l'air

Rien n'est harmonieux comme un souffle de femme.
— Vous en souvenez-vous, Yseult la grande dame?

XXXIV.

Ce fut là le berceau de nos jeunes amours ,
C'est là qu'au mois de mai vous alliez tous les jours ,
Une fleur à la main , vous asseoir la première
Sur la terrasse — près du vieux balcon de pierre.
Et lorsque j'arrivais aussi — par un hasard
Si bien prévu la veille , alors votre regard
Me saluait au loin d'une moue enfantine.
Moi , le front incliné jusques à la poitrine ,
Je venais saluer votre mère — et souvent
Elle me retenait à ses côtés. Savant

XXXV.

Diplomate , nourri du langage des Codes ,
Je savais , au besoin , causer parure ou modes ,
Et — près d'un vieux parent Laharpiste et cagot ,
Faire des calembours contre Victor Hugo.
Mais — si pour un instant nos mères isolées
Me laissaient votre bras dans les longues allées ,
Oh ! comme tous les deux , en nous serrant la main ,
Nous prenions du bonheur jusques au lendemain !

Hélas ! où s'envola cette rapide ivresse ?
Maintenant — chaque été — l'ombre qui vous caresse

XXXVI.

Est celle d'un séjour d'eaux quelconques — et moi
Je me suis fait mener — je ne sais trop pourquoi —
Dans mon manoir antique , où je m'amuse comme
On s'amuse à chasser quand on est gentilhomme.
J'ai tué des perdreaux , j'ai beaucoup réfléchi ,
Et j'attends assez mal la saison de Vichy.
Or — fussé-je au Moulton , ou bien chez les Tungouses ,
Au Kiatchta , pays des amantes jalouses ,
Ou chez les Beloutchis , ou chez les Hottentots ,
Vierges de toute presse et de tous paletots ,

XXXVII.

Mon cœur s'envolerait à ce riant ombrage
Où nous étions si fous. Pourquoi devient-on sage !...
Vous savez — comme l'herbe était verte ! Au bassin
Comme l'eau s'écoulait fraîche et pure — du sein
De la nymphe sculptée aux admirables poses ,
Et comme chaque brise était pleine de roses !
Oh ! lorsqu'aux bords aimés l'ancre à la forte dent
Mordra , si je reviens entier — sans accident —

Du char jaune-serin des postillons hilares,
C'est dans ce quartier-là que dormiront mes Lares.

XXXVIII.

Ce sera pour toujours alors — jusqu'au cercueil, —
Car, sinon la Fortune assise sur le seuil,
Je trouverai du moins ma chère solitude,
Si douce pour l'amour, et — douce pour l'étude.
Loin du fracas bourgeois de la cité d'Antin,
Je lirai près du feu mon poëte latin ;
Je tâcherai surtout — sans être aristocrate —
De choisir mes amis comme faisait Socrate,
Écoutant auprès d'eux s'enfuir l'heure — et, les soirs,
Allant rendre visite à mes monuments noirs.

XXXIX.

J'entendrai sous le vent crier leurs girouettes,
Je verrai devant moi leurs longues silhouettes
Découper leur contour dans un ciel sombre et pur
Et jeter lentement leur ombre sur le mur.
Près de ces grands hôtels au style large et vaste,
Tombeaux cyclopéens que le temps seul dévaste,
Je trouverai toujours mon banc presque détruit
Où l'on écoute en paix l'haleine de la Nuit.

Là s'enfle librement la pleine consonnance
Du bruit harmonieux que produit le silence

XL.

Et le parfum léger des folles nappes d'air.
Puis — lorsque du sein glauque où le tenait la Mer
S'élance l'Astre blond, et qu'aux jeunes nuées
Il met des corsets d'or comme aux prostituées,
La cité des vieux noms s'embrase — et son réveil
Semble silencieux — comme était son sommeil.
Seulement — à son front plus d'un noble édifice
A—comme un nid d'oiseaux au coin d'un fronton lisse,—
Une pauvre mansarde amante de rayons,
Qui s'ouvre de bonne heure aux mille illusions.

XLI.

Là quelque étudiant sans crainte et sans envie
Voit couler à ses pieds le flot noir de la vie
Et jette l'avenir aux chances du destin.
Pauvres petits palais de ce pays Latin
Si dédaigneusement jeté sur une rive,
Quand on vous a quittés tout jeune — et qu'on arrive
A votre seuil, plus tard, — le cœur bat vite, allez!
Or, retrouvant par là tous ses jours envolés,

Notre héros tremblait comme un soir de décembre,
— Car il tournait la clef de la petite chambre

XLII.

Où s'étaient écoulés ses beaux jours. Si hardi
Qu'il fût, son front devint pâle — et, tout étourdi,
Il alla s'appuyer contre un mur. Sa mémoire
Pleurait en s'éveillant, et ses rêves de gloire
Venaient, spectres hagards, passer devant ses yeux.
Il les avait quittés si jeune ! lui si vieux
Maintenant — pour jeter aux caprices d'une onde
Perfide, ses trésors — et demander au monde
Une place au festin du bonheur inconnu !
Tu sais, mon pauvre Armand, comme il est revenu.

XLIII.

Bien des flots ont passé sur lui. Bien des tourmentes
Ont fait craquer son verre aux dents de ses amantes ;
L'homme de pierre attend. Le vautour a rongé
Dans son cœur, jusqu'au fond. Pourtant rien n'est changé
Dans la petite chambre aux modestes allures.
Les meubles vermoulus et les vieilles gravures
Sont là : — maître Wolfram, Crispin dans son manteau
Noir, les petits Amours tout roses de Watteau,

Sur le bahut sculpté la grande Vénus grecque,
Et les in-folio dans la bibliothèque.

XLIV.

Dire ce qu'éprouva notre Stéphen auprès
De tous ces chers bijoux d'enfant — je ne pourrais;
Surtout lorsqu'il trouva recouvertes de crasses,
Au fond de son bureau — ses vieilles paperasses.
Car toute sa jeunesse au riant souvenir
Était dans ces feuillets épars, — et revenir
Sur le passé, c'est vivre une autre fois. La folle
Du logis s'éveillait, et sa blonde parole
Semblait douce à l'enfant comme un zéphyr de mai.
Alors — comme autrefois le héros enfermé

XLV.

Près des vierges, frémit au son rauque des armes —
Stéphen, sorti plus grand d'un baptême de larmes,
Se sentit tressaillir une plume à la main.
Le poëme qu'il fit, tu le liras demain.
Tu verras si la fin, mise pour tout le monde,
Doit varier, pour peu que Judith y réponde,
Tu sauras si le gouffre où ce cœur est tombé
Profondément — au point d'émouvoir la Phœbé,

A laissé surnager quelques flots d'ambroisie,
Et si l'enfant est mort pour toute poésie,

XLVI.

Comme pour tout amour. Quelques-uns ont écrit
— Gens profonds — que la forme a sauvé son esprit,
Et que — la rime aidant — la Vénus Callipyge
A mis sa lèvre chaude à ce sang qui se fige.
D'autres disent tout bas qu'à ses mille revers
Il ajoute celui de se tromper en vers,
Que, sentant son cœur vide et faux, il se décide
A chercher lentement le plus noir suicide,
Et que pour mieux tuer l'existence et le *moi*,
Il se fait substitut du procureur du roi.

Mai, 1844.

LIVRE DEUXIÈME.

—

POÉSIES.



IV.

MADAME YSEULT.

FEUILLETS DÉTACHÉS.

« Je vois que vous m'aimez, dit Yseult
en souriant.

GEORGE SAND — *Le Compagnon du Tour de France*



MADAME YSEULT.

I.

C'est là qu'elle priait. Là , sur ces froides dalles ,
Où je foule à mes pieds cent tombes féodales.
L'église étincelait de la pompe des soirs ,
D'orgues , de chants divins , d'étoffes , d'encensoirs ,
Et de beaux corps de femme à genoux sur la pierre.
— Mais je n'entendais qu'elle et sa douce prière ;
Et lorsqu'elle partit — au vide de mon cœur
Il me sembla d'abord que du milieu du chœur
Un ange de sculpture aux formes immortelles
Quittait sa stalle sombre en déployant ses ailes !

II.

Quel souffle créateur fait éclore mon âme?
Quels cieus ont déroulé leurs nappes de saphir?
Quel espoir inconnu m'anime? Quel zépher
A jeté dans ma vie un doux parfum de femme?

Pourquoi chercher dans l'ombre un rayon pur de flamme
Et vouloir arrêter le rêve qui va fuir
Comme le corail rouge et les perles d'Ophir
Que serre le plongeur sous une ardente lame?

En vain, de ma pensée effarouchant l'essor,
Je veux de vos yeux noirs et de vos ailes d'or
L'arracher, sur vos pas la rêveuse s'envole.

Et, pour que mon tourment renaisse, ardent phénix,
J'enferme dans mon cœur votre blonde parole
Comme un baume onctueux dans un vase d'onyx.

III.

A vous qui pour mon âme
Êtes le jour,
Je ne donne, Madame,
Que mon amour !

Ah ! si j'étais la rose
Que le soir brun
En souriant arrose
D'un doux parfum ;

Si j'étais le bois sombre
Qui sur les champs
Jette au loin sa grande ombre
Et ses doux chants ;

Si j'étais l'onde pâle
D'où le soleil
Sur son beau char d'opale
S'enfuit vermeil ;

Si j'étais la pervenche
Ou les roseaux ,
Ou le lac , ou la branche
Pleine d'oiseaux ,

Ou l'étoile qui marche
Dans un ciel pur ,
Ou le vieux pont d'une arche
Au profil dur ;

Si j'étais la voix pleine ,
La voix des cors ,
Qui le soir ceint la plaine
De ses accords ,

Ou la nymphe du saule
Au sein nerveux
Qui met sur son épaule
Ses longs cheveux ;

A vous, jeune déesse,
Pleine d'attraits,
A vous, Yseult, sans cesse
Je donnerais

Ma voix, ma fleur, mon ombre
Douce à chacun,
Mes chants, mes bruits sans nombre
Et mon parfum !

Mais je ne suis qu'un barde
Qui jusqu'au fond
Incessamment regarde
Son cœur profond,

Qui ne sait que bruire
A tous les bruits,
Faire vibrer sa lyre
Au vent des nuits,

Et dans la nuit d'un rêve
D'illusions,
Jeter longtemps sa sève
Et ses rayons.

A vous qui pour mon âme
Êtes le jour,
Je ne donne, Madame,
Que mon amour !

IV.

O mon âme , ma voix pensive ,
O mon trésor échevelé ,
Mon myosotis de la rive ,
Mon astre , mon rêve étoilé !

Mon amour , ma blanche sirène ,
Calice d'argent où je bois ,
O ma jeune esclave , ô ma reine ,
Mon poëme à la douce voix !

Pourquoi , mon bel ange sans aile ,
Folle enfant qui me caressez ,
Pourquoi donc êtes-vous si belle
Avec vos longs cheveux tressés ?

Oh ! quand dans nos lointaines courses ,
Sous l'abri des feuillages verts
Nous allons cueillir près des sources
Des pâquerettes et des vers ,

Pourquoi le ciel bleu sur nos têtes
Met-il son manteau de saphir ,
Et pourquoi la campagne en fête
Rit-elle au souffle du zéphir ?

Pourquoi dans la petite chambre
Lorsque tout bruit lointain se foud ,
L'air est-il comme imprégné d'ambre ,
L'eau pure , le divan profond ?

Enfant , sais-tu quelle puissance
Nous enveloppe d'un regard ,
Et quels mots , de leur ciel immense ,
Nous disent la Nature et l'Art ?

La Nature nous dit : Poètes !
A vous mes ruisseaux et mes prés ,
A vous mon ciel bleu sur vos têtes
A vous mes jardins diaprés !

A vous mes suaves murmures
Et mes riches illusions ,
Mes épis, mes vendanges mûres
Et mes couronnes de rayons!

L'Art nous dit : A vous mes richesses ,
Mes symboles, mes libertés,
Mes bijoux faits pour les duchesses ,
Mes cratères aux flancs sculptés!

A vous mes étoffes de soie ,
A vous mon luxe armorial ,
Et ma lumière qui flamboie
Comme un palais impérial !

A vous mes splendides trophées ,
Mes Virgiles , mes Camoens ,
Mes Glucks , mes Mozarts , mes Orphées ,
Mes Cimarosas , mes Rubens !

Et dans ces promesses étranges
Dont l'horizon éblouirait ,
Dans ce livre écrit par les anges ,
L'Art et la Nature ont dit vrai !

A nous les étoffes soyeuses ,
A nous tout l'azur du blason ,
A nous les coupes précieuses
Où l'on sent mourir sa raison ;

A nous les horizons sans voiles ,
A nous l'éclat bruyant du jour ,
A nous les nuits pleines d'étoiles ,
A nous les nuits pleines d'amour !

A nous le zéphyr dans la plaine ,
A nous la brise sur les monts ,
Et tout ce dont la vie est pleine !
Nous sommes rois — nous nous aimons !

V.

Le zéphyr à la douce haleine
Entr'ouvre la rose des bois,
Et sur les monts et dans la plaine
Il féconde tout à la fois.

Le lis et la pâle verveine
S'échappent fleuris de ses doigts,
Tout s'enivre à sa coupe pleine,
Et chacun tressaille à sa voix.

Mais il est une fleur penchée
Qui se retire desséchée
Sous le baiser qui veut l'ouvrir.

Or, je sais des âmes plaintives
Qui sont comme les sensitives
Et que le bonheur fait mourir. ·

VI.

Mon Yseult, vous êtes marquise .
Et quand vous allez à l'église
Ce n'est pas sur la pierre grise
Que vous adorez le bon Dieu.
Non, votre beau corps qui se ploie
Effleure les coussins de soie ,
Et , frémissant d'amour , envoie
Son parfum de femme au saint lieu.

Votre missel a sur ses pages
Bien des gracieuses images ,
Bien des ornements d'or , ouvrages
D'un grand mosaïste inconnu ;
Et — fier de vous faire une chaîne ,
Votre chapelet noir qui traîne

Redit son madrigal d'ébène
Aux blancheurs de votre bras nu.

Lorsque votre équipage passe
On voit s'élaner sur la trace
De vos chevaux de noble race
Un essaim de lions musqués ;
Derrière vous marche la foule,
Mugissante comme la houle,
Et dont l'applaudissement roule
Au noble bois et sur les quais.

Vous avez de tremblantes gazes,
Des diamants et des topazes
A replonger dans leurs extases
Les Aladins expatriés,
Et des cereles de blonds Clitandres
Dont le cœur brûlant sous les cendres
Vous redit en fadaïses tendres
Des souffrances dont vous riez.

Vous avez de blondes servantes
Aux larges prunelles ardentes,
Aux chevelures ruisselantes,
Pour essayer vos blanches mains,

— Douces pour vous sont toutes choses,
Pour vous toutes fleurs naissent roses,
Toutes amours fraîches écloses,
Afin d'embaumer vos chemins.

Moi, je suis un jeune poète
Qui pleure en regardant le faite,
— Pour qui chaque soleil est fête,
Pour qui chaque ombre fait douleur ;
Je n'ai pour trésor que ma plume
Et ce cœur broyé — qui s'allume
Comme le fer rouge à l'enclume
Sous le lourd marteau du malheur.

Mon âme était comme cette onde
Pleine d'amertume, qui gronde
Dans son abîme, et dont la sonde
N'a jamais pu trouver le fond ;
Comme ce flot qu'un sable aride
Absorbe de sa bouche avide
Et qui cherche à combler le vide
D'un abîme morne et profond.

Et pourtant vous, type suprême,
Vous m'avez dit tout haut : Je t'aime !

Vous m'avez couché morne et blême
Sur un beau lit de volupté ;
Vous avez abreuvé ma lèvre,
Encor toute chaude de fièvre,
Du nectar pur à qui l'orfèvre
Poétise un cachot sculpté.

Dans vos colères de tigresse,
Vous m'avez fait des nuits d'ivresse
Où le plaisir, sous la caresse,
Pleure le râle de la mort,
Où toute pudeur se profane,
Où l'ange le plus diaphane
Se fait bacchante et courtisane
Et grince des dents — et vous mord !

Puis vous m'avez dit à l'oreille
Quelque étincelante merveille
Dont la mélancolie éveille
Les fibres de l'être endormi ;
Vous aviez la pudeur craintive
De la mourante sensitive
Qui renferme son cœur, plaintive
De n'être morte qu'à demi.

Vous m'avez, à moi triste et frêle,
Fait une existence si belle
Qu'une sombre terreur s'y mêle
Quand je me mire à mon passé.
J'ai peur que le riant mensonge
Du lac d'azur où je me plonge
Ne soit l'illusion d'un songe
Qui tenaille mon front glacé.

Or, dites-moi, rêve céleste,
Pour que votre enveloppe reste
En proie à mon amour funeste,
Les crimes que vous expiez?
Yseult, faites que je devine
De quel feu bout votre poitrine,
Et quelle colère divine
Vous met pantelante à mes pieds?

Avez-vous aux hymnes des anges
Dérobé les notes étranges
Dont leurs radieuses phalanges
Charment l'ennui de leurs exils?
Au Vatican, sur une toile,
Avez-vous dérobé l'étoile
Qu'une simple paupière voile
Avec un réseau de longs cils?

Ou , peut-être , ma patience
A surpassé toute souffrance ,
Et Dieu permet que l'espérance
M'apporte son prisme trompeur . —
Je ne sais quel souffle en votre âme
Alluma cette mer de flamme ,
Ni pourquoi vous m'aimez , Madame !
Mais je me recueille — et j'ai peur.

VII.

Le soleil souriait à la jeune nature ,
L'hiver avait séché ses pleurs ,
Et la brise entr'ouvrait de son haleine pure
L'humide corolle des fleurs.

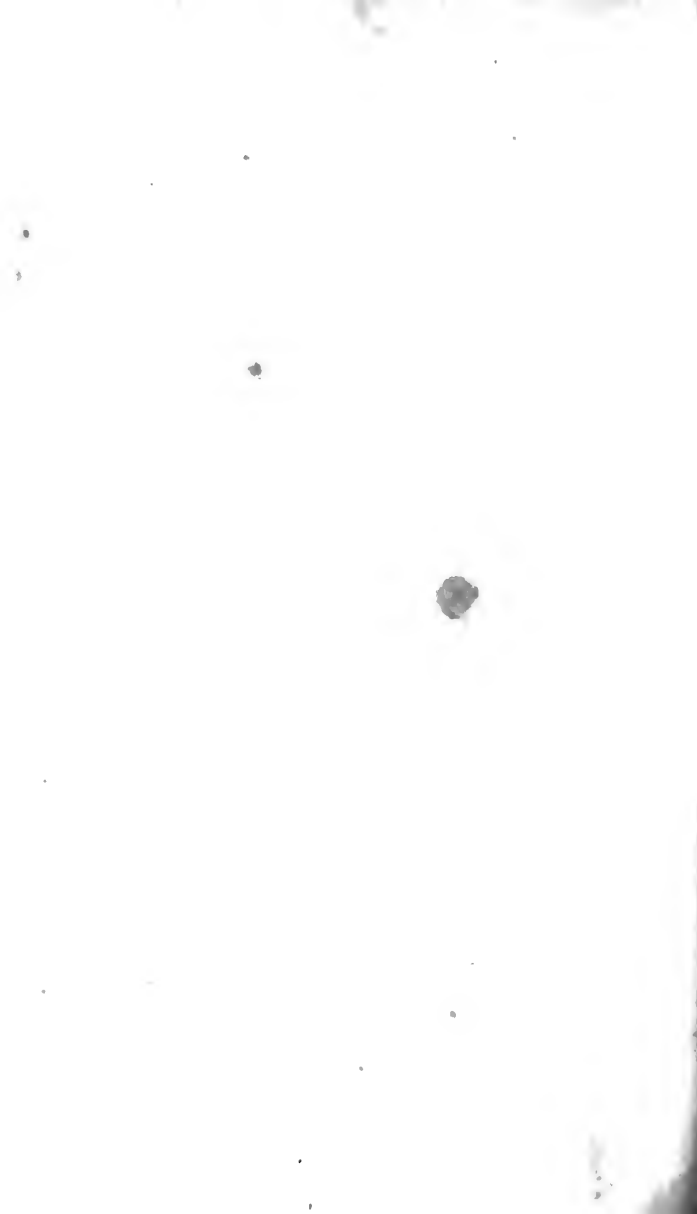
Le saule aux rameaux verts penchait sa rêverie
Sur les flots au reflet doré ,
Et l'insecte enchâssait dans la verte prairie
Son corselet tout azuré.

Où, nous étions tous deux sous les bosquets de roses
Qu'épanouissait le printemps ,
Si que sans y penser nos amours sont écloses ,
Écloses presque en même temps.

Le rossignol disait sa plainte enchanteresse —
 Nous disions des serments bien doux ;
Tu devais pour toujours m'effleurer ta tendresse...
 — Madame! vous rappelez-vous?

L'arbre pensif s'incline encor, l'insecte rôde,
 L'églantier semble rajeunir,
Les vents ont leur parfum, l'herbe son émeraude —
 Notre amour est un souvenir!

De mai à juillet 1839.



V.

PHYLLIS.

EGLOGUE.

Phyllida amo ante alias

VIRGILII. — Eglogue III



PHYLLIS.

DAPHNIS, DAMÈTE, PALÆMON.

DAPHNIS.

Tandis que mollement étendu sous les chênes
Tu t'endors au doux bruit des cascades prochaines,
N'as-tu pas vu s'enfuir ma rieuse Phyllis,
Souple comme le lierre et blanche comme un lis?

DAMÈTE.

Je ne sais. Il se peut que sa tunique ouverte
Ait sous ses pas légers effleuré l'herbe verte ,
Mais je ne l'ai pas vue — et je n'écoute pas
Le chant d'une bergère ou le bruit de ses pas.

DAPHNIS.

Quel rêve ambitieux te poursuit , ô Damète !
Et verse ses poisons dans ton âme inquiète ?
Pourquoi ne plus unir nos doux pipeaux — formés
De sept roseaux divers sous la cire enfermés ?

DAMÈTE.

Parce que l'aigle altier ne rase pas la terre ,
Que dans le nectar seul un dieu se désaltère ,
Et que — comme Phyllis et la nymphe des bois ,
Je puis chanter les dieux sur la lyre à dix voix.

DAPHNIS.

Cet orgueil ne convient qu'aux poètes des villes.
Pan ne dédaigne pas les Muses les plus viles ,
Et , berger comme nous , aime de simples chants.

DAMÈTE.

Que m'importent les vers qu'il faut aux dieux des champs ?

Il en est de plus hauts dont la troupe choisie
Sur l'Olympe neigeux s'enivre d'ambrosie.

DAPHNIS.

Pâris , l'enfant royal dont la voix décida
Entre les trois splendeurs au sommet de l'Ida,
Chantait près du troupeau qui lui donnait sa laine.

DAMÈTE.

Ambitieux déjà de la couche d'Hélène,
Et dans ses chastes nuits s'abîmant à songer,
Son cœur de roi battait sous l'habit du berger!

DAPHNIS.

Quelle reine , ô Pâris ! va devenir ta proie ,
Et faire de nos champs une nouvelle Troie ?

DAMÈTE.

Quelle nymphe , aveuglée en son amour fatal ,
Ouvrira sous tes pas son palais de cristal ?

DAPHNIS.

J'ai du moins le secret de leur chant doux et tendre.

DAMÈTE.

Va , rustique pasteur , tu ne peux me comprendre.

Écoute. Un jour, poussé par cette voix des dieux
 Qui conduisit jadis nos héros glorieux,
 J'ai quitté nos troupeaux, nos prés, nos champs fertiles,
 Pour ce souffle brûlant qui consume les villes.
 J'ai vu Rome aux sept monts, la ville des Césars,
 Avec ses palais d'or, avec ses bruits de chars,
 Ses temples, ses tombeaux, son fleuve, ses arènes,
 Et ses reines d'amour plus belles que les reines ;
 — Et la grande cité d'esclaves et de rois
 Avec ses chants divins a fécondé ma voix !

DAPHNIS.

Malgré cette fierté dont ton âme est si vaine
 Et le sang orgueilleux qui coule dans ta veine,
 J'ose te provoquer à la lutte des vers
 Au bruit de ce torrent et sous ces arbres verts.
 Invoque, si tu veux, les neuf Sœurs du Permesse,
 Consacre-leur tes chants et crois à leur promesse ;
 Pour moi, j'appellerai la nymphe au bras nerveux
 Qui près du fleuve aimé tresse ses longs cheveux,
 La Naïade qui dort dans son lit de porphyre,
 Et Flore qui palpite au baiser de Zéphyre !

DAMÈTE.

Offres-tu quelque gage ou quelque riche don ?

DAPHNIS.

Cette coupe de hêtre où l'art d'Alcimédon

Enroula sur les bords, par un savoir insigne,
Le lierre pâlisant et l'amoureuse vigne.

DAMÈTE.

Et moi, cette houlette où son art souverain
Autour des nœuds égaux a fait courir l'airain.

DAPHNIS.

Je vois venir ici Palæmon le vieux pâtre,
Que le dieu Pan lui-même et la nymphe folâtre
Instruisirent jadis à leur rythme divin ;
Palæmon le bon juge et le sage devin.

DAMÈTE.

Décidez entre nous. Il s'agit d'un prix — digne
Du dieu de l'harmonie et du dieu de la vigne.
De ceux dont les troupeaux s'ébattent sur ce mont
Vous êtes le meilleur, ô sage Palæmon !

PALÆMON.

Tandis que mollement reposés sur cette herbe,
Le chêne étend sur nous son ombrage superbe,
Disputez les présents que vous vous destinez,
Car la Muse se plaît à ses chants alternés.
Voici que vos troupeaux, que le mien accompagne,
Déchirent au hasard, dans la verte campagne,

Les cytises fleuris et les saules amers ;
 Un parfum de printemps enveloppe les airs ;
 Pour écouter vos chants, les Nâïades craintives
 Montrent leurs blonds cheveux sur le sable des rives ,
 La nymphe écarte au loin les branches des ormeaux ,
 Et la jeune dryade agite ses rameaux.

DAMÈTE.

Commençons par chanter les Neuf Sœurs dont la lyre
 Assoupit l'Olmius dans un tendre délire ,
 Et Vénus Astarté, mère de tout amour !

DAPHNIS.

Phœbus le dieu pasteur, Phœbus le dieu du jour ,
 Par son regard doré m'inspire une hymne sainte ,
 Et je tresse pour lui la palme et l'hyacinthe. —

DAMÈTE.

Cypris, fille des flots, ton culte me lia
 A ta plus belle enfant, la jeune Délia,
 Dont le palais splendide est fait d'or et de marbres.

DAPHNIS.

J'ai souvent poursuivi, le soir, sous les grands arbres,
 Phyllis, riense enfant, Phyllis aux blonds cheveux ,
 Qui souriait à tous et riait de mes vœux.

DAMÈTE.

Dieu , qui peux du Pactole enrichir l'Hippocrène,
Donne-moi des trésors pour acheter ma reine!
Le jour à tes autels me verra le premier.

DAPHNIS.

J'ai découvert au bois le nid d'un blanc ramier
Que je garde à Phyllis, dont les pieds sont des ailes
Et dont le sein est blanc comme les tourterelles!

DAMÈTE.

Heureux qui, s'enivrant de nectar, peut sentir
Battre des seins aimés sous la pourpre de Tyr!

DAPHNIS.

Heureux qui, rappelant les bergers de Virgile,
Ne verse qu'un lait pur dans sa coupe d'argile!

DAMÈTE.

Quand je vis Délia pour la première fois ,
Elle avait sur le Tibre un cortège de rois ,
Elle buvait dans l'or le nectar de Phalère ,
Et ses rameurs portaient la pourpre consulaire!

DAPHNIS.

Quand j'aperçus Phyllis, elle cueillait ces fleurs,

Que la Nuit, en partant, arrose de ses pleurs ;
C'était près du ruisseau , sous l'ombrage des saules —
Ses cheveux déroulés inondaient ses épaules.

DAMÈTE.

Écho suivait de loin les lyres à dix voix.

DAPHNIS.

La brise et les oiseaux se parlaient dans les bois.

DAMÈTE.

Hélas ! comment trouver le bonheur que j'espère ?
J'ai vendu l'héritage et le champ de mon père ,
J'ai possédé trois jours la jeune Délia ,
Qui trois jours m'endormit près d'elle — et m'oublia.

DAPHNIS.

Phyllis sera bientôt mon épouse chérie ,
Reine dans ma cabane , et nymphe à ma prairie ,
Flore dans mes jardins , Pomone à mon verger —
Et redira tout bas les chants de son berger.

DAMÈTE.

Et moi , je pense encore à l'esclave romaine
Qui m'a bercé trois jours sur sa couche inhumaine.

DAPHNIS.

Phyllis se sent émue à mes tendres accords
Et des frissons divins enveloppent son corps.

DAMÈTE.

Mais Délia l'esclave est plus jeune et plus belle
Que la Vénus de marbre et la nymphe d'Apelle.

DAPHNIS.

Mon poëme commence et mon rêve est fini.
Soyez bénis, ô dieux ! car les dieux ont béni
Celui qui, loin du faste et des riches portiques,
Ne parle de bonheur qu'à ses dieux domestiques.

DAMÈTE.

Heureux qui, terminant le rêve inachevé,
Étreint nu l'idéal qu'un poëte a rêvé !

PALÆMON.

Fermez l'arène, enfants. Déjà sur ses longs voiles,
La nuit brode en courant sa ceinture d'étoiles,
Et dans l'herbe fleurie et sur l'arène d'or,
Sous le baiser du soir la Nature s'endort.
La Nature pâmée est plus jeune et plus belle
Que la Vénus de marbre et la nymphe d'Apelle :

A toi donc , ô Daphnis ! la victoire — et le prix
Du combat que tous deux vous avez entrepris.
Car si belle que soit une Anadyomène
Sortie en marbre blanc des mains de Cléomène,
Mieux vaut la chaste enfant dont l'œil sourit au jour,
Dont le sein est de chair , et palpite d'amour !

Juillet, 1842.

VI.

LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER.

A sad tale's best for winter; I have
one of spirits and goblins

SHAKSPEARE. — *Winter's tale*. — Act II, Scene 1.



LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER.

I.

Dans nos longs soirs d'hiver, où, chez le bon Armand,
Dans notre far-niente adorable et charmant
 On oubliait le monde aride,
Vous demandiez pourquoi sur mon front fatigué
Au milieu des éclats du rire le plus gai
 Grimaçait toujours une ride.

Et moi, j'étais plus triste encor
Lorsque, comme en un fleuve d'or,
Je remontais dans ma mémoire,
Et que d'un regard triomphant
Je revoyais mes jours d'enfant

Couler d'émeraude et de moire,
Puis engouffrer leurs tristes flots
Au fond d'une mer sombre et noire
Avec des bruits et des sanglots.

Et je me rappelais cette époque oubliée
Où l'âme d'une femme, à mon âme liée,
L'avait brisée avec si peu,
Et mon angoisse morne, et cette nuit fatale
Où, sur la froide couche, inconsolable et pâle,
Je pleurais en maudissant Dieu!

Oh! disais-je alors, quoi! la bouche
Qui vous caresse et qui vous touche
Avec un délire inouï,
Le bras qui pour qu'on se souvienne
Presse votre main dans la sienne,
Les yeux éteints qui disent Oui,
Tout cela, ce n'est qu'un mensonge,
Ce n'est qu'un songe évanoui
Qui passe comme un autre songe!

Quoi! lorsque je mourrai dans un délire fou,
Peut-être qu'un autre homme embrassera son cou

Avec des caresses maudites,
Et quand, se souvenant, ma voix la maudira,
Dans un spasme semblable elle lui redira
Les choses qu'elle m'avait dites!

Et sous cet ardent souvenir
Du temps qui ne peut revenir
Et dont un seul instant vous sèvre,
Je me débattais dans la nuit
Comme sous un spectre qu'on fuit
Dans les visions de la fièvre.
Enfin je m'endormis lassé,
Le sein nu, l'écume à la lèvre,
Les yeux brûlants, le front glacé.

Quand je rouvris les yeux! ô visions étranges!
Je vis auprès de moi deux femmes ou deux anges
Avec de splendides habits,
Toutes deux étalant des beautés plus qu'humaines
Et laissant ondoyer leurs tuniques romaines
Sur des cothurnes de rubis.

L'une, aux cheveux roulés en onde,
Étalait haut sa tête blonde

Sur les lignes d'un cou nerveux ,
Comme une Vénus d'un autre âge ;
Quand son front commandait l'hommage ,
Sa lèvre commandait les vœux ;
L'autre , mystérieuse et pâle ,
Sous le manteau de ses cheveux
Voilait une beauté fatale.

Et comme j'admirais en moi ces traits si beaux
Comme dans leurs linceuls les marbres des tombeaux
 Qu'on aime et devant qui l'on tremble ,
Toutes deux , entr'ouvrant leurs lèvres à la fois ,
Déployèrent dans l'ombre une splendide voix
 Et tout bas me dirent ensemble :

Quoi ! parce qu'à ton premier jour
Un désenchantement d'amour
A secoué sur toi son ombre ,
Tu te laisses ensevelir
Dans le chagrin qui fait pâlir
Et les plis d'une douleur sombre !
Viens avec moi , viens avec nous !
Nous avons des plaisirs sans nombre
Que nous mettrons à tes genoux !

Oh! s'il en est ainsi, si vous m'aimez, leur dis-je,
Si vous pouvez encor pour moi faire un prodige,

Rappelez l'amour oublié ! —

Mais voici que la femme à blonde chevelure

M'entoura de ses bras, et, belle de luxure,

Mit ses yeux brûlants dans mes yeux.

II

Viens à moi, dit-elle,
Oh! viens, sur mon aile,
Dans un pays d'or
Qu'un nectar arrose,
Où tout est fleur rose,
Joie, amour éclore,
Plaisir ou trésor!

Mes sujets par troupes
Dans le fond des coupes
Aspirent l'oubli!
Là, jamais de nue,
D'amour contenue,
De foi méconnue
Ou de front pâli!

Jamais dans la salle
Belle et colossale
De lustres éteints,
Car dans nos demeures,
Tandis que tu pleures,
Les jours et les heures
Sont tout aux festins!

Une longue danse
Entoure en cadence
L'éternel repas.
La danseuse penche
Doucement sa hanche,
Et sa robe blanche
S'ouvre à chaque pas!

Les foules ravies
Aux tables servies
Des plus riches mets,
Parmi la paresse
Où l'amour les presse,
Goûtent une ivresse
Qui ne meurt jamais!

Un sérail de femmes,
Dont toutes les âmes

S'ouvrent en riant ,
Pour sa grande orgie
Hurlante et rougie
A la Géorgie
Et tout l'Orient !

Quitte pour la fête
Ta couche défaite ,
Ton livre connu ,
Et viens dans la plaine
Où sous ton haleine
Chaque Madeleine
Mettra son sein nu !

Oh ! si l'espérance
Malgré ta souffrance
Te sourit encor ,
Va ! laisse pour elle
L'amour infidèle ,
Et viens sur mon aile
Dans un pays d'or !

III.

Et je restais muet. Alors la femme pâle
En souriant aussi montra ses dents d'opale,
Frissonna tristement dans un horrible émoi,
Prit ma main dans la sienne et cria : c'est à moi !

IV.

Oh ! ne l'écoute pas , viens à moi , me dit-elle ,
Pour t'emporter ce soir j'ai veillé bien des jours ;
Vois, mon cœur ne bat plus, ma joue en pleurs ruisselle.
Mes cheveux déroulés m'inondent ; je suis celle
Dont les bras s'ouvrent pour toujours !

Mon amour éternel est chaste, calme et tendre ;
Loin du monde aux longs bruits tristes comme un tocsin ,
Dans mon beau lit de marbre , où tu pourras t'étendre ,
Tu dormiras longtemps sans jamais rien entendre ,
La tête appuyée à mon sein .

De légères Wisis aux tuniques flottantes
Feront en se jouant notre lit tous les soirs ;

Malgré nos lourds rideaux, sur nos chairs palpitantes,
Souvent nous sentirons s'envoler vers nos tentes
Un parfum lointain d'encensoirs.

Nous entendrons, parmi nos plaisirs sans mélanges,
Des chants mystérieux et plus doux que le miel,
Si bien qu'on ne sait pas, tant ces voix sont étranges,
Si ce sont des voix d'homme ou bien des lyres d'anges,
Des chants de la terre ou du ciel.

De même, quelquefois, au-dessus de nos têtes,
Nous entendrons aussi frémir des pas lassés,
Des zéphyrs ondoyants ou d'ardentes tempêtes
Portant des mots de haine ou des chansons de fêtes,
Et nous nous dirons, enlacés :

Qu'importent maintenant à notre âme cachée
Ces flots tumultueux qui changent si souvent?
Le bonheur, c'est la nuit, la feuille desséchée,
La Paresse aux pieds nus nonchalamment couchée,
Loin des bruits du monde vivant.

Qu'importent maintenant, lorsque tout dégénère,
Ces hommes de là-bas à cent choses liés,

Qui, ravivant en eux la plaie originaire ,
Pour atteindre dans l'ombre un but imaginaire
Heurtent leurs pas multipliés?

Les uns, jeunes enfants dont la cohorte arrive
Au banquet somptueux qui caresse leur faim ,
Sous les lustres dorés et la lumière vive
Disent des chœurs joyeux dont plus d'un gai convive
Ne pourra pas chanter la fin.

Les autres , gens élus que la foule environne ,
Redisent un poëme adorable ou fatal ,
Mais une ride sombre est la seule couronne
Qui brille sur leurs fronts lumineux , et leur trône
Est le grabat d'un hôpital.

Et puis, c'est une vierge à la candeur étrange
Dont les Nuits ont rêvé l'amour délicieux ,
Mais dont le Ciel avare a voulu faire un ange.
Ce sont mille splendeurs éteintes dans la fange
En rêvant la clarté des cieux !

Luths brisés, chants éteints, glaives qui se provoquent,
Tourbillons palpitants, inquiets, alarmés.

Chœurs aux voiles d'azur que les haines suffoquent ;
Ce sont des yeux, des voix, des mains qui s'entre-choquent
Comme des bataillons armés !

Tandis que nous aurons une nuit éternelle
Que jusqu'au bout des temps rien ne pourra briser !
Oh ! viens ! mes bras sont nus, ma paupière étincelle ,
Mon cœur s'ouvre à jamais, et pourtant je suis celle
Qui ne donne qu'un seul baiser !

V.

Et cette femme pâle , et cette femme blonde ,
Chacune autour de moi s'enroulant comme une onde ,
Me redisaient : A qui ton amour hasardeux ?
Mais une voix cria : Vous mentez toutes deux !

VI.

Et près de moi je vis luire
L'inimitable sourire
D'une vierge au front charmant,
Qui soutenait une harpe
Suspendue à son écharpe,
Et dont, je ne sais comment,
Le regard et la voix fière
Avaient un rayonnement
De parfums et de lumière.

Belle archange aux cheveux d'or!
Il vous faut, dit-elle, encor
Un convive à votre joie!

Mais vous ne m'attendiez pas
Pour vous conduire ses pas !
Le Seigneur permet qu'il voie ,
Et qu'à l'instant solennel
L'éternel palais flamboie
Dans son mystère éternel !

VII.

Et tout fut transformé, tout. De ma sombre alcôve
Le cadre s'agrandit dans une lueur fauve.

Et ce fut un palais, vaste, immense, confus,
Une ample colonnade aux innombrables fûts.

Dans ce monde peuplé d'un monde de sculptures
Grinçaient les oripeaux de mille architectures.

A de vastes forêts de gothiques piliers
Se confondaient au loin d'étranges escaliers.

C'étaient de lourds portails, des trèfles, des ogives,
Des rosaces sans fin peintes de couleurs vives.

Et, par endroits, jetés dans ce palais sans nom,
Des portiques païens, frères du Parthénon.

C'étaient des blocs géants, des degrés, des dentelles,
Des chimères ouvrant leurs gigantesques ailes,

Des anges, des vieux sphynx, des moines, des héros,
Et des dieux verts avec des têtes de taureaux,

Qui tous, serrant la tête et baissant la paupière,
Chantaient confusément la symphonie en pierre.

Et moi pendant ce temps je flottais, alité,
Entre la rêverie et la réalité.

Et je voyais toujours. Au milieu de la salle
Une table brillait, splendide et colossale.

Chaque plat ciselé contenait un trésor
Détailé par l'éclat de cent torchères d'or.

Le festin fabuleux aux recherches attiques
S'illuminait de neige et d'iris prismatiques,

Et, comme la lumière, un doux parfum éclos
Semblait briller de même et rayonner à flots.

Chaque climat lointain de l'Irlande à l'Asie
Avait donné son luxe ou bien sa fantaisie :

Qui ses surtouts d'argent, qui son oiseau vermeil,
Qui ses fruits veloutés au baiser du soleil.

Et le nectar divin, philtre par qui l'on aime,
Faisait étinceler les verres de Bohême.

Aux uns le doux Aï, dont le flacon choqué
Heurtait en pétillant l'impérial Tokay.

Aux autres, tourmenté comme dans une cuve,
Le breuvage divin que dore le Vésuve.

Pour les flacons d'argent façonné, l'hopocras
Et les flots pleins d'éclairs de l'immortel Schiraz.

Et je voyais s'emplier et se vider les coupes
Qu'ornaient des monstres d'or et des Grâces en groupes.

Mais ces trésors ardents, ces luxes enviés
Tous , n'étaient rien encore auprès des conviés.

Car ils étaient plus grands à voir pour des yeux d'homme
Qu'un sénat solennel des empereurs de Rome,

Ou que ces saints élus dont la phalange va
Vers le zénith du ciel, en criant : Jehova !

Autour de cette table où les splendeurs sans nombre
N'avaient plus rien laissé pour la tristesse ou l'ombre ,

Les lèvres aux cous blancs, et les doigts aux seins nus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

VIII.

Et je connus alors comme une chose étrange :

C'est que ces types blonds à la figure d'ange
Ces fronts illuminés que l'on croit seulement
Des rêves, ont aussi des corps d'os et de fange.

Ce n'est pas un fantôme, un idéal qui ment.
Tous ces grands cœurs gonflés aux lèvres des poètes
Dans le monde d'en haut vivent réellement.

Ils vivent immortels, pour d'immortelles fêtes,
Pour mûrir la parole et pour parler encor
Dans la voix des zéphyr et la voix des tempêtes.

— Un homme d'ici-bas, c'est une âme qui dort
Au fond d'un corps d'argile, et qui, vierge effarée,
Replie en murmurant ses blondes ailes d'or :

Dans ses proportions lorsqu'une âme se crée,
Par la lyre ou le ciel, qu'importe? c'est la part
D'un cadavre, et de même éclot l'œuvre sacrée.

Et, si nul ne remplit les conditions d'art,
Alors le mot pétrit la matière et s'y moule
Un corps, mieux que l'amour et mieux que le hasard.

Ainsi vous existez, ô vous, mystique foule,
Que peignaient Titien, Rembrandt et Raphael,
Vous dont le chœur sacré de leur crâne s'écoule

Dans un monde inconnu, fleurs candides du ciel,
Vous existez sans fin, et la pensée habite
Dans un corps éthéré qui s'enivre de miel.

Vous, sombre docteur Faust, vous, douce Marguerite,
Et le démon moqueur, vous, trinôme achevé,
Vous existez, vivant par la parole écrite.

Et toi, don Juan fatal que chacun a rêvé
Et que chaque rêveur cherche par les espaces,
Tu vis, toi qu'en pleurant tout un siècle a trouvé.

Tu vis, et les soleils se rangent quand tu passes,
Tu vis, et, peuple énorme aux instincts inconnus,
Tu vis dans mille aspects, mille esprits, mille faces.

IX.

A ce festin royal , de leurs pays venus ,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

D'abord tous les don Juans des pièces espagnoles
Avec leurs airs de rois et leurs amours frivoles.

Et puis tous ces don Juans sans nulle profondeur
Qui tuaient pour la forme un petit commandeur.

Et puis, après ceux-là , le don Juan de Molière
Avec sa théorie atroce et singulière.

Le don Juan de Mozart et celui de Byron,
Qui font porter chacun un monde sur le front.

Et celui qui trouva dans les vers d'Henri Blase
L'amour qui sauve, après la volupté qui blase.

Et ce don Juan, de tous le plus embarrassant,
Que Musset déguisa sous le surnom d'Hassan.

Et, plus lourd qu'un archer du temps de Louis Onze,
Celui qui descendit d'un piédestal de bronze.

A ce festin royal, aisément reconnus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus :

La Vénus aphrodite ou l'Anadyomène,
Caressant les cheveux d'un triton qui la mène,

Vénus Urania, Vénus Acidalie
Qui met toujours au fond des amours quelque lie ;

Cypris, Vénus Praxis, et Vénus Coliade
Dont la danse amoureuse est toute une Iliade ;

Puis Vénus Barbata, puis Vénus Argynnis,
Qui tient dans une main les flèches de son fils ;

Vénus Victrix sans bras, Astarté, ce prodige,
Et Vénus Mélanide, et Vénus Callipyge ;

Et celles dont on fait des Marias leurs sœurs,
Et les Vénus avec des carquois de chasseurs ;

Et Vénus Pandémie et Vénus de Cythère,
Qui court comme Camille et sans toucher la terre ;

Celle de Titien, allongeant sur son lit
Son corps mat, et ses bras faits d'ivoire poli ;

Et celles qu'autrefois sur la toile assouplie
Voyaient danser en chœur les peintres d'Italie.

A ce festin royal, les doigts sur les seins nus,
Soupaient tous les don Juans et toutes les Vénus.

Celle qui présidait était la femme blonde
Qui d'abord à mon lit parlait d'amour profonde.

Et les gens de la fête, émus à son aspect,
Semblaient la regarder avec un grand respect.

Par terre, dans un coin, ¹dormait la femme pâle,
Les cheveux rabattus sur son visage ovale.

Dans ses longs doigts aussi dormait un chapelet,
Et pendant son sommeil nul ne la regardait.

Pour servir au festin, de très-belles servantes
Environnaient la table, alertes et savantes :

C'était d'abord la sœur des grands astres, Phœbé,
Dont le regard d'argent sur la terre est tombé ;

Puis Hélène de Sparte, insaisissable proie
De tes enfants, Hellas assemblés devant Troie ;

Et Rachel, et Judith la femme aux bras naérés,
Qui reçut la parole et les glaives sacrés ;

Et celle d'Orient, la jeune Cléopâtre,
Qui berça tant de rois sur sa gorge d'albâtre ;

Et la Rosalinda, qui rit dans un soupir,
Le plus beau diamant de l'écrin de Shakspear ;

Et toutes les beautés que les yeux de poëtes
Vêtirent de rayons pour les plus belles fêtes.

Tous ces convives fous avaient la joie au cœur
Et chantaient. Or, voici ce qu'ils chantaient en chœur :

X.

Coupe ! Sein ! Lyre !
Triple délire
Où ne peut lire
L'œil d'Israël !
Sous ton déisme
Se brise au prisme
Le synthétisme
Originel !

Lyre ! qui sculptes
Pour tous les cultes
Des fleurs abruptes
Sur leurs tombeaux ,

Tu dis dans l'ombre ,
Triangle sombre ,
Le divin nombre
Aux sept flambeaux !

Sein ! marbre esclave !
Gouffre que lave
Le flot de lave !
Spasme auguré !
Le corps qui rêve
Par toi s'achève
Et se relève
Transfiguré !

Coupe ! Charite
Du néophyte !
Ame du mythe !
De ton cœur saint
Coule et respire
Le flot de myrrhe
Où boit la lyre ,
Où meurt le sein !

Coupe ! Sein ! Lyre !
Triple délire

Où ne peut lire
L'œil d'Israël,
Sous ton déisme
Se brise au prisme
Le synthétisme
Originel!

XI

Et l'orgie aux pieds nus grinçait. Par intervalles
Les don Juans se levaient et marchaient sur les dalles.

Ils couraient tour à tour embrasser les seins nus
De tous ces corps polis qui s'appelaient Vénus.

Et lorsqu'ils arrivaient près de la femme blonde
Elles les serrait tous sur sa gorge profonde.

Mais eux, sans être émus à ces rudes efforts,
S'en retournaient s'asseoir plus graves et plus forts.

Et je vis des enfants avec la face blême
Se glisser dans la salle et faire aussi de même.

Mais quand la courtisane aux blonds cheveux ambrés
Les serrait sur sa gorge avec ses bras marbrés,

Ils tombaient dans un coin sur la dormeuse pâle,
Qui leur mordait la joue avec ses dents d'opale.

XII.

Chose horrible! Ils n'étaient d'abord que quelques-uns
Noyant leur âme vierge à ces âcres parfums ;

Mais bientôt une foule

Au festin monstrueux vint sans pressentiment,

Et je les vis tomber, privés de sentiment ,

Comme un mur qui s'éroule.

Ils allaient! ils allaient! mornes, comme ayant faim,
Sans entrevoir le but, sans regarder la fin,

Comme pris de vertige;

Et chacun, l'œil éteint et le front dans les cieux,

Tombait, en murmurant des mots harmonieux,

Comme un lis sur sa tige.

Et l'ivresse augmenta. Par degrés, éperdus
Tous chancelaient. A voir tous leurs corps étendus
Près du marbre des portes,
On eût dit, aux glaçons, à la blancheur de lis
De ces rêveurs couchés, une Nécropolis
Pleine de choses mortes.

Alors, plus j'en voyais tomber autour de moi,
Hasard étrange! et plus dans un divin émoi
Je me sentais revivre.
Enfin, glacé d'attente et chaud de leurs baisers,
Je sentis tressaillir mes membres embrasés
Et je voulus les suivre.

Mais l'archange à la lyre eut un air abattu
Et me prit par la main en disant : Connais-tu
Ces deux beautés de neige?
Moi je voulus partir et je répondis : Non.
L'une est la Volupté, dit-elle, c'est son nom.
Et l'autre? demandai-je.

— Cette fille si pâle, aux baisers si nerveux,
Qui se laisse oublier et dort dans ses cheveux !

C'est la Mort qu'on la nomme. —
Et malgré ces noms-là, j'allai vers les Vénus
Pour embrasser aussi leurs charmes inconnus,
N'ayant plus rien d'un homme.

Mais au premier baiser je ne sais quelle peur
Me vint, et je fléchis, livide de stupeur,
Comme en paralysie.
Quand je me réveillai le lustre avait pâli;
Les visions fuyaient. Seule auprès de mon lit
Restait la Poésie.

C'est l'enfant à la lyre, aux limpides amours,
Que depuis j'ai suivie, et que je suis toujours,
Dans son chemin aride.
Voilà pourquoi, souvent, sur mon front fatigué,
On voit, dans les éclats du rire le plus gai,
Grimacer une ride.

VII.

CLYMÈNE.

ÉLÉGIE.

.....καλλίτρουρου Ωκεαλήνου
ἠγάγετο Κλυμένην.....

HÉSIODE. — *Théogonie*



CLYMÈNE.

L'Aurore enveloppait d'une lumière rose
Le vallon gracieux que le Pénée arrose,
Et les arbres épars, et la brise et les flots
Se redisaient au loin d'harmonieux sanglots.
Près du fleuve pleurait, parmi les hautes herbes,
Une nymphe étendue. A ses regards superbes,
A ses bras vigoureux et vers le ciel ouverts,
A ses grands cheveux blonds marbrés de reflets verts,
On eût pu reconnaître une fille honorée
De Doris aux beaux yeux et du sage Nérée.

Ses cheveux déroulés voilaient ses seins épars ,
Et ses pleurs sur son corps tombaient de toutes parts.

O trop bel Iolas ! Insensé , disait-elle ,
Pourquoi dédaignes-tu l'amour d'une immortelle ,
Et pourquoi nuit et jour , sans écouter ma voix ,
Vas-tu porter la mort dans le calme des bois ?
Enfant ! je ne suis pas une de ces sirènes
Dont les chants radieux parmi les nuits sereines
Egarent le pilote au milieu des roseaux .
Hélas ! j'ai bien souvent , sous l'azur de ces eaux ,
Avec mes jeunes sœurs , nymphes aux belles joues ,
Folâtré près de toi dans l'onde où tu te joues ,
Et pour ton fleuve bleu quitté notre Océan .
Bien souvent , pour te voir , j'ai sur le mont géant
Porté le long carquois des jeunes chasseresses ,
Et , livrant aux zéphyr's tous mes cheveux en tresses ,
Comme font les enfants de l'antique Ilion ,
Jeté sur mon épaule une peau de lion .
Bien souvent , nue , en chœur j'ai conduit sous ses arbres
Les nymphes du vallon aux poitrines de marbres ;
Mais sous les flots d'azur , aux grands bois , dans les champs ,
Jamais tu n'es venu pour écouter mes chants .
Inflexible Iolas ! comme mes sœurs des plaines
J'avais pour toi des lis dans mes corbeilles pleines ;

Mais tu les refusais , et la seule Phyllis
Peut jeter devant toi ses ehansons et ses lis.
Quand je t'ai tout offert tu gardais tout pour elle.
Et peut-être , pourtant , ne suis-je pas moins belle !
Souvent dans nos palais j'ai vu le flot , moins prompt ,
Frémir joyeusement de réfléchir mon front ;
Sur mon sein éclatant mon cou veiné s'incline ,
Un sang pur a pourpré ma lèvre coralline ,
Le ciel rit dans mes yeux , et de divins amants
M'appelaient autrefois Clymène aux pieds charmants.
Enfant ! viens avec moi. Mes sœurs les Néréides
T'ouvriront sur mes pas leurs demeures splendides ,
Et , près des eygues blancs , dans leurs ébats joyeux ,
Folâtreront en chœur pour réjouir les yeux.
Là , comme les grands dieux , dans nos chastes délires
Nous savons marier nos voix aux voix des lyres ,
Ou verser le nectar dans les vases sacrés ;
Et l'onde , en se jouant près de nos bras nacrés ,
Croit caresser encore une Anadyomène.
Oh ! désarme pour moi ta froideur inhumaine ;
Viens ! si tu ne veux pas que sous ces arbrisseaux
Mes yeux remplis de pleurs se changent en ruisseaux ,
Ou qu'au sein de ces flots , comme une autre Aréthuse ,
Je meure , en murmurant une plainte confuse.
Mais , hélas ! l'écho seul répond à mes accords ;
Le soleil rougissant a desséché mon corps
Depuis que je t'attends de tes lointaines courses ,
Et mes yeux étoilés pleurent comme deux sources.

—

C'est ainsi que Clymène aux échos inconnus
Disait sa plainte amère; et les sœurs de Cycnus
Pleuraient des larmes d'ambre, et les gouffres du fleuve
Pleuraient, et la fleur vierge, et la colombe veuve,
Et la jeune Dryade en tordant ses rameaux,
Pleuraient et gémissaient avec d'étranges mots.
Et lorsque vint la Nuit ramener sa grande ombre
Où scintille Phœbé, sœur des astres sans nombre,
Au sein des flots troublés et grossis de ses pleurs,
La nymphe disparut en arrachant des fleurs.

Juliet 1872.

VIII.

LE SONGE D'UNE NUIT DE PRINTEMPS.

If we shadows have offended,
Think but this, (and all is mended)
That you have but slumber'd here,
While these visions did appear,
And this weak and idle theme,
No more yielding but a dream,
Gentle, do not reprehend,
If you pardon, we will mend.

SHAKESPEARE. — *Midsummer-night's dream* —
Act V, scene II.



LE SONGE D'UNE NUIT DE PRINTEMPS.

C'était la veille de Mai,
Un soir souriant de fête,
Et tout semblait embaumé,
D'une tendresse parfaite.

De son lit à baldaquin,
Le Soleil sur son beau globe
Avait l'air d'un Arlequin
Étalant sa garde-robe.

Et sa sœur au front changeant,
Mademoiselle la Lune,
Avec ses grands yeux d'argent
Regardait la Terre brune,

Et du ciel, où, comme un roi,
Chaque astre vit de ses rentes,
Contemplait avec effroi
Le lac aux eaux transparentes ;

Comme, avec son air trompeur,
Colombine, qu'on attrape,
A la fin du drame a peur
De tomber dans une trappe.

Tous les jeunes séraphins,
A cheval sur mille nues,
Agaçaient de regards fins
Leurs comètes toutes nues.

Sur son trône, le bon Dieu,
Vêtu d'une vieille zone,
Comme un seigneur de haut lieu
Que sa grandeur emprisonne,

A ces intrigues d'enfants
N'ayant pas daigné descendre,
Les laissait, tout triomphants,
Le tromper comme un Cassandre.

Tandis qu'on faisait cela
Dans les cieux où l'amour nage ,
Tout, sur terre où nous voilà ,
Était un remue-ménage.

Des sylphes, des chérubins
S'occupaient de mille choses ,
Et sous leurs fronts de bambins
Roulaient de gros yeux moroses.

Quel embarras ! disaient-ils
Dans leurs langages superbes ;
A ces fleurs pas de pistils ,
Pas de bluets dans ces herbes !

Dans ce ciel pas de saphirs ,
Pas de feuilles à ces arbres !
Où sont nos frères Zéphyr
Pour embaumer l'eau des marbres ?

Hélas ! comment ferons-nous ?
Nous méritons qu'on nous tance ;
Le bon Dieu sur nos genoux
Va nous mettre en pénitence !

Car hier au bal dansant,
Où, sorti pour ses affaires,
Il mariait en passant
Deux soleils avec leurs sphères,

Nous avons de notre main
Promis sur le divin cierge
Son mois de mai pour demain
A notre dame la Vierge!

Hélas! jamais tout n'ira
Comme la saison dernière,
Bien sûr on nous punira
De l'école buissonnière.

Pour ce vilain mois de Mai
Ils versent des pleurs de rage,
Et vite chacun se met
A commencer son ouvrage.

Penchés sur les arbrisseaux,
Les uns, au milieu des prés,
Avec des petits pinceaux
Peignent les fleurs diaprées.

Et, de face ou de profil,
Après les branches ouvertes
Attachent avec un fil
De petites feuilles vertes.

Les autres au papillon
Mettent l'azur de ses ailes,
Qu'ils prennent sur un rayon
Peint des couleurs les plus belles.

Des Ariels dans les cieux,
Assis près de leurs amantes,
Tiennent de grands miroirs bleus
Au-dessus des eaux dormantes.

Sur la vague aux cheveux verts
Les Ondins peignent la moire,
Et lui serinent des vers
Appris dans un vieux grimoire.

Les Sylphes blonds, dans son vol,
Arrêtent l'oiseau qui chante,
Et lui disent : Rossignol,
Apprends ta chanson touchante ;

Car il faut que pour demain
On ait la chanson nouvelle.
Et, le cahier d'une main,
De l'autre ils lui tiennent l'aile.

Puis ceux-là, tenant à deux
Des fleurs et des flacons d'ambre,
Vont d'un regard hasardeux
Voir mainte petite chambre,

Où mainte enfant sur son lit
Écoute, endormie et nue,
Chanter un doux bengali
Dans son âme d'ingénue.

Ils étendent en essaim
Mille roses sur sa lèvre,
Un peu de neige à son sein,
Dans son cœur un peu de fièvre.

Aucun ne sera pun,
La Vierge sera contente :
Voilà le printemps fini !
Et le bon Dieu, sous sa tente.

Sourit des pauvres mortels,
Qui, riant à leurs compagnes,
Porteront sur ses autels
Les prémices des campagnes.

Et Sylphes et Chérubins,
Ce joli torrent sans digue,
Vont se délasser aux bords
Du bruit et de la fatigue.

Dieu soit béni, disent-ils,
Nous avons fini la chose !
Aux fleurs voici les pistils,
Le parfum, le satin rose ;

Au papillon bleu son vol,
Aux bois rajeunis leur ombre,
Son doux chant au rossignol .
A la vague son chant sombre !

Voici leur saphir aux cieux ,
A l'enfant son sein qui tente ,
A l'herbe ses bluets bleus ,
La Vierge sera contente !

— Mais voici que tout s'endort
Et qu'ils me disent : Poète !
Tiens voilà des rimes d'or ,
C'est là ta part de la fête.

Tu nous feras de doux chants
Que nous apprendrons aux roses ,
Pour les dire lorsqu'aux champs
Elles s'éveillent mi-closes.

Et certes mon rêve ailé
Eût fait une hymne bien belle
Si ce qu'ils m'ont révélé
Fût resté dans ma cervelle.

Car ils m'ont dit , Dieu le sait ,
Des rimes si bien éprises !
— Mais le Zéphyr qui passait
En passant me les a prises !

IX.

CEUX QUI MEURENT ET CEUX QUI COMBATTENT.

EPISODES.

Qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent? Sans doute, c'est triste de voir un poète de vingt ans qui s'en va, une lyre qui se brise, un aveugle qui s'évanouit; mais n'est-ce pas quelque chose aussi que le repos?

VICTOR HUGO — *Littérature et Philosophie mêlées*



I.

CEUX QUI MEURENT.

I.

Ce que je veux rimer , c'est un conte en sixains.
Surtout n'y cherchez pas la trace d'une intrigue.
L'air est sans fioriture et le fond sans dessins.
D'abord j'ai de tout temps exécré la fatigue ,
Puis , je n'ai jamais eu que des goûts fort succincts
Pour l'intérêt nerveux que le vulgaire brigue.

II.

J'ignore les journaux autant que l'Opéra ;
En choses d'éditeurs ma science est peu forte ;
Mais cependant je crois que d'abord on leur porte

Le substantif du livre et les *et cætera*.

Or donc, le substantif de ce conte sera,

Si vous le voulez bien, lecteur : *La Lyre morte*.

III.

Je ne sais pas comment les dramaturges font !

Quel est donc mon sujet?... Je l'avais dans la tête.

— Peu de chose, après tout : l'histoire d'un poète,

Un de ces gens honteux dont on fait un bouffon

Pour égayer son hôte à la fin d'une fête,

— Et de qui l'âme sombre est un vase profond.

IV.

Il n'était pas marquis, ni gendarme, ni comte :

C'était un pauvre hère. Il s'appelait Henri.

Un de ces mains sans force, au regard aguerri,

Dont l'orgueil est coulé dans un moule de fonte.

Gueux de peu de valeur qui rimaillent sans honte,

Et que vous méprisez, vous autres, gens d'esprit.

V.

Et vous faites fort bien. Pour nous. c'est autre chose :

Une larme du cœur est un riche trésor ;

Souvent nous pensons plus au parfum d'une rose.

Au zéphyr de la nuit empreint des chants du cor,
Qu'au matelas de pierre où notre front repose.
Tout ce que nous touchons a des paillettes d'or.

VI.

Donc en vous suppliant d'excuser ma manie ,
Je reprends mon langage. Au fait , il m'en coûtait.
L'huissier a bien le droit d'écrire son protêt
Dans un hideux patois que l'univers renie :
Je puis jeter le masque , et mon héros était
Ce que nous appelons un homme de génie.

VII.

Il vivait seul chez lui comme un vieux hobereau ,
N'ayant jamais voulu de femme pour maîtresse.
Mais il avait sa Muse et sa folle paresse
Et les trésors brûlants de son cigarrero.
Pour employer son temps, il mettait son ivresse
A noircir du papier devant un vieux bureau.

VIII.

Une telle existence est pour tous un mystère
Que je veux expliquer , et que je devrais taire.
Quand on est ainsi fait , on vit tout autrement

Que ne vit le prochain sur cette pauvre terre :
La douleur est pour l'âme un fécond aliment,
Et l'âme est un foyer qui s'endort rarement.

IX.

Le poète est tordu comme était la Sybille.
Lorsqu'un livre sincère est presque à moitié fait,
On sent qu'on a besoin d'air et qu'on étouffait.
On va se promener en courant par la ville,
Et l'inspiration brise le front débile.
Le beau sur la poitrine a le poids d'un forfait.

X.

On sent que comme l'aigle on domine la foule,
Qu'on est le vrai lien de la terre et du ciel,
Qu'on retient seul du doigt la croyance qui croule
Et qu'on mourra pourtant comme les deux Abel,
Car on a comme eux deux un sang divin qui coule
Pour teindre le gibet et pour laver l'autel.

XI.

Puis, on ne comprend pas qu'une hymne aussi parfaite
Ait mûri jusqu'au bout dans ce cadavre humain.
On se demande alors qui vous a fait prophète

Et qui vous conduisait dans cet ardent chemin ,
Vous, travailleur obscur, à qui les grands — du faite
Jetteraient une obole en passant — dans la main !

XII.

Henri s'entortillait dans cette étrange trame,
Sur le bitume gris près du Diorama,
Lorsque vint à passer une fort belle femme
Dont le regard voilé le prit et le charma.
Comme il était enfant, poète et vierge d'âme,
Il regarda longtemps cette femme — et l'aima.

XIII.

Or, cette femme avait une fort belle gorge.
Des doigts très-bien gantés, un mantelet crispin,
Des regards comme on croit que l'Amour grec en forge,
De ces regards ondés où le désir se peint,
Et de plus le profil à damner un rapin
Comme l'avait jadis mademoiselle George.

XIV.

Son front, païen dans l'âme, était petit, mais droit :
Son nez, beaucoup plus grec qu'on ne se l'imagine :
Ses cheveux étaient longs *comme un manteau de roi* :

Ses pieds savaient conter toute son origine ;
Enfin , cette autre Isis des bas-reliefs d'Égine
Avait la lèvre rouge à donner de l'effroi.

XV.

Je ne veux pas conter une bonne fortune.
Ces histoires d'amour font un énorme bruit ,
En somme cependant, quand on en connaît une,
On peut savoir à quoi le reste se réduit.
Je ne dirai donc pas comment la belle brune
Prit Henri pour amant un jour — non, une nuit.

XVI.

Henri vers ce bonheur s'avança les mains pleines,
Il courut à l'amour comme au cirque un martyr.
Venant comme quelqu'un qui ne doit pas partir ,
Il y jeta d'un coup ses bonheurs et ses haines ,
Comme aux marbres du bain—des bacchantes romaines
Leurs essences d'Emèse et leurs parfums de Tyr.

XVII.

Dans la Vénus de chair qu'il avait asservie
Il posa sa parure et son rythme et sa vie ,
Et s'en enveloppa comme d'un vêtement.

— Toute félicité nous est trop tôt ravie! —
Il s'aperçut un soir — Oh rien — tout bonnement
Que son rythme et sa vie avaient un autre amant.

XVIII.

Comme il ne singeait pas l'Othello de banlieue,
Il ne tua personne. Hélas! à pas comptés
Il sortit sans courroux, fit une bonne lieue,
Rentra, puis, allumant sa cigarette bleue,
— La maîtresse qu'on a sans infidélités —
Se dit — Je sais encor ce qu'il dit : Écoutez!

XIX.

« Puisque la seule enfant qui pouvait sur la terre
Etreindre ma pensée et toutes ses splendeurs
A refusé sa lèvre au fruit qui désaltère
Et comme un vieux haillon rejeté mes grandeurs,
J'achèverai tout seul ma course solitaire,
Et nul ne connaîtra mes sourdes profondeurs.

XX.

Passez autour de moi, femmes riches et belles!!
Je pourrais d'un seul mot conserver ces appas
Qui jauniront demain sous vos blanches dentelles;

Mais ce mot intini qui vous rend immortelles
Est mon secret, à moi, que je ne dirai pas,
Et la droite du temps effacera vos pas !

XXI.

O lutteurs gangrénés ! mourantes populaces !
Je sais sous quel fardeau vous vous courbez si lasses,
Et ma parole d'or allégerait vos pas.
Je pourrais ramener le bonheur sur vos places
Et sécher la sueur qui mouille vos repas ;
Mais ce mot qui guérit, je ne le dirai pas !

XXII.

Je veux voir le vieux monde élaborer le crime
Sous le marteau pesant de la fatalité,
Et, seul, aller debout sur l'éternelle cime,
Avare de ma force et de ma liberté,
Comme ma Muse va dans sa superbe rime,
Comme allaient mes héros dans l'immortalité ! »

XXIII.

Hélas ! comment finir le tableau que j'ébauche ?
Ce qui fut fait ensuite entre sa Muse et lui,
Nul ne le sut jamais et nul rayon n'a lui.

— Le serpent le rongait sous la mamelle gauche. —
Ont-ils fait de l'amour ou bien de la débauche?
Je ne le savais pas — je le sais aujourd'hui.

XXIV.

Un jour la pâle Mort vint frapper à sa porte ;
Il l'a fit rafraîchir , rajusta son bonnet ,
Et la complimenta , si bien qu'il fit en sorte
De pouvoir achever sa pipe et son sonnet.
Puis il offrit sa main pour lui servir d'escorte ;
Ce fut fini. — Voilà tout ce qu'on en connaît.

XXV.

Or, ce pauvre Henri, dont la mémoire est vide,
Fut le dernier poète à la lyre limpide.
Nul n'a pu retrouver son large diapason,
Et nous sommes restés pour fermer la maison.
Aussi , quand vous raillez notre horde stupide ,
Vous autres gens d'esprit, vous avez bien raison !

II.

Le poète pensif et déployant ses ailes
Pour s'envoler enfin ,
Souriait gravement à ses deux sœurs jumelles ,
La Douleur et la Faim.

Des souvenirs confus et des amours fanées
Où l'espoir avait lui,
Comme des compagnons de ses jeunes années
Se groupaient devant lui.

Il revoyait le temps où, dans la fange immonde,
Il cherchait sur ses pas
La Gloire, cette fleur qu'il rêvait en ce monde,
Et qu'on n'y cueille pas!

Et le moment fatal où tous ceux de la terre ,
De la plaine et des monts,
Avaient dit : Tu n'es pas , ô rêveur solitaire ,
De ceux que nous aimons !

Et , parmi ces flots d'ombre , un souvenir de femme
Illuminait ses traits ,
Comme par un beau soir un doux rayon de flamme
Glisse entre deux cyprès.

D'un ange , dans son rêve , il retrouvait l'image ,
Et de son œil hagard
Il croyait l'entrevoir à travers le nuage
Qui voilait son regard.

Oh ! non , se disait-il , c'est de mon agonie
Un fantôme trompeur ,
L'ange des heureux jours aux jours mauvais renie ,
La misère fait peur !

L'ingrat ne savait pas que malgré son blasphème
Son rêve s'achevait ,
Et que la jeune fille était , vivant poëme ,
Assise à son chevet.

Sur le front du mourant elle posa sa tête ,
Attendant un adieu ,
Avant que l'Ange prit cette âme de poète
Pour la mener à Dieu .

Or, c'était une chose étrange et sérieuse
Que d'unir sans remord
Aux lèvres d'un mourant cette lèvre rieuse ,
Cette vie à la mort !

Je ne sais quel espoir et quel sombre délire
Vint passer sur ce lit ,
Mais voilà ce que dit l'âme vierge à la lyre ,
La lèvre au front pâli :

Pourquoi douter ainsi de l'avenir immense
Et rester abattu ?
Où l'homme voit finir son pouvoir , Dieu commence ;
Il nous aime , vois-tu !

Il conserve à ta vie ardemment dépensée
Le ciel de bien des jours ,
Pour ouvrir au soleil la fleur de ta pensée
Et nos jeunes amours .

— Oh ! dit-il, mots divins ! Amour et Poésie !

Ineffable trésor !

Je vous ai savourés comme un flot d'ambrosie

Dans une coupe d'or !

Comme j'aimais alors les bois et les prairies ,

Le ciel , tableau changeant ,

Les oiseaux veloutés , les fleurs de pierreries ,

Les rivières d'argent !

Le monde était petit pour ma pensée agile ,

Mon rêve était partout ;

Alors je voyais tout dans les chants de Virgile ,

Et Virgile dans tout !

Je remplissais d'espoir mon âme fécondée

Et mes désirs sans frein ,

Comme un sculpteur emplit avec sa large idée

Les marbres et l'airain !

J'aimais la Liberté , cette déesse antique

Dont les jours sont passés ,

Et qui chantait jadis un radieux cantique

Sur ses fils trépassés ;

Cette mère toujours féconde et toujours belle
 Qui, les deux bras ouverts,
Elreint les nations, et comme une Cybèle
 Allaite l'univers!

Mais mon rêve à présent s'éteint, comme une flamme
 Qu'on soufflera demain,
Et j'ai vu s'épuiser cette lampe de l'âme
 Qui devrait mon chemin.

Car, lorsque brille au loin dans un horizon sombre
 Un éclat vif et beau,
Tous ceux qui sur nos fronts ne règnent que par l'ombre,
 Éteignent le flambeau.

Toute clarté leur jette, innocente ou hardie,
 Un désespoir amer;
En effet, l'étincelle est tout un incendie,
 La source est une mer!

Aussi lorsqu'ils ont vu nos astres sur leur route
 Avoir mille rayons,
Ils ont élaboré l'épais brouillard du doute
 Sur ce que nous croyons.

Lorsque nous leur disions nos chants—des chants sublimes
Qu'ils ne comprenaient pas,
Ils les examinaient, ces épilucheurs de rimes,
Avec leur froid compas.

Lorsque nous demandions les vierges diaphanes
Dont le maître étoila
Notre ciel obscurci, de viles courtisanes
Répondaient : Nous voilà !

Mais j'en ai trouvé deux plus froides que les autres
Dans leur satiété,
Deux — l'Envie et la Faim — les plus dignes apôtres
De la société !

Si bien que j'ai semé ma croyance profonde
Dans ce monde mauvais,
Sans trouver ma patrie ici-bas plus féconde
Que celle où je m'en vais !

— Oh ! tu ne peux mourir, dit la tremblante femme ;
Tu seras heureux, vois !
Car je retremperai ton âme dans mon âme
Et tes chants dans ma voix.

Mais si tu l'as maudit, et si tu veux qu'il tombe ,
Seigneur, si tu le veux !
Fais-moi mourir aussi. Pour linceul dans sa tombe
Il aura mes cheveux.

Or, Dieu prêta l'oreille à ces voix de la terre.
Des deux enfants liés ,
Il ne resta plus rien, qu'un tombeau solitaire
Et des chants oubliés.

Novembre 1859

III

I.

Patientez encor pour une autre folie.
Les temps sont si mauvais, que pour son pauvre amant
Ma Muse de nectar n'a gardé que sa lie.
Donc, j'ai connu jadis sous l'azur d'Italie
Deux frères de Toscane au langage charmant,
Qui n'avaient qu'eux au monde et s'aimaient saintement.

II.

Deux lutteurs aguerris, formidables athlètes,
Jetés dans le champ clos de la société,
Deux nobles parias — en un mot, deux poètes

Fouillant dans la nature avec avidité.
Ou plutôt — ils formaient un poète à deux têtes,
Et se cachaient ainsi, l'un sous l'autre abrité.

III.

Oui, frères en effet ! J'ai dit qu'ils étaient frères :
Je ne sais s'ils avaient sucé le même lait
Ou s'ils s'étaient pendus aux gorges de deux mères,
Mais ils craignaient de même et la honte et le laid,
Et — s'étant rencontrés le soir aux reverbères,
Tous deux comme un bonheur s'étaient pris au collet.

IV.

Leurs noms et leurs passés, faut-il que je les dise ?
— L'un s'appelait Gaston, et l'autre Sténio.
Le plus âgé des deux, c'était Gaston. La bise
Avait connu longtemps les trous de son manteau
Comme la pauvreté son lit. — De Cidalise
Il n'en avait aucune, ayant aimé trop tôt.

V.

Au fait, son existence avait été bizarre,
Car il était né bon dans un siècle de fer.
Barde dépaysé dont la folle guitare

Arrêtait le passant pour lui dire un vieil air,
Le monde le courba sous sa rigueur avare,
Et le fit, de son ciel, rouler dans un enfer.

VI.

Tout enfant, il aima sa mère — une danseuse
De Parme — qui louait à tout prix son coton.
Or, un jour, au sortir d'une nuit amoureuse
Avec Rafaello, seigneur d'assez haut ton,
Comme il trouvait l'enfant d'une mine joyeuse,
Elle le lui vendit pour cent ducats — dit-on.

VII.

Ce seigneur l'aima fort trois jours. Mais sa maîtresse,
Femme blonde, aux yeux noirs, qui le tenait en laisse,
S'amouracha bientôt d'un horrible épagueul.
Si bien — qu'en un collège et près de sa paresse,
Par un beau soir d'été, Gaston se trouva seul
Comme un chevalier mort aux fers de son linceul.

VIII.

Dans ces groupes d'enfants, compagnons de son âge,
Dont les regards amis le conviaient aux jeux,
Gaston ne se dit rien, sinon que sous les cieux

Rien ne vaudrait pour lui sa liberté sauvage,
Sa course vagabonde aux sables du rivage,
Et les enivremens de son cœur soucieux.

IX.

Quoiqu'il fût ennemi de toute amitié fausse,
Un d'entre eux, fin matois qu'on nommait Annibal,
Lui fit croire un instant à ces rêves qu'exauce
L'être à qui le soleil fait un manteau royal.
— Donc, voilà son ami qui le baisse et le hausse
Comme un polichinelle au bout d'un fil d'archal.

X.

Plus tard il pend sa vie aux lèvres d'une femme
— N'ayant que des glaçons sous une chair de flamme—
Qui le berce brûlant sur son cœur endormi,
Et lorsque sur la couche il a laissé son âme,
Il trouve un soir la belle ivre, et nue à demi,
Qui rêve son remords aux bras de son ami.

XI.

C'est ainsi qu'il était — malheureux et tranquille,
Songeant aux vrais plaisirs si rares et si courts,
Trouvant l'amour un mot, trouvant la femme vile,

Et le cœur encor plein de ses jeunes amours,
Quand, près de la taverne où s'écoulaient ses jours,
Il vint à rencontrer Sténio par la ville.

XII.

Papillon de la rose et frère de l'oiseau,
C'était un doux jeune homme enivré d'ambrosie,
Amoureux du repos et de la fantaisie,
Laisant courir sa barque aux effluves de l'eau,
Et, dans les bras nerveux de sa Muse choisie,
Couché nonchalamment, comme dans un berceau.

XIII.

La vaste Poésie est faite avec deux choses :
Une Ame, champ brûlé que fécondent les pleurs,
Puis une Lyre d'or, écho de ces douleurs,
Dont la corde se plie à ses métamorphoses,
Et vibre sous la peine et sous les amours roses,
Comme à chaque zéphyr font les saules pleureurs.

XIV.

Oh ! lorsqu'on prend un livre et que l'on daigne lire
Une riche pensée écrite en nobles vers,
On ne sait pas combien la page et le revers

Ont pu coûter souvent de farouche délire
Et combien le gazon a de gouffres ouverts ! —
— C'est Gaston qui fut l'Ame, et Sténio la Lyre.

XV.

C'était un assemblage étrange, et que je veux
Vous peindre :— l'un riant d'un sourire nerveux
Et sentant chaque jour le désespoir avide
Graver sur son front large une nouvelle ride,
— Et l'autre, frais et rose avec de blonds cheveux,
Et foudroyant le mal de son doute candide.

XVI.

Eh bien — l'un si joyeux et l'autre si souffrant,
Ils avaient confondu leurs deux âmes jumelles :
La souffrance brisée avec ses sombres ailes
Emportait le bonheur pour le faire plus grand,
Noyant sa douce voix dans les plaintes mortelles
« Comme un flot de cristal dans un sombre torrent. »

XVII.

C'est ainsi que Gaston dans ses longues veillées
Disait à Sténio ses désillusions,
Ses premiers jours de foi, diaprés de rayons,

Ses espérances d'or sans cesse émerveillées ,
— Et comment sans terreur les haines éveillées
Souillent de leur venin tout ce que nous croyons.

XVIII.

Après avoir conté sa jeunesse si franche
Pleine d'enthousiasme et de rêves touchants,
Amoureuse des bois, de la nuit et des champs,
Et de l'oiseau craintif qui chante sur la branche,
Il lui parlait de l'homme, et disait ce qui tranche
Les fils de soie et d'or de l'amour et des chants.

XIX.

Il lui disait comment, après des nuits de joie
Où l'amour étoilé semble un firmament bleu,
On s'éloigne à pas lents de la couche de soie,
Emportant dans son cœur la jalousie en feu,
Et comment à genoux, quand ce spectre flamboie,
On frappe sa poitrine en criant : O mon Dieu !

XX.

Mais Sténio, pressant son âme parfumée
Et blanche jusqu'au fond comme une jeune fleur,
Enveloppait Gaston de la foi de son cœur.

Il disait, entouré d'une blanche fumée,
Et caressant à flots sa cigarette aimée :
Si c'est un rêve, ami, je veux rêver bonheur.

XXI.

Je veux croire à l'amour, à la nature, à l'ange,
Croire au baiser limpide, au serrement de main.
Au rythme harmonieux, au nectar sans mélange,
Aux amantes qui font la moitié du chemin,
Et penser jusqu'au bout que leur blonde phalange
En nous quittant le soir rêve le lendemain.

XXII.

Je croirai que le monde est une grande auberge
Où l'hospitalité sans défiance héberge,
Comme le grand seigneur, le passant hasardeux,
Et leur prête son lit sans se soucier d'eux.
Gaston, qui l'avait su, répondait : O cœur vierge !
Et, la main dans la main, ils souriaient tous deux.

XXIII.

Mais lorsqu'ils se quittaient, c'était comme une trêve
Où chacun, dans son cœur, changeant de souvenir,
Y sentait circuler une nouvelle sève

Et comme un feu divin la force revenir.
Car ils rêvaient tous deux, sans s'avouer leur rêve,
Sténio, de douleur — et Gaston, d'avenir !

XXIV.

Et s'il voulait parfois attendre sur sa route
Le coursier de Lénore et le saisir aux crins,
Il se disait en lui, comme l'homme qui doute :
Qui soustraira mon frère aux dangers que j'ai craints ?
Je lui dois ma douleur, et je la lui dois toute,
Et j'en garde pour lui les splendides écrins.

XXV.

Mais lorsque Sténio fut complet, que la gloire
L'eût porté rayonnant à son temple d'ivoire,
Gaston pensa tout bas : O mort que je rêvais !
Puisque j'ai pour toujours assuré sa mémoire
Et qu'il sait à présent tout ce que je savais,
Je n'ai plus rien à dire au monde — et je m'en vais !

XXVI.

J'étais le piédestal de sa blanche statue :
Les peuples aujourd'hui la lèvent de leurs fronts.
Ainsi le seul orgueil que ma pensée ait eue

Aura pu s'accomplir à l'abri des affronts,
Je serai tombé seul sous le coup qui me tue,
Et le repos m'attend dans la tombe : — mourons !

XXVII.

Oui, mourons aujourd'hui. Car si ma douleur cesse,
Je laisse l'agonie à celle que j'aimais.
Au milieu des plaisirs, du bruit, de la paresse,
Des chants harmonieux qui ne mourront jamais,
Les chants de Sténio — vont lui dire sans cesse :
Regarde, ô Dalilah ! la tombe où tu le mets !

XXVIII.

Par malheur, Sténio ne savait pas maudire.
Il perdit — le poète à la coupe de miel !
Ces vers remplis de pleurs et de rage et de fiel.
Je cherche en vain, dit-il, mon magique délire,
Car Gaston était l'Ame, et moi j'étais la Lyre,
Et l'âme de ma lyre est remontée au ciel !

CEUX QUI COMBATTENT.

I.

La ville, mer immense, avec ses bruits sans nombre,
A sur les flots du jour replié ses flots d'ombre,
Et la Nuit, secouant son front plein de parfums,
Inonde le ciel pur de ses longs cheveux bruns.
Moi, pensif, accoudé sur la table, j'écoute
Cette haleine du soir que je recueille toute.....

Plus rien! — ma lampe seule, en mon réduit obscur
De son pâle reflet inondant le vieux mur,
Dit tout bas qu'au milieu du sommeil de la terre
Travaille une pensée étrange et solitaire.
Et cependant ma tête est lourde, et je ne sens
Nul écho dans mon âme à mes pâles accents,

Et mes doigts engourdis laissent tomber ma plume.
C'est le sommeil qui vient... — non, mon regard s'allume,
Mon front est tout brûlant, ma main a frissonné.
Quel est ce bruit lointain ?... Ah ! l'horloge a sonné !
Et la page est encor vierge. Mon corps débile
Se débat sous le feu d'une fièvre stérile,
J'attends en vain l'idée et l'inspiration.
Comme tu me mentais, splendide vision
Qui venais me bercer d'une espérance vaine !
Être impuissant !... n'avoir que du sang dans la veine !
Avoir voulu d'un mot définir l'univers,
Et ne pouvoir trouver l'arrangement d'un vers !
Me suis-je donc mépris ? Dans mon cœur qui ruisselle
Dieu n'avait-il pas mis la sublime étincelle ?

Oh si ! je me souviens. En mes désirs sans frein,
Enfant, j'ai vu de près les colosses d'airain ;
Je cherchais dans la forme ardemment fécondée
Le moule harmonieux de toute large idée,
J'allais aux géants grecs demander tour à tour
Quelle grâce polie ou quel rude contour
Fait vivre pour les yeux la synthèse éternelle.
L'esprit épouventé, je me perdais en elle,
Tâchant de distinguer dans quels vastes accords
Se fondent les splendeurs des âmes et des corps.
Et méditant déjà comment notre génie
Impose une enveloppe à la chose infinie.

Hélas ! mornes amants, un jour nous nous laissons
D'animer la statue aux superbes glaçons.
Pourquoi m'as-tu quitté, Muse blanche ? O ma lyre !
Quel ouragan t'a pris ton suave délire ?
Quelle foudre a brisé votre prisme éclatant,
O mes illusions de jeunesse ? Pourtant
J'aime encor les longs bruits, le ciel bleu, le vieil arbre,
Les lointains discordants, — et ma strophe de marbre
Sait encor rajeunir la grande Antiquité.
O Muse que j'aimais, pourquoi m'as-tu quitté ?
Pourquoi ne plus venir sur ma table connue
Avec tes bras nerveux t'accouder chaste et nue ?

Jetons les yeux sur nous, vieillards anticipés,
Cœurs souillés au berceau, parleurs inoccupés !
Ce qui nous perdra tous, ce qui corrode l'âme,
Ce qui nous fait plus vains qu'un sourire de femme,
C'est notre orgueil béant, spectre qui devant nous
Illumine les fronts de la foule à genoux ;
Le poison qui décime en un jour nos phalanges,
C'est ce désir de gloire et de vaines louanges
Qui fait bouillir le sang au fond du cœur gonflé.
Oh ! nous avons l'orgueil risiblement enflé,
Nous autres ! travailleurs qui voulons le salaire
Avant l'œuvre, et montrons une sainte colère
Pour avoir les lauriers avant la lutte ! Enfants
Qui, le cigare en main, nous rêvons triomphants,

Vierges encor du glaive et du champ de bataille!
Nabots enorgueillis qui haussons notre taille
Sur les calculs étroits de notre ambition,
Qui, blasés sans avoir connu la passion,
Croyons sentir en nous cette verve stridente
Que l'enfer avait mis dans la plume du Dante,
Ou le doute fatal qui, planant sur Byron,
Avait tordu son âme et sillonné son front!

Devant nous sont passés quelques sombres génies
Aux chants illuminés de fauves harmonies
Dont nous psalmodions une note au hasard.
Tout fiers d'avoir produit un pastiche bâtard,
D'avoir éparpillé quelques syllabes fortes,
Des Panthéons sacrés nous assiégeons les portes
Et nous parlons de gloire et de postérité.
C'est un rêve honteux — honteux, en vérité!

Quand nous aurons longtemps sur les livres antiques
Interrogé le sens des choses prophétiques,
Lu sur le livre blanc des marbres de Paros
Et l'énigme des dieux et celle des héros;
Dans le livre du monde, à la page où nous sommes,
Quand nous épellerons le noir secret des hommes,
Quand nous aurons usé sans relâche nos fronts
Sous l'étude, et non pas sous de justes affronts,

— Nous pourrons, sans pâlir, de notre voix profonde
Dire au monde : C'est nous ! et remuer le monde.

Jusque là, repliés, aux Zoïles méchants
Voilant avec amour l'ébauche de nos chants,
Étreignons la nature, et mesurons sans crainte
Ce bas-relief géant dont nous prenons l'empreinte !

Fevrier 1842.

II.

Cependant qu'enivrés à ta mamelle, ô Mère!
O Douleur ! nous tordons notre agonie amère
Pour en donner le suc aux disciples ; que seuls
Nous marchons sans repos, drapés dans nos linceuls,
Aux champs où sur nos pas la moisson devient mûre,
Derrière nous grossit un sauvage murmure —
Semblable à ces cris sourds, que la nuit l'Océan
Râle des profondeurs de son gouffre héant.

Quel orage au sein de la nue
Menace notre épaule nue
Et s'amonce dans les airs?
Quel crime nous faut-il absoudre
Quelle main va réduire en poudre

Nos corps d'argile? Quelle foudre
Ceint une couronne d'éclairs?

C'est l'ardente amazone à la peau rude et noire
Qui vous mord en vous embrassant,
Muse d'en bas qui sait pour chanter sa victoire
Teindre un iambe avec du sang ;
C'est la fille en haillons — la fauve populace ,
C'est la Bacchante des trois jours
Qui nous montre sa plaie et nous dit qu'elle est lasse
De tailler sa chair aux vautours ;
Elle vient appuyer sa tête sur nos têtes,
Sur notre front son front hâlé :
Qu'avez-vous fait, dit-elle, ô risibles poètes!
Le jour où je vous appelai ?
Lorsque je soulevais les pavés de la rue
Pour en écraser les tyrans,
Avez-vous arrêté le soldat qui se rue
Comme l'onde des noirs torrents ?
Avez-vous adouci cette blessure vide
Qui buvait le sang à ma peau ?
Avez-vous, sans pâlir — de votre glaive humide
Fait une hampe au vieux drapeau ?
Lorsque la royauté me broyait de ses haines
Vous chantiez les jeux et les ris,
Vous déploriez tout haut les rigueurs inhumaines
Des Lucindes et des Chloris !

Quand, la jambe sanglante et le bras en écharpe
 Je sauvais encor l'univers,
 Qu'avez-vous fait — sinon, de jeter votre harpe
 A la folle nymphe des airs?
 Dieu n'est que le Dieu fort, et sa droite n'exauce
 Que celui qui lutte et qui veut;
 Mais votre chant plaintif est une note fausse
 Où nul principé ne se meut !

En sortant des combats où j'ai de ma bravoure
 Pulvérisé les bataillons,
 Je reprends ma charrue aux mains, et je laboure
 La terre ingrate des sillons,
 Et puis — si la sueur inonde mon front blême,
 Si le ciel fait des jours mauvais —
 J'essuie à mes deux mains la sueur — et de même
 Je reprends ma course — et je vais !
 Vous, fainéants bavards qui vous dites poètes,
 Pygmalions abâtardis,
 Vous êtes spectateurs à mes sanglantes fêtes,
 O poètes, soyez maudits !

Quel est le but sublime où tend votre existence ?
 Quel est chez nous votre métier ?
 Vous jette-t-on un sou pour écrire une stance,
 Pour tacher d'encre le papier ?

Mendiants ! mendiants ! Pour abriter vos membres
Et vous faire un morceau de pain,
Vous usez vos genoux aux nobles antichambres,
Chacun de vous est un Crispin
Dont la lâcheté ment à notre fureur sainte ;
 Vos mains larges, vos cous tendus
Vous donnent le nectar quand nous buvons l'absinthe :
Soyez maudits, hommes vendus !

Mais nous, sans écouter cette plainte frivole,
Nous faisons résonner nos cœurs, ces luths d'Éole,
Et meurtrissons nos pieds aux cailloux du chemin.
Car nous savons que Dieu nous a pris par la main
Dans un jour de bonté pour être ses apôtres,
Et que notre labeur n'est pas celui des autres.
De même — nous savons si notre front pâlit
En face de la Faim assise à notre lit.

Dieu dit à l'astre errant dans le vide du monde :
Tes yeux éclaireront la terre. Il dit à l'onde :
Tu tiendras dans ton sein ma colère, et tes flots
Soulèveront la nef des hardis matelots.
Mais il nous dit : Pleurez sur la foule blasée,
Et vos pleurs me seront une utile rosée.
Qu'importe ce qu'on peut nous envoyer d'affronts ?
Tant que nos pleurs seront utiles — nous vivrons !

Mais quand vers lui notre prière
S'élance, le Dieu de lumière
Nous sourit comme à ses élus,
Et vers les éternelles voûtes
Où nos âmes aspirent toutes,
Il nous ouvre de larges routes
Dont les profanes sont exclus.

De ce gouffre lointain où s'agitent les hommes,
Qu'importe si leurs cris nous blasphèment—Nous sommes!

Novembre 1839.

III.

Oh ! lorsqu'incessamment tant de caprices noirs
S'impriment à la rame,
Et que notre *Thalie* accouche tous les soirs
D'un nouveau mélodrame ;

Que les analyseurs sous leurs gros feuillets
Jettent leur sel attique,
Et, tout en disséquant, chantent sur tous les tons
Les devoirs du critique ;

Que dans un bouge affreux des orateurs blafards
Dissertent sur les nègres,
Que l'actrice en baillons étale tous ses fards
Sur ses ossements maigres ;

Qu'au bout d'un pont très-lourd trois cents provinciaux
Tout altérés de lucre,
Discutent gravement en des termes si hauts
Sur l'avenir du sucre ;

Que des Phœbus crasseux en des termes d'argot
Flattent leur Muse vile,
Encensent Dennery, jugent Victor Hugo,
Et font du vaudeville ;

Lorsqu'on se dit poète en saupoudrant d'aplomb
Des strophes chevillées,
Que sans nulle vergogne on expose au salon
Des femmes habillées ;

Que chez nos miss Lilas entre deux verres d'eau
Un grand renom se forge,
Que nos beautés du jour, reines par Cupido,
N'ont pas même de gorge ;

Qu'entre des arbres peints, à ce vieil Opéra
Dont on dit tant de choses,
Les fruits du cotonnier qu'un lord Anglais palra
Dansent en maillots roses ;

Que ne puis-je, ô Paris ! vieille ville aux abois,
Te fuir d'un pas agile,
Et me mêler là-bas, sous l'ombrage des bois,
Aux bergers de Virgile !

Voir les chevreaux lascifs errer près d'un ravin,
Ou parcourir la plaine,
Et, comme Mnasyllus, rencontrer, pris de vin,
Le bon homme Silène ;

Près des saules courbés poursuivre Amaryllis
Au jeune sein d'albâtre,
Voir les nymphes emplir leurs corbeilles de lis
Pour Alexis le pâtre ;

Dans les gazons fleuris, au murmure de l'eau,
Dépenser mes journées
A dire quelques chants aux filles d'Apollo
En strophes alternées ;

Chanter le beau Daphnis par le trépas atteint ,
Et, malgré les satires,
Mieux qu'Alphesibœus en dansant au festin
Imiter les satyres!

X.

SONNET.

N^o 115 point des sonnets
POÈMES DE JOSEPH DELORME



SONNET

On a dit qu'une vierge à la parure d'or
Sur l'épaule des flots vint de Cypre à Cythère,
Et que ses pieds polis, en caressant la terre,
A chacun de ses pas laissèrent un trésor.

L'oiseau vermeil qui chante, en prenant son essor,
Mit de plus doux parfums à son chant solitaire,
Et les ruisseaux glacés où l'on se désaltère
Redirent aux oiseaux des chants plus doux encor.

La fleur s'ouvrit plus pure aux baisers de la brise ,
Et sous les myrtes verts la vierge plus éprise
Releva dans ses bras son amant à genoux.

De même quand plus tard , autre Anadyomène ,
L'âme du fils de Dieu vint rayonner sur nous ,
Toute chose fleurit au fond de l'âme humaine.

Juin, 1842.

XI.



Trois beautés à la tête blonde
Pour une mission profonde
Ont rayonné sur notre monde :

Vénus, la forme et la beauté ;
Maria, la mysticité ;
Madeleine, la charité.

Toutes trois, dans la même extase,
Sur nos pieds tout souillés de vase
Jettent les parfums de leur vase.

Jun 1842.

XII.

SONNET

Une idée dans un sonnet, c'est un
goutte d'essence dans une larme de
cristal

ESSAIS DE JOSUË PÉLOUSE



SONNET.

Quand les trois déités à la charmante voix
Aux pieds du blond Paris mirent leur jalousie,
Pallas dit au berger : Si ton cœur m'a choisie,
Je te réserverai de splendides exploits.

Juon leva la tête, et lui dit : Sous tes lois
Je mettrai, si tu veux, les trônes de l'Asie,
Et tu dérouleras ta riche fantaisie
Sur les fronts inclinés des peuples et des rois.

Mais Vénus de Paphos, la vivante sculpture,
Sans prononcer un mot, dénoua sa ceinture,
Et dans leur majesté dévoila ses seins nus.

Problème, but, principe, esprit caché du monde,
Tout est là, voix divine et rythmes inconnus,
Et seule, la mamelle est la source féconde.

Jun 1842.

XIII.



La Coupe, le Sein et la Lyre,
— Livre où peu de gens savent lire —
Enfantent le triple délire.

Dans la Coupe est, au fond du vin,
L'Amour, ce problème divin
Dont le mot s'écrit sur le Sein.

A la Lyre, enfant d'Ionie,
Que le vulgaire admire et nie,
On boit la divine harmonie.

Juin 1842.

XIV

AMOUR IDOLATRE.

Les sages poètes, mais idolâtres, de Rome et d'Athènes, ignoraient la céleste dignité de la femme, révélée plus tard aux hommes par le Dieu qui voulut naître d'une fille d'Ève.

VICTOR HUGO. — *Littérature et Philosophie mêlées*



AMOUR IDOLATRE.

Mètre divin, mètre de bonne race,
Qui fais bondir un corsage indompté,
Toi qui jadis combattais pour Horace,
Dactyle sculpté!

Fais-moi fléchir la nymphe diaphane
Que je désire avec un doux émoi,
Quoique son cœur méprise pour Diane
Et Vénus et moi!

Car, chaque nuit, les Grâces, sœurs fidèles,
Dont le front porte un diadème d'or,
Baisent son sein lorsque, blanche comme elles,
Lydia s'endort

Si, dem i-nue et par un ciel de flamme,
Elle poursuit l'ombre sous vos roseaux,
Oh ! chantez-lui de doux épithalames,
Naiades des eaux !

Inspire-moi, toi qui portes la lyre,
Pour terminer un martyre si long,
Des chants empreints d'un amoureux délire,
Phœbus Apollon !

Quand près de moi, sans regret et sans armes,
Les seins épars sur le lit embaumé,
Elle boira le désir dans les larmes
Du Phalère aimé ;

Reine de Gnide, au temple qu'on assiège,
Je veux t'offrir avec un myrte vert
Des tourteraux plus blancs que n'est la neige
Ou le lis ouvert !

XV.



Que, malgré le rire moqueur,
Toutes les prémices au cœur
Font éclore un plaisir vainqueur !

Les premières amours couvertes,
Les premières robes ouvertes
Et les premières feuilles vertes !

Car, tout courbé par les autans,
En soi l'on rappelle en tout temps
Mai du cœur et mai du printemps !

Juin 1842.

XVI.

AMOUR ANGÉLIQUE.

Oh! l'amour ! dit-elle, — et sa voix trem-
blait, et son œil rayonnait. — c'est être deux
et n'être qu'un. Un homme et une femme
qui se fondent en un ange, c'est le ciel.

VICTOR HUGO. — *V-D de Paris.* — liv. II, chap. VII



AMOUR ANGÉLIQUE.

L'ange aimé qu'ici-bas je révère et je prie
Est une enfant voilée avec ses longs cheveux.

A qui le ciel, pour qu'elle nous sourie,
A donné le regard de la vierge Marie.

Ame que le ciel expatrie
Pour qu'elle recueille nos vœux,
Jeune âme limpide et fleurie
Comme les fleurs de la prairie
Aux calices roses ou bleus !

Comme l'autre Eloa, c'est la sœur des archanges,
Qui, pour nous relever avec ses chants d'amour,
A quitté les blondes phalanges
Et souille ses pieds blancs à parcourir nos fauges.

Aussi nos amours sont étranges :
Ce sont des rêves sans détours,
Ce sont des plaisirs sans mélanges,
Des extases et des échanges
Qui dureront plus que les jours !

C'est un chemin frayé plein d'une douce joie,
Un vase de parfums, une coupe de miel,
Un météore qui flamboie
Comme un beau chérubin dans sa robe de soie

Il ne craint pas que Dieu le voie :
C'est un amour pur et sans fiel
Où toute notre âme se noie
Et dont l'aile ne se déploie
Que pour s'élançer vers le ciel !

Juin 1842.

XVII.

LOYS.

BALLADE

Elle cueille des margerites et les
effeuille pour s'assurer de l'amour de
Loys.

EURODICE GARTIER. — *Giselle* — Acte I, scène IV.



LOYS.

Mon Loys, j'ai, sous vos prunelles,
Oublié, dans mon cœur troublé,
Mon époux qui s'en est allé
Pour combattre les infidèles.
Quand nous le croirons loin encor
Il sera là, Dieu nous pardonne !

Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

J'ai lu dans un ancien poëme
Qu'une châtelaine autrefois
Pour un page à la douce voix
Oublia son époux de même.
Elle gardait comme un trésor
Ces extases qu'un ange donne.
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

La châtelaine était duchesse,
Mille vassaux étaient son bien,
Et son bel amant n'avait rien
Que ses cheveux blonds pour richesse.
Pour cet enfant aux cheveux d'or
La dame eût donné sa couronne.
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

Ces enfants qu'un doux rêve assemble
Ont souvent passé plus d'un jour

A se dire des chants d'amour,
Ou bien à regarder ensemble
Les oiseaux prendre leur essor
Du haut de la tour hexagone.
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

Ou bien ils passaient leurs journées
A revoir d'auréoles ceints
Les bonnes vierges et les saints
Dans les Bibles enluminées.
C'est ainsi que l'amour s'endort
Sans écouter l'heure qui sonne.
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

Un soir que dans un long délire
Leurs lèvres roses s'assemblaient
Et que leurs doux baisers semblaient
Les frémissements d'une lyre,
On entendit au corridor
Les pas de l'époux en personne.
Mon beau page, quel bruit résonne ?
Est-ce lui qui sonne du cor ?

Leur étonnement se devine.
Le malheureux page exilé,
Plein d'un regret inconsolé,
Alla mourir en Palestine,
Sans savoir ce qu'il advint. Or,
La dame au couvent mourut nonne.
Mon beau page, quel bruit résonne?
Est-ce lui qui sonne du cor?

Février 1841

XVIII.



Devant l'Océan vert, plein de biens et de maux,
Qui gémit et qui pleure avec d'étranges mots,
Les yeux épouvantés de ce spectacle grave,
Où par des chocs géants le doigt de Dieu se grave,
Je me suis dit souvent que nos haines nous font
Sous le flot qui nous porte un abîme sans fond,
Avec de forts lutteurs qui déchirent les vagues,
Et des mâts fracassés dans les horizons vagues !

Février, 1844

Comme on voit, en quittant la source où chacun but
Les coursiers du désert voler au même but,
Comme, aux larges forêts du Nouveau-Monde, on conte
Que ruisseaux et torrents dont s'ignore le compte
Tombent échevelés dans une même nuit ;
De même le prophète et l'envieux qui nuit,
De même, nos espoirs et nos haines, tout tombe
Dans le gouffre béant qui s'appelle la tombe !

Février 1844

XIX.

LEILA.

CHANSON.

Tous loue Leïla en vers qui, par
leur encharnement, donnent l'idée
d'une étoffe rayée d'Yemen.

TRADUCTION D'UN GHAZEL ARABE.



LEILA.

Il semble qu'aux sultans Dieu même
Pour femmes donne ses houris.
Mais, pour moi, la vierge qui m'aime,
La vierge dont je suis épris —

Les sultanes troublent le monde
Pour accomplir un de leurs vœux. —
La vierge qui m'aime est plus blonde
Que les sables sous les flots bleus.

Le duvet où leur front sommeille
Au poids de l'or s'amoncela. —
La fleur qui s'ouvre est moins vermeille
Que les lèvres de Leïla.

Elles ont le lac qui miroite,
Les colliers d'or et le turban. —
Sa taille flexible est plus droite
Que les cèdres du mont Liban!

Elles ont le hamac qui penche
Et les berce en son doux essor. —
L'étoile au front des cieux est blanche
Mais sa joue est plus blanche encor.

Elles ont la fête nocturne
Aux lueurs des flambeaux tremblants. —
Ses bras comme des auses d'urne
S'arrondissent polis et blancs.

Elles ont de beaux bains de marbre
Où sourit le ciel étoilé. —
Elle dormait au pied d'un arbre
Et j'ai vu son sein dévoilé.

Chaque esclave au sultan veut plaire
Comme chaque fleur au soleil. —
Elle n'a pas eu de colère
Lorsque j'ai troublé son sommeil.

Dans leurs palais d'or, prisons closes,
Leurs chants endorment leurs ennuis. —
Elle m'a dit tout bas des choses
Que je rêve tout haut les nuits!

Sa Hautesse les a d'un signe.
Il est le seul et le premier. —
Ses bras étaient comme la vigne
Qui s'enlace aux bras du palmier!

Quand un seul maître a cent maîtresses
Un jour n'a pas de lendemain. —
Elle m'inondait de ses tresses
Pleines d'un parfum de jasmin!

Ce sont cent autels pour un prêtre,
Ou pour un seul char cent essieux. —
Nous avons cru voir apparaître
La neuvième sphère des cieux!

Quelquefois les sultanes lèvent
Un coin de leur voile en passant. —
Nous avons l'extase que rêvent
Les élus du Dieu tout-puissant!

Leur passage est la perte sûre
Des amants qui l'ont épié. —
Laissez-moi baiser sa chaussure
Et mettre mon front sous son pié!

XX.



— Pourquoi, courtisane ,
Vendre ton amour,
La fleur diaphane ,

La fleur diaphane
Que fleurit le jour
Et que la main fane ,

Le lis blanc d'amour?

— Pourquoi, blond poète,
Ouvrir au passant
Ta douleur muette,

Ta douleur muette,
Fleur teinte de sang
Que la foule jette

Et brise en passant?

— Ton parfum de femme
Brûle pour chacun :
Tu souilles la flamme ! .

— Tu souilles la flamme!
Tout a son parfum :
La caresse et l'âme,

Dans tout, dans chacun !

— Mon hymne rapporte,
Comme un souvenir
La croyance morte.

— La croyance morte
Ne peut revenir
Par la même porte,

Comme un souvenir ;

Mais quand l'amour passe
On vient l'allumer
A mon sein de glace.

— Va ! nul sein de glace
Ne peut ranimer
Un amour qui lasse,

Ni le rallumer !

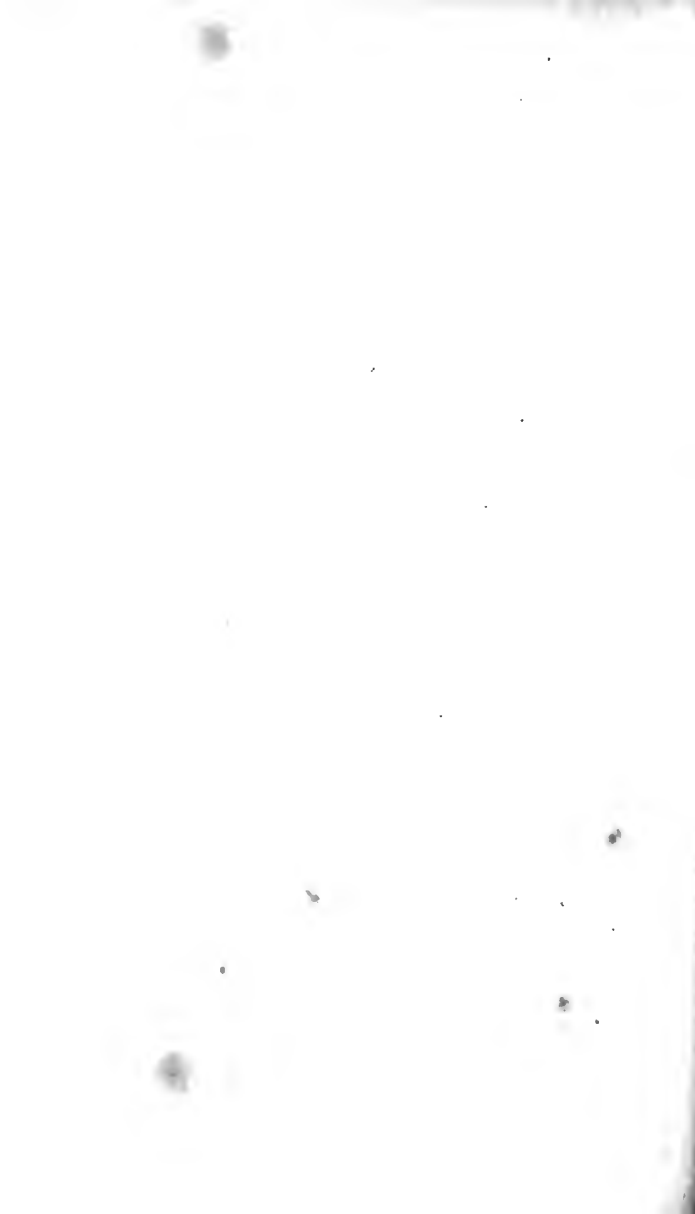
Fevrier 1841.

XXI.

LE STIGMATE.

Il n'est plus de fleur au calice blanc,
Ni de sein à la blancheur mate;
Le cœur est un lis qu'on ouvre en tremblant
Et tout bandeau cache un stigmaté!

MICHEL CORRÉ — *Le Songe d'une nuit d'automne*



LE STIGMATE.

Une nuit qu'il pleuvait, un poète profane
M'entraîna follement chez une courtisane,
Cydalise d'amour, blanche d'épaules, dont
J'avais ouï parler par plus d'un Céladon.
Or, je me promettais une femme superbe
Souriant au soleil comme les blés en herbe,
Avec mille désirs incrustés dans ces yeux
Qui reflètent le ciel comme des bluets bleus
Je rêvais une joue aux roses enflammées,
Des seins très à l'étroit dans des robes lamées,

Des mules de velours à des pieds plus polis
Que la neige des monts ou l'ivoire des lis,
Dans une bouche folle aux perles inconnues
La Muse de Gautier chantant des choses nues,
Des Watteau fabuleux épanouis au mur,
Et des vases chinois pleins de choses d'azur.
Hélas! qui se connaît aux affaires humaines?
On se trompe aux Agnès tout comme aux Célimènes :
Toute prédiction est un rêve qui ment!
Aussi jugez un peu de mon étonnement
Lorsque la Nérissa de la femme aux épaules
Vint avec un air chaste et des cheveux en saules
Annoncer nos deux noms, et que je vis enfin
L'endroit mystérieux dont j'avais eu si faim.

C'était un oratoire au parfum doux et grave,
Plein du recueillement que la prière grave,
Où tout parlait de calme, où tout parlait de Dieu,
Et disait qu'au plaisir on avait dit adieu.
La tenture était faite avec ces moires brunes
Où viennent dans la nuit jouer les clairs de lunes,
Et pour tout ornement on y voyait en l'air
La MELANCHOLIA du maître Albert Durer,

Cet ange dont le front sous ses cheveux en ondes,
Porte dans le regard tant de douleurs profondes.
Sur un meuble gothique aux flancs noirs et sculptés
Parlant des voix du ciel et non des voluptés,
Souriait tristement une Bible entr'ouverte
Sur une tranche rouge ouvrant sa robe verte.

Pour la femme, elle était assise, en peignoir brun,
Sur un pauvre escabeau. Ses cheveux sans parfum
Retombaient en pleurant sur sa robe sévère,
Son regard était pur comme une primevère
Humide de rosée. Un long chapelet gris
Roulait sinistrement dans ses doigts amaigris,
Et son front inspiré, dans une clarté sombre
Rayonnait à l'entour, plein de lumière et d'ombre !

Mais bientôt je vis luire, en m'approchant plus près
De ce divin tableau, sombre comme un cyprès,

Dont mon premier regard n'avait fait qu'une ébauche—
Aux lèvres de l'enfant le doigt de la débauche,
Sur un feuillet du livre une tache de vin ;
Et je me dis alors dans mon cœur : C'est en vain
Que par les flots de miel on déguise l'absinthe,
Et l'orgie aux pieds nus par une chose sainte.
Car Dieu, qui ne veut pas de tache à son trésor
Et qui pèse chacun dans sa balance d'or,
A l'innocence en pleurs met sa blanche couronne,
Et la tache éternelle au front de Babylone !

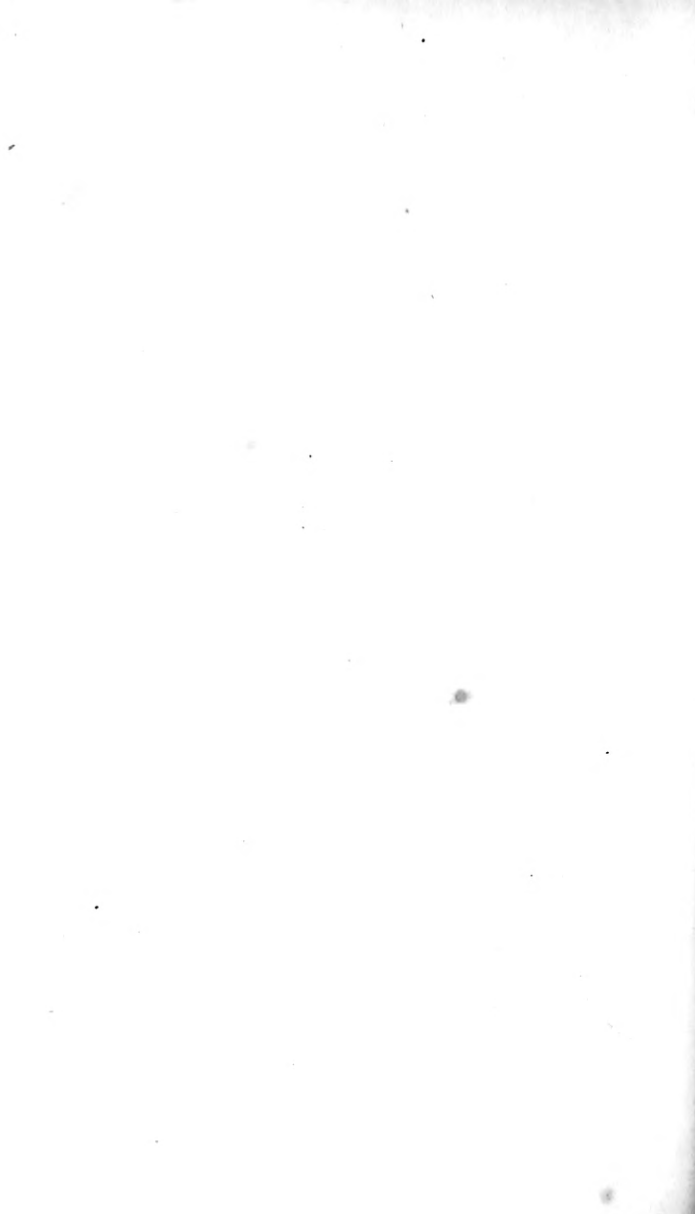
Fevrier 1841.

XXII.

PROSOPOPÉE D'UNE VÉNUS.

Si quelque Vénus toute nue
Gémit, pauvre marbre deserlé,
C'est lui dans la verte avenue
Qui la caresse et qui la sert

VICTOR HUGO. — *Les Folia intermissa.*



PROSOPOPÉE D'UNE VÉNUS.

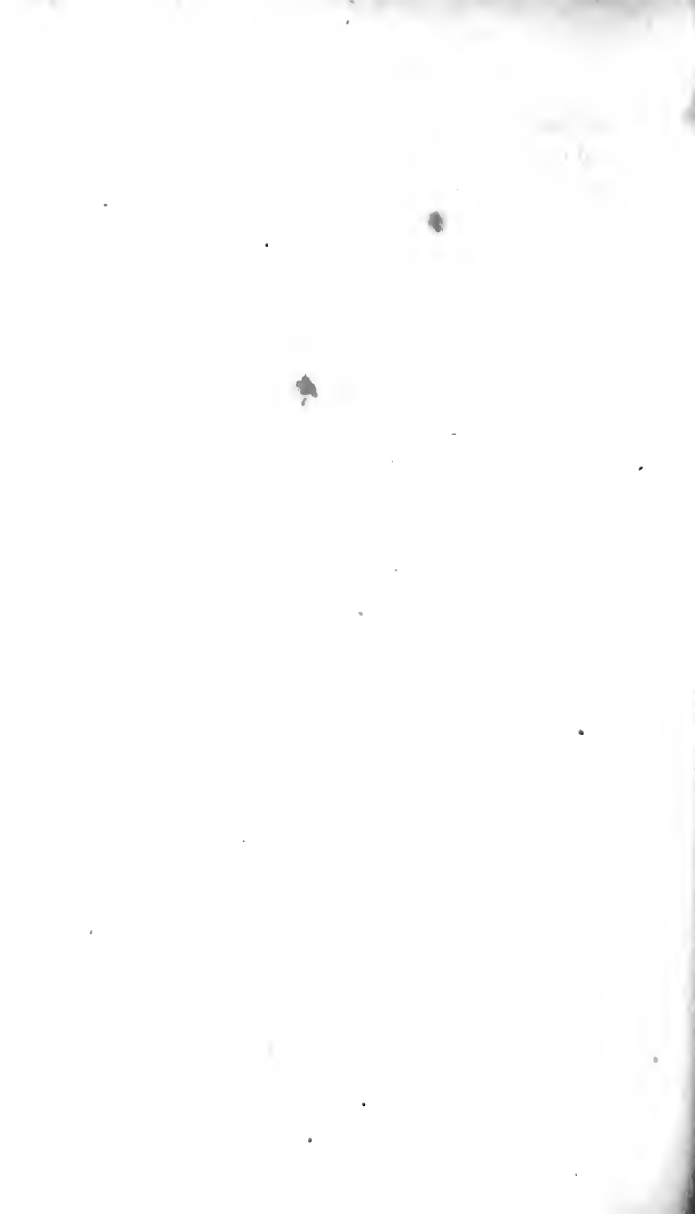
Hélas! sous ce ciel froid et sous ces voûtes d'arbre,
J'ai le cœur tout glacé dans ma robe de marbre,
Et par mes yeux, troués d'ulcères inconnus,
La pluie en gémissant pleure sur mes bras nus.
Entre mes pieds, jadis plus blancs que des étoiles,
La jalouse Arachné tisse ses fines toiles,
Et Phidias n'est plus pour que sous son ciseau
Je me relève un jour souple comme un roseau!

En ce temps où la fleur se cache sous les herbes ;
Nul ne sait le secret de nos formes superbes ;
Nul ne sait revêtir quelque rêve éclatant
De contours gracieux, et dans son cœur n'entend
L'harmonie imposante et la douce musique
Que chantent les accords de la beauté physique !
Hélas ! qui me rendra ces jours pleins de clarté
Où l'on ne m'appelait que Vénus Astarté,
Où, seule, ma pensée habitait sous la pierre,
Mais où mon corps vivait dans la nature entière,
Où Glycère et Lydie, où Climène et Phylis
Portaient mes noms écrits sur leurs gorges de lis ;
Où, pour l'artiste élu qui pare et qui contemple,
Chaque âge avait un nom, chaque harmonie un temple ?

Oh ! trois et quatre fois malheur au siècle d'or
Où le prêtre s'oublie, où l'artiste s'endort !
Car ils ne savent pas par quel grave mystère
Je venais pour instruire et féconder la terre,
Et pour épanouir dans mon type indompté
Le secret de l'extase et de la volupté !
Car à chaque morceau qui se brise et qui tombe
De mon vieux piédestal, la divine colombe

Que depuis trois mille ans je retiens dans ma main
Fait un nouvel effort pour s'ouvrir un chemin ;
Et, délaissant un jour l'enveloppe brisée,
Nous nous envolerons vers la voûte irisée,
Emportant toutes deux loin de ce monde vain,
Moi la beauté plastique, elle l'amour divin !

Février, 1841.

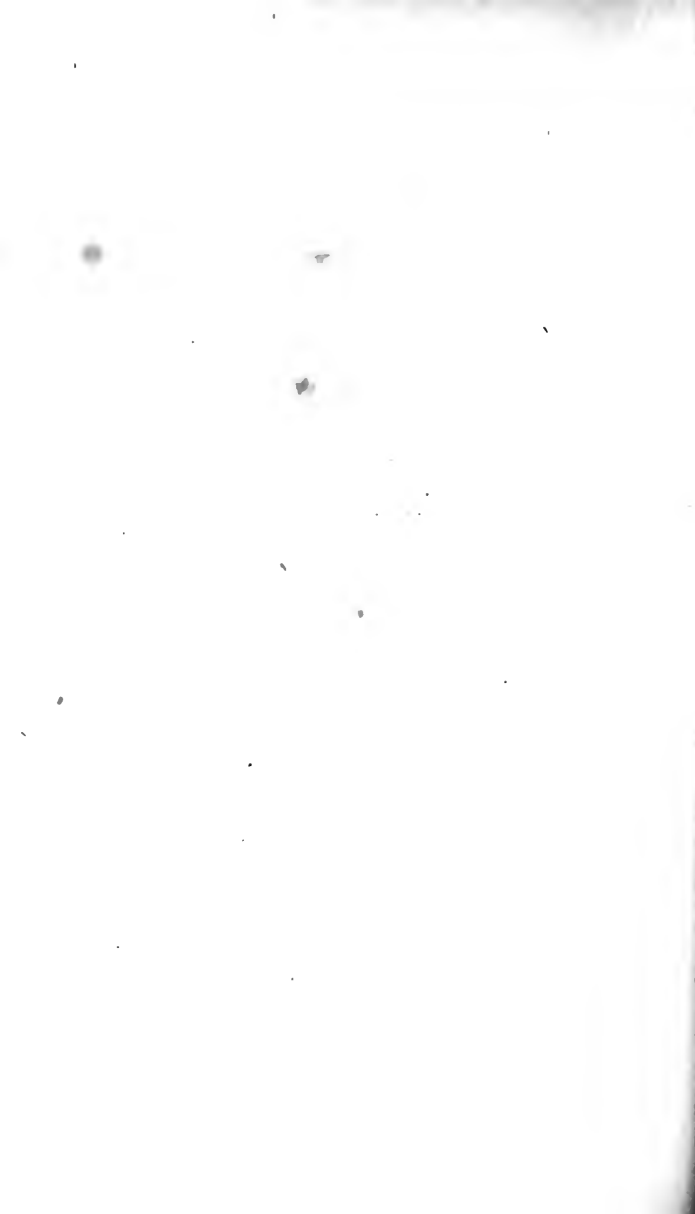


XXIII.

L'AURÉOLE.

Il est bien des selus à l'ivoire blanc,
Des fleurs à la blanche alvéole ;
Le cœur est un lis qui s'ouvre en tremblant,
Et tout front cache une auréole !

MICHEL CORRÉ. — *Le Songe d'une nuit d'automne*



L'AURÉOLE.

C'était la fin d'un bal ; nous étions presque à l'heure
Où sous la volupté l'archet frissonne et pleure,
Où sous leurs gants flétris les doigts serrent les doigts,
Où les fleurs et les pas, les rayons et les voix
Et la gaze aux longs plis collée à la mamelle
Jettent au cœur troublé leur parfum qui se mêle ;
A l'heure où l'on croit voir en ces enivremens
Des maîtresses d'un jour caresser leurs amans,
Et les fresques sourire, et l'extase physique
Courir dans l'air, mêlée à des flots de musique !

Tantôt c'était la joie, et le quadrille ardent
Dont le chant tourbillonne et s'élançe en grondant,
Qui tantôt rit et chante en strophes inégales,
Puis s'arrête et bondit en éclats de cymbales,
Et penche sur les fronts plus d'un front endormi
Que des mots bégayés font rougir à demi !
Puis la valse, qui met sur votre cœur, pensive,
Comme un myosotis incliné sur la rive,
Une vierge aux yeux bleus, et dont l'accent vainqueur
La met si près de vous qu'on sent battre son cœur,
Et que dans cette fièvre ardente et souveraine
L'enfant, sans rien comprendre au charme qui l'entraîne
Parmi le chœur rapide, a l'air, en se penchant,
D'un ange fasciné par le démon du chant !

Oh ! comme ce soir-là les femmes étaient belles !
Les unes, au front grec, et comme des Cybèles
Levant avec fierté leurs bras polis et blancs ;
D'autres, les yeux voilés, comme des lis tremblants
S'inclinant vers la terre, et sur leur gorge pâle
Baissant leur cou soyeux veiné des tons d'opale ;
Toutes ivres d'amour, et, pour l'œil enchanté,
Surpassant l'hyperbole et l'idéalité !

— Et je noyais mes yeux dans ces cheveux en tresses,
Et je jetais mon âme à ces enchanteresses
Si sveltes qu'on eût dit ces essaims de Wilis
Qui sortent en dansant des corolles de lis!

Mais tout changea bientôt et je n'en vis plus qu'une :
De même, quand Phœbé sur le char de la lune
Apparaît dans les cieux de saphir et d'azur,
Tout se voile et s'efface, et son front seul est pur. —
Celle que j'entrevis en oubliant les autres,
Madame, avait des yeux brillants comme les vôtres,
Des cheveux d'or, des mains qui n'avaient rien d'humain,
Et des pieds à tenir dans le creux de la main.
Ajoutez un cou mat de cette blancheur rare
Qui fait paraître jaune un marbre de Carrare,
Et deux bras qui prouvaient, ineffable collier,
Que Phidias le Grec ne fut qu'un écolier!
— Je cherchai donc en moi quelle rouerie exquise
Subjugerait d'un coup cette blonde marquise,
Plus splendide en sa course avec son front riant
Que n'était Lazzara, Camille d'Orient!

Mais quand je m'approchai je vis sa tête ceinte
D'un tel rayonnement de pudeur grave et sainte,
Un parfum si divin s'exhalait sur ses pas,
Que, don Juan dérouté, je n'osai même pas
Comme le docteur Faust, en me penchant vers elle,
Lui dire à demi-voix : « Ma belle demoiselle ! »

Février, 1841.

XXIV.

LES IMPRÉCATIONS D'UNE CARIATIDE.

Que la Cariatide, en sa lente revolte,
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,
Et dise : C'est assez !

VICTOR HUGO — *Les Voix intérieures*

C'est le réveil, le déchaînement et la vengeance des Cariatides

VICTOR HUGO — *Le Rhin* — Lettre XXIV



LES IMPRÉCATIONS D'UNE CARIATIDE.

Puisse le Dieu vivant dessécher la paupière
A qui m'a mise là vivante sous la pierre,
Et, comme un enfant porte un manteau de velours,
M'a forcée à porter ces édifices lourds,
Ces vieux murs en haillons, ces maisons condamnées
Dont le gouffre est si plein de choses et d'années,
Que je me sentirais moins de crispations
A tenir sur mon dos les Tyrs et les Sions
Que laissa choir le monde aux deux bras atlastiques,
Ou bien à soulever les vagues élastiques
Qui dorment à demi dans leur lit Océan
Comme un Cyclope brun levé sur son séant !
Si bien que mieux vaudrait sous la blonde phalange
Tomber, comme Jacob dans sa lutte avec l'ange,

On soutenir du front avec les yeux ouverts
Goethe, dont la pensée était un univers !
Oh ! si le feu divin qui brûla les Sodomes
Fait palpiter un jour ces pierres et ces dômes,
Ces clochetons à dents, ces larges escaliers
Que dans l'ombre une main gigantesque a liés,
Ces monolithes noirs qui n'ont fait qu'une rampe,
Ces monstres vomissants dont la cohorte rampe
De la fondation jusqu'à l'entablement,
Ces granits attachés impérissablement ;
Si ce monde sur eux se déchire et s'écroule
Sous le souffle embrasé de ce simoun que roule
L'ouragan furieux des révolutions
Sur les peuples trop pleins de leurs pollutions ;
Si, dégageant alors son bras et sa mamelle
Du mur superbe à qui le noir destin la mêle,
La statue à son tour peut jeter sur leur dos
Une expiation, et choisir les fardeaux,
Je mettrai ce jour-là sur l'épaule des hommes,
Au lieu des monuments, tombeaux sous qui nous sommes ;
Au lieu des clochetons et des granits quittés,
Le poids intérieur de leurs iniquités !

LIVRE TROISIÈME.

—

ODES ET ÉPITRES.



XXV.

A LA MUSE GRECQUE.



A LA MUSE GRECQUE.

PROLOGUE.

Quand la ville aux sept monts, fille de la bataille,
Ne trouva plus au monde un époux à sa taille,
Que tout s'y déchira comme à l'autre Ilion,
Par l'homme le César, l'homme par le lion ;
Qu'Isis et que Vesta , frémissantes de honte ,
Se virent oublier pour Vénus d'Amathonte ;
Certe, il fut grand, celui dont l'immortalité
Daigna sur un gibet prêcher l'égalité !

Quand baigné de tes pleurs, ô Madeleine blonde !
Il venait, pauvre et nu, régénérer le monde,
Ceux qu'écrasait le poids du colosse romain,
Ce sphynx à tête d'or, gorgé de sang humain,
Durent suivre du cœur tous ces disciples graves
Qui venaient rendre égaux les rois et les esclaves,
Et durent saluer d'un regard souriant
La Foi, divin flambeau qu'allumait l'Orient !

C'est là qu'aux mauvais jours la myriade humaine
Adoucit la rigueur du destin qui la mène :
Le martyr oublié, quand ce rayon a lui,
Ne doutant pas de Dieu, ne doute plus de lui !
Et pourtant — quelquefois, malgré cet Évangile,
« Livre plein de splendeurs que présentait Virgile, »
Malgré ce grand foyer qui sous les vains affronts
D'une auréole d'or fait rayonner les fronts,
— Je me prends à pleurer la rêveuse magie
Que répandait Hellas sur sa mythologie.

En voyant le soleil dévorer sa carrière
Ou le disque des soirs argenter sa lumière,

Je cherche les coursiers du poëte Apollo,
Et la pâle Phœbé qui se mire dans l'eau.
Des clartés du matin si l'horizon se dore,
Je vois à l'orient les doigts roses d'Aurore,
Et je sens palpiter aux baisers de Zéphyr
La fleur qui livre aux vents sa coupe de saphir.
— Le fleuve au sein de moire embrasse-t-il la rive?
Je penche sur l'arène une Doris plaintive;
Je colore la rose aux veines de Cypris
Et j'entrevois Daphné sous les lauriers fleuris :
Tout vit autour de moi, tout s'anime, tout pense,
Et je ne suis plus seul dans la nature immense.
Je vous vois sur le front des amours inconnus,
Blanc trio, chastes sœurs, Charites aux bras nus!
Je cueille vos accords près de vos sources pures,
Filles de Mnémosine, ô groupe de sculptures!
J'écoute au bord du lac et dans l'herbe des champs
L'amante de Narcisse épeler vos doux chants;
Les tiens surtout, pour qui ma lyre rajeunie
Va du rythme dorique au mode d'Ionie.

Nourrice de guerriers, louangeuse Erato !
Tu fus le chaste amour de mes jeunes années.
Sur la cime des monts mes nuits passionnées
Voyaient fuir au lointain l'ombre de ton manteau.
J'aimais le son plaintif de ta lyre sonore
Et ton front inspiré, miroir qui se colore
A tout rayonnement de la terre et du ciel !
Hélas ! jamais mon front n'a dormi sur ta couche,
Ma lèvre n'a jamais aspiré sur ta bouche
Un céleste repas d'ambrosie et de miel.
Moi, je t'aimais du cœur ! non pas comme la foule
Qui cherche dans tes yeux sa Vénus Astarté
Et sur tes pas géants se coudoie et s'écoule :
Je t'aimais pour ta force et ta virginité.

Lorsque tu t'égarais seule sur les rivages,
Je m'enivrais dans l'ombre à tes larges accents.
Oh ! combien j'admire tes rudesses sauvages
Et ton morne regard jeté sur les passants !
Comme au tressaillement des cordes infinies
Je me noyai le cœur de ces flots d'harmonies
Dont les notes roulaient dans les nappes de l'air !
Et puis — tes grands yeux noirs s'élançaient en éclair,

Ton sourire était d'or ! par-dessus ton épaule
Ta chevelure allait en longs rameaux de saule
Caresser mollement la pourpre à tes talons.
Oh ! qu'ils te voilaient bien, tes souples cheveux blonds !

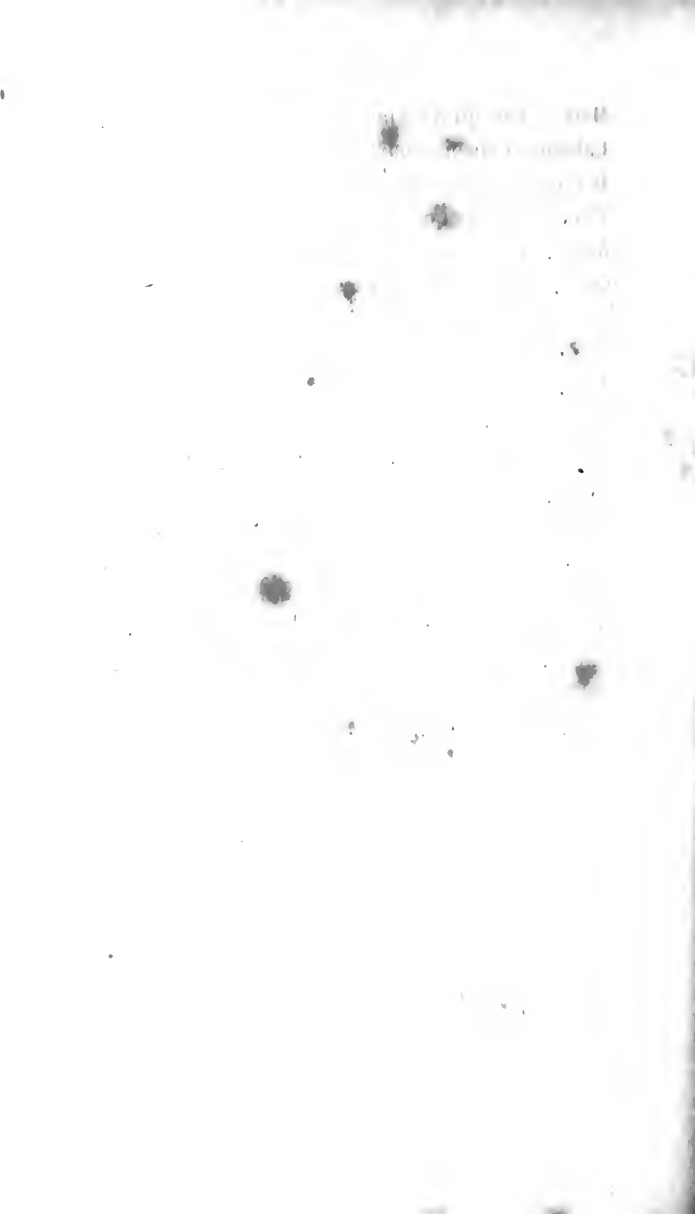
C'est que, vieille déjà, tu semblais encor belle ;
Tu n'étais pas flétrie, et, comme la Cybèle,
Tu pouvais rafraîchir le monde de ton lait !
Quand l'ongle de la faim déchirait tes entrailles,
Tu n'allais pas t'asseoir dans de riches murailles
Et chanter au dessert les débauches du laid ;
Tu mendiais sans honte, en reine — en mendiante,
Comme tu caressais — au milieu du Forum !
Qu'ils t'ont bien travestie ! Ils t'enivrent de rhum,
O ma Muse ! ils t'ont mis la résille et la mante
Pour te faire applaudir au coin des carrefours.
Et pendant ce temps-là je t'enviais, timide,
Et lorsqu'ils t'emportaient dans leurs blasphèmes sourds,
J'allais baiser tes pas sur le granit humide.
Mais maintenant, déesse ! où te chercher, hélas !
Les échos seuls m'ont fait leurs banales réponses ;
J'ai demandé partout ta trace, et je suis las,
Et le chemin poudreux me déchire à ses ronces.

Tous ces escaladeurs de murs et de balcons,
Ces chérubins d'amour qui tombent par flocons
Sur les coussins flétris de ta couche tremblante
Et qui couvrent ton corps de leurs sales désirs,
Comme je les hais bien de ma haine brûlante !
Car je mourais dans l'ombre à compter leurs plaisirs,
Et je me suis assis aux pierres de la rue ,
A la place maudite où tu m'es apparue.

Toi qui, libre jadis comme un jeune lion,
Avais la majesté de l'amante de pierre,
Et, pour vivre, attendais quelque Pygmalion,
Ils ont tant fatigué ton ardente paupière,
Ils ont si bien flétri tes robustes appas,
Et souillé de vin bleu tes bandelettes rouges,
En te mêlant sans cesse aux femmes de leurs bouges,
Que l'œil de ton amant ne te reconnaît pas.

Car tu n'es même plus bacchante et courtisane,
Il te fallait aussi brunir tes blanches mains,
Et ce siècle de fer ta rendue artisanne.

Mais — telle qu'il t'a faite, errant par les chemins,
Labourant chaque jour pour nourrir ta famille,
Je t'aime encore ainsi, je t'aime pauvre fille !
J'aime encor le nectar de ton vase sacré.
Aussi, par les taillis, et les monts, et la plaine,
Quelque part que tu sois, je te retrouverai.
Je veux aux pâles fleurs demander ton haleine,
Chercher ta grande voix au sein des ouragans,
Ton rythme échevelé dans la course des mondes,
Ta vaste profondeur au sein des noirs torrents,
Et l'écho de ton luth dans les grottes profondes.
Et quand ton auréole éclairera mon front,
Que ton divin lyrisme, en ineffables stances,
Ceindra mon cœur éteint de ses clartés immenses,
Je me lèverai fort, pour venger ton affront ;
Oui, lorsque entre tes bras, Méonide athlétique,
J'aurai comme un amant baisé tes seins nerveux,
Pas un de ces rimeurs au caprice phthisique
Ne viendra défleurir le bout de tes cheveux !



XXVI.

A M. V. H.



A M. V. II.

Dans les grands triomphes de Rome,
Quand la gloire étrange d'un homme
S'imposait au peuple béant, —
Un esclave vêtu de bure
Et souillé d'une fange impure
Lui jetait une sale injure
Pour lui rappeler son néant.

Mais il avait la folle troupe
Des nymphes —versant dans sa coupe

Les larmes roses du nectar,
Il avait la voix souveraine
Des lions voués à l'arène,
Et pour trophée — un corps de reine
Attaché derrière son char,

Et la foule amante du faste
Dont la clameur enthousiaste
Le saluait Imperator,
Et le chœur des déesses nues
Faisant étinceler les nues
D'acclamations inconnues
Et de lyres aux cordes d'or!

O vous dont la muse sublime
Chante sur l'éternelle cime,
Maître ! ne vous étonnez pas
Si parmi les mille louanges
Dont vous caressent les phalanges
Des hommes, des rois et des anges.
Une injure meurt sur vos pas !

Laissez se tordre dans son ombre,
Ébloui des clartés sans nombre
Dont s'illuminent vos palais ,
Quelque pitoyable Zoïle,
Quelque faiseur de vaudeville
Qui va promenant par la ville
Son esprit mêlé de couplets!

Car votre triomphe est plus rare.
C'est sur le marbre de Carrare
Que sculpte votre noble main ;
Et l'écrivain qui vous brave ,
Le lazzarone maigre et have
Qui veut vous salir de sa bave
Est moins que l'insulteur romain!

A lui la basse calomnie
Et la lâcheté qui renie !
A vous, maître, la grande voix

Qui du haut des trônes proteste,
La voix du peuple, — voix céleste,
Et la voix du barde — qui reste
Après les peuples et les rois!

Janvier 1842

XXVII.

A M. E. C.



A M. E. C.

Vous souvient il encor de ces sombres allées
Par un large ciseau hardiment ciselées,
Où, dans des temps meilleurs, nous allions tous les jours?
Vous souvient-il encor des vieux Romains de marbre
Et des petits oiseaux qui sur les branches d'arbre
Se chantaient leurs jeunes amours?

Comme tout était jeune alors, et quelle brise
Glissait joyeusement sur la nature éprise!

Oh ! quelle douce odeur exhalait de son sein
La rose ! comme tout était joyeux ! — Le monde
Beau de printemps, le ciel qui souriait à l'onde,
Et les cygnes blancs au bassin !

Nous avions encor l'âge où l'espérance est grave,
Où sur le cœur ouvert chaque bonheur se grave :
Et moi, j'admirais tout. L'oiseau pour sa douceur,
Le monde pour son bruit, la nature pour elle,
— Et je m'habituais, en vous voyant plus belle,
A vous nommer du nom de sœur.

Je croyais à ce jour et j'y croirais encore ;
Et ce n'était pourtant qu'une trompeuse aurore :
Hélas ! l'ange et la sœur, Dieu les avait repris ;
Notre Eden lumineux avait fermé sa porte,
La brise se mourait, la fleur rose était morte,
Le ciel s'était vêtu de gris.

Il me fallait entrer dans une route ardue
Où chacun n'obtient pas la récompense due,
Et, les pieds tout sanglants et le cœur plein d'émoi,
Il fallait marcher seul sur les pas de mon rêve,
Sans entrevoir de but, sans espérer de trêve,
Sans regarder derrière moi.

Je marchais vers ce monde où règne la parole,
Où ne retentit pas de murmure frivole,
Où chacun dit : Je t'aime, — où la foi sainte luit;
Vers ce monde inspiré brillant d'or et de flamme,
Vers ce temple inconnu de l'art, auquel mon âme
S'élançait du fond de sa nuit.

Je le rêvais semblable à cette école antique
Où les sages vieillards, assis près du Portique,
Enseignaient la sagesse écrite au saint fronton,
Et cherchant le bonheur dans la science obscure
Jetaient en souriant les roses d'Épicure
Sur l'austérité de Platon.

Je marchai bien longtemps, — car j'avais confiance, —
Laisant à chaque pas quelque douce croyance
Mourir derrière moi, — quelque horizon rêvé
S'évanouir. La route était aride. Et certe,
Mes pieds habitués aux tapis d'herbe verte
Étaient meurtris quand j'arrivai !

Hélas ! je vis, au lieu d'un portique d'albâtre,
Une porte d'airain — comme aux flancs d'un théâtre,
Souillée à tant de pleurs et de fange et de sang,
Qu'on n'y pouvait toucher avec des mains honnêtes,
Et qu'il fallait du pied la jeter sur les têtes
Qui la soutenaient en grinçant.

O Muse ! qu'as-tu dit ? quel spectacle ! ô délire !
Un tas de gens hideux avaient fondu ta lyre
Pour en monnayer l'or, ô ma noble Erato !
Et, tenant par la main leurs compagnes difformes,
Se disputaient dans l'ombre avec leurs doigts énormes
Un petit bout de ton manteau !

Et c'est là — dans les cris étouffés — dans l'orage —
Dans la fabrique d'or — dans les spasmes de rage —
Que j'ai vécu — buvant à la coupe de fiel ;
C'est là qu'il m'a fallu, quelque bruit qui m'arrive,
Prêter pieusement une oreille attentive
Pour écouter les chants du ciel !

Mais, quand je souffrais trop, une pensée amie
Réveillait tout à coup ma puissance endormie,
Mieux que le chant d'amour et mieux que le succès.
C'était comme une étoile au firmament ravie
Brodant de sa lueur les ombres de ma vie.

Or, voici ce que je pensais :

« Loin de nous, dans un coin de la verte Armorique,
Ce pays de croyance et de pouvoir féérique,
Vit une chaste enfant dont le cœur, vierge encor,
Ne connaît ici-bas ni crainte, ni souffrance,
Et qui, pensant peut-être à ses amis de France.

Cueille la fleur des landiers d'or. »

« Soyez béni, mon Dieu ! Dieu des célestes voûtes !
Qui, maître des douleurs, nous les prodiguez toutes,
A nous, pauvres enfants de la grande cité !
Soyez béni, mou Dieu, dont la sagesse brille !
Car vous avez gardé pour cette jeune fille
Notre part de félicité ! »

— Et comme je pensais ces choses consolantes,
J'ai trouvé par hasard quelques pages brûlantes
Où toute votre vie est écrite en deux mots.
Juste Dieu ! vous aussi !... Quoi ! devant une toile
Vous savez ce qu'on peut souffrir !... — La même étoile
Éclairait la nuit de nos maux.

Et puis — j'ai deviné que vos nuits soucieuses
Enviaient ces enfants, qui vont, filles pieuses,
User de leurs genoux les dalles d'un couvent !
Vous avez envié leur pauvre robe noire,
Leur bénitier de buis, leur Christ — amant d'ivoire !...
Oh ! laissez-moi vous dire avant

Que Dieu n'a pas à tous tracé la même règle :
La gazelle a le sable, il faut les cieux à l'aigle !
Il faut que le guerrier rougisse un fer vainqueur ;
Le prêtre, élaborant le suc de l'Évangile,
Doit consoler notre âme et sa prison d'argile ;
L'artiste — labourer le cœur.

Si pour vous cette extase et ce divin supplice
Sont une fantaisie éclosée d'un caprice,
Oh ! restez toujours froide à toute ambition !
Mais si vous êtes née avec cet héritage,
Quel droit auriez-vous donc dans ce divin partage
D'éviter votre mission ?

Ange du ciel jeté sur la terre étrangère,
Vous dont le vent du nord froisse l'aile légère,
Remerciez le ciel, qui vous fit cette part :
Car il voulut cacher dans la douleur choisie
Le secret de l'amour et de la poésie ,
Et la sainte extase de l'art.

Les doux chants sont le fruit de la souffrance humaine :
Comme aux siècles dorés l'autre Anadyomène
Sortit du sein des flots sur un beau lit nacré ;
Quand siffle l'ouragan sur notre mer profonde
La pensée en lambeaux se ravive à cette onde,
D'où sort un baptême sacré.

Demandez à l'amant de la fière Camille
Quel torrent a trempé son âme, ô jeune fille !
Et quel amer penser couvre son front pâli :
Demandez à Byron quelle profonde ride
Effaçait sur sa joue et sur sa lèvre aride
Un baiser de sa Guiccioli !

Chacun a son destin. Celui-ci, dans son ombre,
A rêvé la lumière et les trésors sans nombre
Devant qui pâliraient ceux des rois d'Orient ;
Cet autre pend sa vie aux lèvres d'une femme
Dont le regard est doux, et qui n'a rien dans l'âme,
Et qui vous tue en souriant.

Lorsqu'il a bien marché dans sa pénible voie,
Dieu lui donne souvent la grâce, afin qu'il voie
Et qu'abjurant l'erreur il courbe les genoux ;
Meurtri d'une douleur, il en évite une autre :
Mais nous — nous ne pouvons échapper à la nôtre,
Car notre souffrance est en nous.

Oh ! celui qui s'est fait artiste ou bien poète
Pour chercher le plaisir et couronner sa tête,
Et qui s'envole ainsi par l'espoir emporté,
Celui qui de ce miel dore sa coupe amère,
Fut quatre fois maudit aux veines de sa mère
Et dans les flancs qui l'ont porté !

Vers le but infini notre ardente pensée
Nous traîne incessamment dans sa course insensée ;
Si notre cœur meurtri se déchire en lambeaux,
Qu'importe ? elle nous traîne et nous déchire encore,
Et, comme le coursier de la blanche Lénore,
Ne sait nous mener qu'aux tombeaux !

La pensée est un mal terrible et sans refuge ,
Plus terrible cent fois que le réveil du juge,
Plus noir que la misère et plus dur que l'affront,
Un mal à dessécher les fleurs les plus charmantes,
A glacer les amants sur le sein des amantes,
A ronger les cheveux au front.

Chercher les grands secrets de couleur et de forme,
Élever dans sa tête un édifice énorme
A faire tressaillir les grandes nations,
Fuir dans le même cercle et vers les mêmes pôles,
Et ne pouvoir porter sur ses larges épaules
Le poids de ses conceptions ;

S'attacher au problème avec des mains de lierre,
Avoir rêvé qu'on est Raphael ou Molière,
Avoir taillé le cœur et lu ce livre à nu,
Jeter dans une branche un océan de sève,
Et puis un beau matin s'éveiller d'un tel rêve
Et se retrouver inconnu :

Savez-vous ce que c'est, et quel frisson de glace
Fait palpiter la tempe et tord la tête lasse ?
Avez-vous vu pleurer ces rires haletants
Qui grincent dans la fièvre et qu'on ne peut décrire ?
Avez-vous entendu ces gaités sans sourire
 Qui font les vieillards de vingt ans ?

— Si vous voyez briller dans la foule frivole
Un front comme entouré d'une triple auréole,
Si vous voyez un homme au regard obscurci
Qui semble se trouver seul parmi tous, et comme
Chercher quelqu'un, priez, et dites-vous : Cet homme
 Est un frère qui souffre aussi.

Car il souffre en effet, celui qui veut connaître
Et toucher pas à pas tous les ressorts de l'être,
Qui cherche sans pâlir le grand secret en eux,
Et — comme le brouillard caressé sur la vague —
Voit flotter au lointain, dans une brume vague,
 Son œuvre — phare lumineux.

Quand ce spectre s'approche et que la même idée
Se pose devant vous grandie et fécondée,
Quand sa forme s'arrête et se précise enfin,
Alors c'est un moment de céleste débauche :
Mais à peine a-t-on fait cette première ébauche
 Qu'on doute déjà de la fin !

Plus tard luit pour votre œuvre un jour qui la couronne,
Et c'est comme un délire, et soi-même on s'étonne
Du sens vaste et profond sous la ligne enfermée ;
Puis recommence alors le travail d'analyse :
On déchire en tous sens — jusqu'à ce qu'on méprise
 Le rêve qu'on a tant aimé !

Ainsi, vous le voyez, le poète et l'artiste
Suivent l'un près de l'autre un chemin morne et triste,
Bordé d'arbres sans nombre et de fleurs sans parfums ;
C'est là qu'il faut surtout laisser toute espérance
Et ne croire qu'en soi : pour tous c'est la souffrance ,
 Et la gloire pour quelques-uns.

Vous donc, enfant ! pour qui tout devrait être fête,
Ne venez pas gravir péniblement ce faite
Seulement pour le monde et l'éclat de ses dons ;
Mais si vous vous sentez pleine de ce génie
Que l'avenir consacre et que le présent nie,
Accourez, nous vous attendons !

Hélas ! je vous dis là des paroles sévères.
A vous, dont les pensers, — comme des primevères,
Sont les premières fleurs d'un aimable printemps, —
Je ne devrais parler que de vertes prairies,
De zéphirs embaumés, de pelouses fleuries,
Et que d'horizons éclatants.

Je devrais vous nommer Phyllis ou bien Clymène,
Pleurer en mots charmants votre glace inhumaine,
Et mourir en rondeau comme nos bons aïeux.
Mais, hélas ! ce nectar est bu jusqu'à la lie ;
Nous n'avons plus pour nous cette heureuse folie ;
Et notre temps est sérieux.

Je ne puis vous montrer le lac aux blanches voiles ,
Ni le firmament bleu tout parsemé d'étoiles,
Ni le palais de marbre avec ses lambris d'or ;
Mais vous aurez au bout la récompense lente,
Et la Gloire en ses bras vous bercera tremblante
Comme un enfant que l'on endort.

La gloire — c'est-à-dire être roi, voir le monde
S'agiter sourdement dans son égout immonde,
Jeter l'or du creuset au vulgaire béant ,
Et ne pas demander seulement quelle houle
Agite avec fureur les flots de cette foule
Qui baigne vos pieds de géant !

La gloire ! être aussi grand qu'Homère et que Shakspeare,
Plus grand que sur son trône un empereur d'empire,
Préférer son absinthe à la coupe de miel ,
Et — quelque bruit qu'en bas toute royauté fasse —
Porter un autre sceptre et causer face à face
Avec les anges , — rois du ciel !

La gloire, — ardent mirage, étrange destinée,
Impérissable but vers qui toute âme née
Tend dès le premier jour son effort absolu,
Fleur, hélas ! trop souvent éclore au chant du cygne,
Palme promise aux fronts où le ciel met le signe
 Qui brille à votre front élu !

Donc, marchez devant nous, car votre route est sûre ;
Et si votre pied saigne à l'ardente morsure
D'un reptile fangeux préservé par pitié,
S'il vous faut déchirer quelques feuillets du livre
Et dévorer vos pleurs en souriant, et vivre
 Sans amour et sans amitié,

Bénissez cette fois la Douleur infinie,
Mère de toute force et de toute harmonie,
- Qui nous vaudra de vous un poëme des cieus,
Comme aux coteaux dorés que le soleil illustre,
Un fruit divin — brisé sous le sabot d'un rustre —
 Pleure un nectar délicieux !



XXVIII.

A VICTOR PERROT ET ARMAND DU MENIL.



A VICTOR PERROT ET ARMAND DU MENIL.

Pendant qu'autour de nous toute noble pensée
Se retire au dedans, soucieuse et froissée,
Et que nos compagnons, disciples éperdus ,
S'enfoncent au hasard dans les chemins perdus,
Nous, à qui Dieu donna des âmes inquiètes
Avec des yeux d'amour et des sens de poètes,
Pour l'entendre parler dans les chansons de l'eau ,
Et le lire aux contours de Vénus de Milo,

Gardons soigneusement dans nos cœurs extatiques
L'amour de la Nature et des beautés antiques,
Pour voir briller toujours, même à notre couchant,
Le Chant, cet autre Amour ! l'Amour, cet autre Chant !

Juillet, 1842.

XXIX.

A VÉNUS DE MILO.



A VÉNUS DE MILO.

O Vénus de Milo, vieux bloc au flanc nerveux,
Vous dont le front correct sous vos rudes cheveux
Louches ses grands yeux grecs sans tourner la paupière,
Rêve aux plis arrêtés, grand poème de pierre,
Lyrisme de débauche avec art compensé,
Vous qui depuis mille ans avez toujours pensé,
Je brûle sagement pour la longue harmonie
De vos seins contournés en rythme d'Ionie.

Et vous savez si bien ces amours éperdus,
Que si vous retrouviez un jour vos bras perdus
Et qu'à vos pieds brisés tombât votre tunique,
Nos froideurs pâmeraient dans un combat unique,
Et vous m'étaleriez votre ventre indompté
Pour y dormir un soir comme un amant sculpté!

4^{er} Mars 1842.

XXX.

A. AUGUSTE SUPERSAC.



À AUGUSTE SUPERSAC.

Auguste, mon très-bon, qui toujours as flechi
 Pour les yeux en amande,
Sais-tu qu'hier matin j'ai beaucoup réfléchi
 Et que je me demande

Pourquoi décidément ce monde où nous vivons
A tant de choses sombres,
Et pourquoi Dieu n'a mis que de faibles rayons
Dans un Océan d'ombres?

Pourquoi les champs, les prés, les montagnes, les cieux,
Les forêts, les prairies,
Ne sont pas tout soleil comme ces vases bleus
Pleins de chinoiseries?

Pourquoi près de l'éloge, ô mon alter ego!
Rampe la diatribe,
Près du Musset, du Sand et du Victor Hugo
Le Lemoine et le Scribe?

Pourquoi la belle femme incessamment voudra
Être le lot d'un pleutre?
Pourquoi nous nous montrons sous des habits de drap
Et des chapeaux de feutre?

Pourquoi de la cithare et du haut brodequin
Le trépas se combine,
Et pourquoi c'est toujours ce vieux fat d'Arlequin
Que choisit Colombine?

Pourquoi nous attachons des épauettes d'or
Sur notre valetaille,
Et pourquoi dans le lit, lorsque l'Amour s'endort,
La Satiété bâille?

Pourquoi tout ce qui brille est, excepté l'argent,
Un bagage inutile?
Pourquoi rampe toujours au fond du lac changeant
Quelque hideux reptile?

Quand on aurait pu faire un monde jeune et beau
Plein de choses sans voiles,
Où tout serait zéphyr, où tout serait flambeau,
Où tout serait étoiles?

Où sous un ciel doré, par un printemps sans fin,
Sur des fleuves magiques,
On aurait à son gré l'épaule d'un dauphin
Pour voitures publiques ?

Où l'air étant partout limpide — et, comme un pont
Notre terre étant plate,
On verrait d'ici luire au pays du Japon
Une fleur écarlate ?

Comme on retrancherait le chemin du tombeau,
Ce chemin où nous sommes,
Et qu'en ce pays-là chacun serait très-beau,
— Les femmes et les hommes,

L'amour apporterait à l'âme de chacun
L'amour des autres âmes,
Et viendrait caresser d'un céleste parfum
Les hommes et les femmes.

Au lieu de nos brigands dont le flaneur risqua
De subir les principes,
Les routes n'auraient plus que des fleurs d'angsoka
Et de larges tulipes.

On y verrait courir sous leurs diamants lourds,
— Et pleines de folie,
En souliers de satin, en robes de velours,
Rosalinde et Cécile.

Nous serions leurs amants et leurs amputrions,
Et — pour nos équipages,
Nous autres Orlandos, nous les habillerions
En casaques de pages.

Alors elles iraient, en pourpoint mi-parti,
Chercher des coupes pleines
De ce nectar divin, le Lacryma-Christi,
Qui coulerait aux plaines.

Et comme elles seraient notre ange, notre amour
Et notre page rose,
Elles nous serviraient de compagnon le jour,
Et la nuit d'autre chose.

Où bien elles auraient des ares et des carquois
En chasseurs d'alouettes,
Nous draient des chansons, rouleraient de leurs doigts
Nos molles cigarettes,

Avec la soie et l'or feraient pour leurs amants
De merveilleuses trames,
Déchireraient en bloc nos vers et nos romans
Et brûleraient nos drames.

— J'oubliais de te dire, à ce qu'il me paraît,
Une chose importante !
Comme ici-bas chacun, où bon lui semblerait,
Pourrait planter sa tante,

Méditer son Virgile, et tout en choisissant
L'ombrage et l'atmosphère,
Sans écrire de prose et sans verser de sang,
Y vivre à ne rien faire,

Tous les gens que la Mort a mis sur les genoux
Et couverts de son aile
Pourraient ressusciter pour goûter avec nous
Cette vie éternelle.

Alors, observateurs, refaisant un travail
D'époques espacées,
Nous pourrions ce jour-là choisir dans le sérail
Des nations passées:

Faire avec Cléopâtre, ange, femme et bourreau,
Un gueuleton insigne,
Et, comme Léander, aller chercher Héro
En nageant comme un cygne :

Courtiser Messaline, infante aux sens troublés,
Très-belle, quoi qu'on fasse,
Ou Camille, aux bras nus, qui courait sur les blés
Sans courber leur surface ;

Avoir Eve, Judith, Phèdre, Hélène, Thisbé,
Suzanne, ce prodige,
Marion, cette fange où l'or pur est tombé,
Et Vénus Callipyge !

— Il me semble que tout serait rare et profond
Dans le plan que je forme,
Et qu'on y trouverait son compte pour le fond
Autant que pour la forme.

Pourquoi partout le mal vient-il donc à son tour ?
Près du berceau, la tombe,
Le boubrier près du flot de cristal — le vautour
Auprès de la colombe ?

Pourquoi l'abîme creux sous le gazon des champs
Dont nos âmes sont aises?
Pourquoi sous les beaux yeux et les limpides chants
Tant de choses mauvaises?

— C'est peut-être que Dieu, qui met le diamant
Dans une pierre close,
Et le serpent dans l'herbe — a placé son aimant
Au fond de chaque chose.

Et, comme dans tout rêve adorable ou fatal,
Dans tout ce qui respire,
C'est toujours sous le bien que se cache le mal,
Et le beau sous le pire;

Où l'un trouve à plaisir des monstres effrayés
Et des replis sans nombre,
L'autre voit des gazons et des chemins frayés,
Pleins d'harmonie et d'ombre.

Ainsi, quand des méchants, contre le feu vainqueur,
La colère s'édente,
Nous autres, nous savons au fond de notre cœur
Garder la lampe ardente.

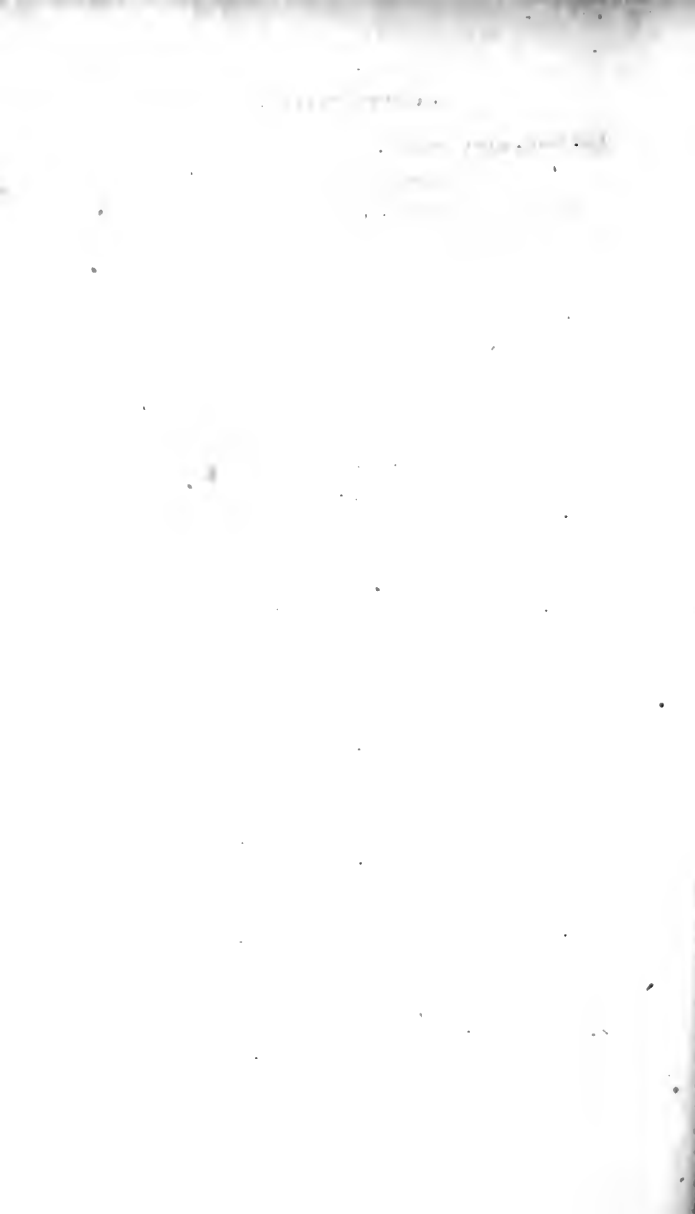
Qu'ils voient dans l'avenir et convent dans leur sein
Le malheur et l'envie,
Le calcul soucieux de quelque noir dessein
Qui leur use la vie!

Mais nous, insoucieux du mal et du tombeau,
Ayons les yeux sans cesse
Sur ce que Dieu jeta de suave et de beau
Parmi notre paresse!

Les chansons des oiseaux chez nous expatriés,
Les longs tissus de gazes,
Les tulipes en or, les champs coloriés.
Les caprices des vases,

Les lyres à dix voix, les horizons de feu,
Les mains de jeune femme !
— Pourquoi chercher ailleurs l'azur du pays bleu ?
Nous l'avons dans notre âme.

Avril 1842.



XXXI.

A MADAME CAROLINE ANGEBERT.



A MADAME CAROLINE ANGEBERT.

Dans ce monde splendide où chaque poésie
Découle à flots pressés de toute âme choisie,
Deux genres de talent bien différents pour nous
Illuminent les fronts de la foule à genoux.

L'un terrible et pensif, et dédaignant la terre,
Vit seul en haut, semblable à l'aigle solitaire,

A son Athos énorme, et dont il ne descend
Que pour chercher sa proie et se teindre de sang.
Il se plaît à former une cadence sombre,
Et, paria divin, se drape dans son ombre
Sans laisser après lui d'accords ni de rayons.
L'autre, venu du ciel à qui nous sourions,
Est grave, chaste et doux, comme la sœur des anges ;
S'il se plaît quelquefois à parcourir nos fanges
Où siffle incessamment un simoun meurtrier,
C'est pour tout adoucir et tout purifier,
Et son divin regard embrassant notre monde,
Y dessine un sillon de lumière féconde.

L'orgueilleux est bien grand ! Goëthe, Sand ou Byron ;
Dieu met un mot fatal pour éclairer son front,
Et celui qui d'en bas l'examine et le vante
Baisse aussitôt ses yeux éblouis d'épouvante,
Comme s'il eût vu luire au trépas du Romain
L'astre qui se leva, taché de sang humain !
Mais l'autre est sympathique et laisse l'harmonie
Tomber sur le croyant et sur celui qui nie,

Sa voix sèche les pleurs et féconde le champ
En y laissant tomber les notes de son chant.

Vous, vous êtes, Madame, avec votre parole,
La lyre qui féconde et la voix qui console.

Avril 1842.



XXXII.

AUX AMIS DE PAUL.



AUX AMIS DE PAUL.

Seigneur! que fais-tu donc des voix et des yeux d'ombre
Et des pleurs à genoux?
Hélas! c'était hier! à peine une nuit sombre
Vient de passer sur nous.

Hier, nous étions tous réunis, jeunes hommes
Aux rêves palpitants,
Tous faisant rayonner sur la route où nous sommes
La foi de nos vingt ans.

Tous, gais Bohémiens aux sourires frivoles,
Aimant au jour le jour,
Et n'ayant entre nous que de douces paroles
D'espérance ou d'amour.

Et cependant, au lieu d'échanger sans mystère
Mille rians propos,
Nous avons tous le front incliné vers la terre
Dans un morne repos.

C'est que la terre, hélas! cet asile et ce havre
De plaines et de monts,
Venait, hier encor, d'engloutir un cadavre
De ceux que nous aimons ;

C'est qu'il faut ici-bas que l'homme arrive et naisse
Pour s'en aller demain,
Et qu'il dort maintenant, l'ami plein de jeunesse
Qui nous serrait la main!

Il dort comme autrefois, mais c'est sous une pierre
Que fouleront nos pas,
Mais son cœur ne bat plus, et sa jeune paupière
Ne se rouvrira pas.

Et quand les fleurs de Mai fleuriront sous la glace
Pour une autre saison,
Sur la terre foulée et sur la même place
Reviendra le gazon.

Alors tout sera dit. Parmi les rameaux d'arbre
Et les touffes de fleurs
Les regards des passants verront à peine un marbre
Taché de quelques pleurs.

Alors, sans y penser davantage, la foule
Aux regards effrayés
Suivra docilement le ruisseau qui s'écoule
Dans les chemins frayés.

Mais nous qui savons tous combien son doux sourire,
Eut de charme vainqueur,
Et qui dans son regard avons toujours vu luire,
Un reflet de son cœur;

Soit que la joie à flots verse dans nos poitrines
Ses trésors épanchés,
Ou que la douleur sombre et les tristes ruines
Courbent nos fronts penchés,

Nous dirons à la Mort : Pourquoi donc sous ton aile
As-tu mis le meilleur
De ceux qui nous prenaient une part fraternelle
De joie et de douleur?

Lui qui sentait jadis de chauds baisers de femme
Sur son front jeune et beau,
N'a pour le caresser à présent, corps sans âme,
Que le ver du tombeau.

Oh ! n'éprouve-t-il pas dans un terrible songe
Mille frissons nerveux ,
Quand l'insecte tordu dans son orbite, ronge
Son crâne sans cheveux !

Et pensant à sa vie, à l'aurore si brève
Qui sur sont front a lui,
Nous baisserons la tête, et comme dans un rêve
Nous pleurerons sur lui.

Car il était de ceux pour qui la vie est douce
Et sur qui cette mer,
Qu'un ouragan sur nous incessamment repousse,
N'a rien laissé d'amer.

Eh bien ! en regardant ceux qui vivent ou meurent,
Ces destins répartis,
Dieu sait ceux qu'il faut plaindre, ou bien ceux qui demeurent
Ou ceux qui sont partis !

Car tandis qu'ici-bas des mains impérieuses
 Baïllonnent tous nos chants,
Et qu'il nous faut lutter contre les voix rieuses
 Et les hommes méchants ;

Quand nous cueillons la fleur, ou l'amante profane
 Avec un doux serment,
Et que sur notre cœur la fleur rose se fane
 Ou que la lèvre ment ;

Que versant les trésors dont notre âme est si pleine,
 L'œil troublé, le sein nu,
Nous marchons, à travers une sinistre plaine,
 Vers un but inconnu ;

Lui que nous regardons dans notre rêverie
 D'un œil épouvanté,
Goûte éternellement, sans que rien le varie,
 Le repos si vanté.

Les bruits que font ici les hommes et les choses
Et les rires éteints,
Ne parviennent là-bas qu'à travers mille roses,
Comme des chants lointains.

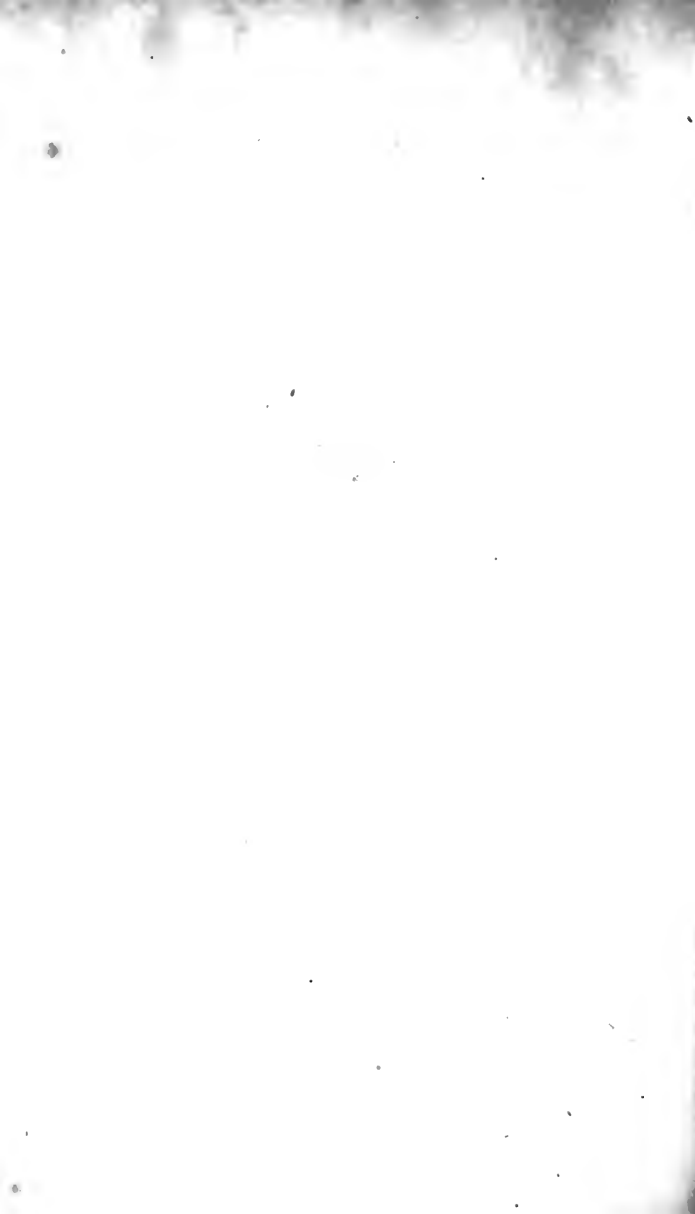
Et l'âme immaculée, auguste sœur des vierges,
Être immatériel,
Vole, blanche, à travers les draps noirs et les cierges,
Vers les palais du ciel!

Certe, ils avaient raison, ces sages aux longs jeûnes
Qui disaient pour adieu :
Ici tout est néant, et ceux qui meurent jeûnes
Sont les aimés de Dieu!



XXXIII.

A NIOBÉ N.



A NIOBÉ N.

Niobé! vous étiez la Lyre,
Vous étiez le Chant gracieux
Où les exilés savent lire
La secrète extase des cieux!

Lumière d'or, vous étiez l'Astre,
L'Astre d'opale au galbe pur
Qui plane sur notre désastre
Des majestés de son azur!

Rêve céleste, dans l'espace
Où volent nos illusions,
Vous étiez la Splendeur qui passe
Avec un manteau de rayons!

Vous étiez la prière douce
Où le divin souffle est tombé,
Et la fleur rose que la mousse
Garde et caresse, ô Niobé!

Chant gracieux, astre d'opale,
O mon rayon caché pour tous !
Mon ciel bleu, ma fleur douce et pâle,
Mon âme ! quand reviendrez-vous ?

XXXIV.

A M. DE SAINTE-MARIE.



A M. DE SAINTE-MARIE.

Vous me demandez dans un beau distique
Comment je comprends le divin sonnet.
Hélas ! aujourd'hui, qui de nous connaît
Ce lis entr'ouvert, cette fleur mystique ?

C'est plus qu'un doux chant : c'est une musique ,
C'est un rayon rose, un parfum qui naît,
Un autel à qui Pétrarque donnait
L'ambre italien et le marbre attique ;

C'est le reflet d'or dans la goutte d'eau,
Le trait que jadis l'enfant Cupido
Tirait du carquois jeté sur ses ailes;

C'est le fard léger des belles de cour,
Le chant de Mozart aux saveurs si belles
Que, redit trois fois, il paraît trop court.

Mai 1872

XXXV.

A NIOBÉ N.



A NIOBÉ N.

O jeune Florentine à la prunelle ardente,
Qui sœur de Béatrix n'avez pas même un Dante,
Vous sur qui notre maître eût jeté plus de lis
- Que sur sa Galatée ou son Amaryllis,
Vous qui d'un blond sourire éclairez toutes choses
Et dont les pieds polis sont pleins de reflets roses,
Hier vous étiez belle — en quittant votre bain,
A tenter les pinceaux de Raphael d'Urbain.

O colombe des soirs ! moi qui vous trouve telle
Que je voudrais vous faire une forme immortelle,
Si j'étais Raphaël ou Dante Alighieri
Je mettrais l'auréole à votre front chéri,
Et ces blonds chérubins que leur main seule donne
Deviendraient votre cour, ô ma blanche madone !

Si Virgile, ô diva ! m'instruisait à ses jeux ,
Je vous emporterais sur l'Olympe neigeux
Afin d'y voir danser, aux rayons de la lune,
Près de la Vénus blonde une autre Vénus brune,
Et d'encadrer ainsi dans le même tableau
La forme et la couleur, Apelle et Murillo !

Hélas ! pour les trésors dont vous me rendez ivre ,
Je ne puis vous donner qu'un feuillet de ce livre.

XXXVI.

A CLYMÈNE.

PASTICHES.



I.

Rondeau.

Entre les plis de votre robe close
L'œil entrevoit les contours d'un sein rose,
Des bras mignons, un beau corps potelé...
Trésors divins dont nous avons la clé,
Mais dont, hélas! un avare dispose.

Un vieux sceptique à la bile morose
Médite de vous et blasphème, et suppose
Qu'à la nature un peu d'art s'est mêlé
Entre les plis.

Moi, qu'éblouit votre fraîcheur éclose,
Je ne crois pas à la métamorphose,
Je vois que tout, sous ce voile gonflé,
Est authentique; et pourtant, cœur troublé,
Je voudrais bien ajouter quelque chose
Entre les plis.

Juin 1842.

II.

Triplet.

Si j'étais le Zéphyr ailé
J'irais mourir sur votre bouche.
De ces voiles j'aurais la clé
Si j'étais le Zéphyr ailé.
Près des seins pour qui je brûlai
Je me glisserais dans la couche.
Si j'étais le Zéphyr ailé
J'irais mourir sur votre bouche.

Juin 1842.

III.

Rondeau.

Si je pouvais vous dépeindre, ô Clymène !
Le mal si doux qui me brûle et m'enchaîne ;
Si j'exprimais en magiques accents
Le feu caché qui transporte mes sens,
Plus ne ririez, cruelle, de ma peine.

Par ce tableau, l'aventure est certaine,
Je changerais en amour votre haine,
Votre froideur en désirs bien pressants,
Si je pouvais.

Echevelée alors, ma blonde reine,
De vos deux bras me feriez une chaîne ;
Fol abandon et baisers agaçants
M'enivreraient de leurs charmes puissants ;
Vous veilleriez avec moi la nuit pleine,
Si je pouvais.

Juin 1842.

IV.

Triolet

Je vais mourir de désespoir
Si vous n'y trouvez un remède.
Exilé de votre boudoir,
Je vais mourir de désespoir.
Pour votre toilette du soir
Bienheureux celui qui vous aide !
Je vais mourir de désespoir
Si vous n'y trouvez un remède.

Juin 1812.

V.

Rondeau redoublé.

Je veux vous peindre, ô douce enchanteresse
Dans un fauteuil ouvrant ses bras dorés,
Comme Diane, en jeune chasseresse,
L'arc à la main et les cheveux poudrés.

Sur un sourire aux rayons éthérés
Passe souvent un voile de tristesse,

Et c'est pourquoi, lorsque vous souriez,
Je veux vous peindre, ô douce enchanteresse !

J'encadrerai votre aimable paresse
Dans ce boudoir aux replis adorés,
Où quelquefois on jette la caresse
Sur un fauteuil ouvrant ses bras dorés.

Dans ce tableau, Madame, vous aurez
Le lévrier qui folâtre et se dresse,
Et le carquois plein de traits acérés,
Comme Diane en jeune chasseresse.

Mais n'allez pas, comme fit la déesse,
Courir pieds nus par les bois et les prés
Pour sommeiller près d'un berger de Grèce,
L'arc à la main et les cheveux poudrés.

Heureusement le cadre d'or qui blesse
Vous retiendra dans ses bâtons carrés,
Et sauvera votre antique noblesse
D'enlèvements trop inconsidérés.

— Je veux vous peindre.

Juin 1842.

VI.

Madrigal.

Quoi donc ! vous voir et vous aimer
Est un crime à vos yeux, Clymène,
Et rien ne saurait désarmer
Cette rigueur plus qu'inhumaine !
Puisque la Mort de tout regret
Et de tout souci nous délivre,
J'accepte de bon cœur l'arrêt
Qui m'ordonne de ne plus vivre.

Juin 1842.

VII.

Rondeau redoublé.

Quand vous venez, ô jeune beauté blonde
D'un seul regard allumer mille feux,
On pense voir Cypris, fille de l'Onde,
Épanouir et les Ris et les Jeux.

Chacun , épris d'un désir langoureux ,
Met à vos pieds une amour sans seconde ,

Et devant lui voit s'entr'ouvrir les cieux
Quand vous venez, ô jeune beauté blonde !

Mais s'il ne faut que votre chant réponde
Un mot d'amour à nos chants amoureux,
Pourquoi, déesse, en passant sur le monde
D'un seul regard allumer mille feux ?

Laissez au vent flotter ces doux cheveux
Et découvrez cette gorge si ronde,
Si jusqu'au bout vous voulez qu'en ces lieux
On pense voir Cypris, fille de l'Onde.

Car chacun boit à sa coupe féconde
Lorsqu'elle vient à l'Olympe neigeux
Sur les lits d'or que le plaisir inonde
Épanouir et les Ris et les Jeux.

Envoi.

Reine, allégez ma souffrance profonde
Si, dans l'effroi d'un destin rigoureux,
Point ne voulez que mon cœur ne se fonde
A ces rayons qui partent de vos yeux
Quand vous venez !

Juin 1842.

VIII.

Madrigal

Pour vos glaçons qui font ma flamme,
Pour votre sourire inconstant,
Que je vous haïrais, Madame,
Si je ne vous aimais pas tant!
Vous ne m'avez, jusqu'à ce jour,
Donné qu'une amitié sévère.
Pourquoi si mal traiter l'Amour? —
Ah! vous êtes mauvaise mère!

Juin 1842.

XXXVII.

A UNE MUSE.



A UNE MUSE.

Allons, ma noble Muse, allons, douce compagne!
Voici que l'hiver sombre attriste la campagne,
Rentrans fouler tous deux les splendides coussins; —
La bise rougirait tes folles mains d'albâtre,
Et, vois-tu bien, j'ai peur de son baiser bleuâtre
Pour la peau blanche de tes seins.

Allons chercher tous deux la caresse frileuse
Sur notre beau lit grec d'étoffe moelleuse;
Enroule ma pensée à tes muscles nerveux,
Étale-moi ta lèvre — et, comme Madeleine,
Verse autour de mon corps l'ambre de ton haleine
Et le manteau de tes cheveux.

Que me fait cette glace aux mouvantes facettes,
Cette neige éternelle utile à maints poètes
Et ce vieil ouragan au blasphème hagard ?
Moi, j'aurai l'ouragan dans l'onde où tu te joues,
La glace dans ton cœur, la neige sur tes joues,
Et l'arc-en-ciel dans ton regard.

Il faudrait n'avoir pas de bonnes chambres closes,
Pour chercher en janvier des strophes et des roses.
Les vers en ce temps-là sont de méchants fardeaux.
Si nous ne trouvons plus les roses que tu sèmes,
Au lieu d'user nos voix à chanter des poèmes,
Nous en ferons sous les rideaux.

Tandis que la Naïade interrompt son murmure
Et que ses tristes flots lui prêtent pour armure
Leurs glaçons transparents faits de cristal ouvré,
Échevelés tous deux sur la couche défaite,
Nous boirons à longs flots les larmes du prophète
Dans un grand cratère doré.

A nous les arbres morts luttant avec la flamme,
Les tapis variés peints pour des pieds de femme,
Et les divans — profonds à nous anéantir!

Nous nous préserverons de toute rude atteinte
Sous des voiles épais de pourpre trois fois teinte
Que signerait l'ancienne Tyr.

A nous les lambris d'or illuminant les salles,
A nous les contes bleus des nuits orientales,
Caprices pailletés que l'on brode en fumant,
Et ces pipes sans fin — dont s'ignore le compte —
Où l'opium brûlant vous fait rêver un conte
D'Hoffman — le rêveur allemand !

Ainsi, fille du ciel, suspendons notre lyre ;
Gardons-la seulement comme rime à délire ;
Que le vieux goût romain préside à nos repas !
Apprenons à nous deux comme il est bon de vivre,
Faisons nos plus doux chants et notre plus beau livre,
Le livre que l'on n'écrit pas.

Quand le Printemps classique en habit de sculpture
Passera sa tunique à la jeune Nature
Et vêtira le ciel d'un manteau de saphir,
Quand la rose des bois — qui malgré la cohorte
Des poètes fleuris — n'est pas encore morte,
S'établira sous le Zéphyr,

Alors comme autrefois, Bohêmes sans-patrie,
Enthousiastes nés de toute idolâtrie,
Au public innocent nous dirons notre nom,
Et, quittant sans regret la France notre mère,
Nous irons demander les grands secrets d'Homère
Aux dieux brisés du Parthénon.

Mais pour l'heure qu'il est, sur nos vitres gothiques
La glace s'est pâmée en baisers fantastiques,
Tu soupîres des mots qui ne sont pas des chants,
Et tes beaux seins polis, plus blancs que deux étoiles,
Ont l'air, à la façon dont ils tordent leurs voiles,
De vouloir s'en aller aux champs.

Donc, fais la révérence à ces lecteurs honnêtes
Qui se sont cru le droit de lire nos sornettes,
Tes sottises de Muse et mes rêves de fou,
Et, tout en te courbant dans un adieu suprême,
Jette-leur si tu veux, pour ton meilleur poëme,
Tes bras de femme autour du cou!

TABLE.

DÉDICACE	Pages
PRÉFACE.	5
	7

LIVRE PREMIER.

POÈMES.

I. SUR CE LIVRE.	17
II. LA VOIE LACTÉE.	25
III. STÉPHEN.	73

LIVRE DEUXIÈME.

POÉSIES.

IV. MADAME YSEUL.	129
V. PHYLLIS.	153

	Pages
VI. LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER.	165
VII. CLYMÈNE.	203
VIII. LE SONGE D'UNE NUIT DE PRINTEMPS.	209
IX. CEUX QUI MEURENT ET CEUX QUI COMBATTENT.	219
X. SONNET.	261
XI. Trois beautés à la tête blonde...	265
XII. SONNET.	269
XIII. La Coupe, le Sein et la Lyre...	273
XIV. AMOUR IDOLATRE.	277
XV. Que malgré le rire moqueur...	282
XVI. AMOUR ANGÉLIQUE.	285
XVII. LOYS.	289
XVIII. Devant l'Océan vert...	295
XIX. LEÏLA.	299
XX. Pourquoi, courtisané..	305
XXI. LE STIGMATE.	311
XXII. PROSOPOPÉE D'UNE VÉNUS.	317
XXIII. L'AURÉOLE.	323
XXIV. LES IMPRÉCATIONS D'UNE CARIATIDE.	329

LIVRE TROISIÈME.

ODES ET ÉPIGRAMES.

XXV. A LA MUSE GRECQUE.	335
XXVI. A M. V. H.	345
XXVII. A M. E. C.	351
XXVIII. A VICTOR FERROT ET ARMAND DU MÉNIL.	369

TABLE.

441

	Pages.
XXIX. A VÉNUS DE MILO.	373
XXX. A AUGUSTE SUPERSAC.	377
XXXI. A MADAME CAROLINE ANGEBERT.	391
XXXII. AUX AMIS DE PAUL.	397
XXXIII. A NIOBÉ N.	407
XXXIV. A M. DE SAINTE-MARIE.	441
XXXV. A NIOBÉ N.	415
XXXVI. A CLYMÈNE.	419
XXXVII. A UNE MUSE.	435



ed *unintelligible*

2

6



**Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance**

**Library Network
University of Ottawa
Date Due**



a39003



002468733b

CE PQ 2187

.C3 1842

COO BANVILLE, TH LES CARIATID

ACC# 1219943

